

Rebecca
Serle

IL
ÉTAIT
FAIT
POUR
MOI

Rebecca Serle

Il était fait pour moi

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Victoria Duhamel*

hachette

Photo de couverture : © Steven J Gelberg/Trevillion
Images

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Victoria
Duhamel

L'édition originale de cet ouvrage a paru en langue
anglaise
chez Simon Pulse, an imprint of Simon & Schuster
Children's Publishing Division,
sous le titre :
WHEN YOU WERE MINE

© 2012 by Rebecca Serle. ©Hachette Livre, 2013,
pour la traduction française.
Hachette Livre, 43 quai de Grenelle, 75015 Paris.
ISBN : 978-2-01-203137-1

À Ron et Ranjana Serle,
avec mon infini amour

Ainsi parlait Roméo de Rosaline :

« La flèche de Cupidon

Ne saurait l'atteindre. Comme une nouvelle Diane,

Sa cuirasse de chasteté la garde des traits falots du petit archer.

Elle ne souffre pas le siège des mots tendres,

Ni l'assaut des regards ardents,

Ni ne se laissera griser par l'or qui séduit les plus saintes.

Oh, elle est déjà riche de sa beauté ; mais pauvre

Car, la mort venue, périra ce trésor. »

La Tragédie de Roméo et Juliette

Acte I, scène 1

Prologue

Shakespeare n'a rien compris. Son chef-d'œuvre le plus connu ? Complètement à côté de la plaque. Vous voyez bien de quoi je parle. Une idylle infortunée. Deux amants maudits, déchirés par leur famille et par le destin. S'aimer à en mourir... Il n'y a pas plus belle histoire. Du moins le croit-on !

Car tout le monde oublie que *Roméo et Juliette* ne parle pas seulement d'amour. C'est avant tout un drame. On se trompe sur le titre ! Ce n'est pas *Roméo et Juliette*, mais *La Tragédie de Roméo et Juliette*. Une tragédie. Qui fait des morts. Et pourquoi ? Pour une amourette qui, d'après moi, était plutôt bancale. Regardons les choses en face : leurs deux familles se haïssaient, donc même s'ils avaient survécu, imaginez un peu l'enfer pour organiser les vacances, les anniversaires. Sans compter qu'en l'absence d'amis communs, ils pouvaient toujours faire une croix sur les sorties entre couples. Ils en étaient réduits à rester Roméo et Juliette, Juliette et Roméo, prisonniers à jamais de leur solitude à deux. Peut-être qu'à quatorze ans, on pense que c'est ultimement romantique. Mais ouvrez les yeux : c'est une utopie. Pour ma part, j'ai du mal à imaginer issue plus sordide à une histoire d'amour. D'ailleurs, ça n'était pas censé se finir comme ça.

Si vous lisez attentivement, vous vous apercevrez qu'il y avait déjà quelqu'un dans le tableau avant que Juliette n'arrive. Quelqu'un que Roméo aimait beaucoup. Elle s'appelait Rosaline. C'est pour la voir qu'il s'est rendu au bal cette nuit-là, la nuit où tout a commencé. De l'avis général, Roméo et Juliette, aveuglés par leur passion, n'avaient plus de prise sur leur destin. C'est faux. À commencer par Juliette, qui était loin d'être la douce et innocente jeune fille que l'on pense. Non ! Juliette n'était pas à la merci de la fatalité. Elle savait exactement ce qu'elle faisait. Le problème, c'est que Shakespeare, lui, l'ignorait. Roméo n'avait rien de commun avec elle. Il était fait pour moi. C'est avec moi qu'il aurait passé le reste de l'éternité si elle n'était pas venue me le prendre.

Peut-être qu'alors la catastrophe aurait été évitée. Peut-être qu'ils seraient encore vivants.

Et si la plus grande histoire d'amour jamais contée n'était pas la bonne ?

ACTE I

Scène 1

— Eh bien, c'est du propre !

J'entrouvre une paupière et ramène prudemment la couverture sous mon menton. Au pied du lit, Charlie me surplombe, bras croisés, un sachet de crocodiles dans une main, un gobelet Starbucks dans l'autre. Je tourne la tête vers mon réveil : 6 h 35 du matin. C'est une blague ? On est au beau milieu de la nuit !

Charlie accueille ma remarque avec un soupir théâtral.

— N'exagérons rien. J'ai juste dix minutes d'avance.

Je me frotte les yeux et m'assois dans mon lit. Il fait jour. Rien de surprenant pour un mois d'août en pleine Californie du Sud. La température est déjà élevée, et mon haut de pyjama est trempé. Je ne comprends pas pourquoi, après toutes ces années, mes parents ne se sont toujours pas décidés à faire installer la clim.

Charlie me tend la boisson puis se laisse glisser sur le lit à côté de moi, continuant son sermon tout en engloutissant un bonbon. Elle ne boit pas de café, convaincue que ça altère la croissance. Mais ça ne l'empêche pas de m'en apporter un tous les matins. Un moyen latte à la vanille, avec un sucre.

— Tu m'écoutes au moins ? me demande-t-elle sur un ton irrité.

— Non mais tu te fiches de moi, Charlotte ? Je dors !

— Dans tes rêves, répond-elle en faisant voler ma couverture. Je ne vais tout de même pas subir ta mauvaise influence dès le premier jour de l'année. Allez, on sort du lit, et du bon pied s'il vous plaît, mademoiselle Caplet.

Je lui lance un regard noir. Elle riposte par un sourire. Charlie est belle. D'une beauté qui n'a rien à voir avec celle d'une vulgaire poupée Barbie. Elle est spectaculaire, rousse, cheveux bouclés, elle a les yeux verts, éclatants, et la peau translucide, d'une blancheur surnaturelle. Parfois, elle est si éblouissante que

moi-même j'en ai le souffle coupé. Pourtant personne ne la connaît mieux que moi.

Nous nous sommes rencontrées dans la cour de récré en CP. John Sussmann venait de me voler mon sandwich au beurre de cacahouète et à la confiture et l'avait jeté dans le bac à sable. Charlie lui a fichu une raclée et a mis un point d'honneur à repêcher le sandwich et à en manger la moitié, juste pour montrer qu'il n'avait pas gagné la partie. Voilà comment se scelle une vraie amitié.

— Tu ne vas pas en revenir, commence-t-elle, tandis que je bascule mes jambes hors du lit pour filer dans la salle de bains. Ben et Olivia sortent ensemble. J'ai fait cracher le morceau à Ben.

— Pas trop tôt, dis-je en calant ma brosse à dents dans ma bouche.

Je fouille l'armoire à pharmacie à la recherche de mon déodorant. À en juger par le débit impatient de Charlie, autant renoncer à l'idée de me doucher.

— Tu ne te rends pas compte de la gravité de la chose. C'est mon frère, tout de même.

Pour être précis, Ben et Charlie sont jumeaux. Et n'ont absolument rien en commun. Lui est grand, blond, très mince et aime la littérature, discipline que Charlie juge frivole. Son truc à elle, c'est l'histoire. À quoi bon lire de la fiction quand on peut s'intéresser à des choses qui se sont réellement passées ? dit-elle toujours. Elle trouve que la vraie vie est incomparablement plus passionnante.

Olivia, elle, est arrivée à San Bellaro en quatrième. Depuis, nous formons un trio inséparable.

— Bah, lui dis-je après avoir craché dans le lavabo, ça fait des siècles qu'ils se tournent autour. Ça devait bien finir par arriver.

— Oui, mais maintenant elle va, genre, passer à la maison après les cours.

— C'est vrai que ce n'est pas comme si elle le faisait déjà...

— Je sais pourquoi tout ça ne te fait ni chaud ni froid, Rose.

— Parce que tu ne m'as pas laissé le temps d'émerger ?

— Parce que Rob est rentré hier soir et que vous allez vous retrouver aujourd'hui, assène-t-elle d'un ton triomphant, tout en enfournant un autre bonbon.

À ces mots, mon estomac se contracte puis se relâche. Il me fait ça depuis une semaine. À croire que la seule pensée de Rob me rend, pour ainsi dire, malade.

Ça fait huit semaines qu'on ne s'est pas vus. C'est long, sans doute, et en même

temps je refuse de l'envisager comme ça. Quand on se situe à l'échelle de l'univers, deux mois, qu'est-ce que c'est ? Une milliseconde, peut-être. Bon, c'est vrai que c'est notre record, et c'est vrai aussi qu'il m'a manqué. Mais je connais Rob depuis toujours. Qu'est-ce que ça peut bien me faire de le revoir ? J'ai eu un été bien rempli, et ce n'est pas comme si Robert Monteg était mon petit copain. Seigneur, il suffit que son nom me traverse l'esprit et j'ai des vertiges. Je ne comprends pas. Ça ne devrait pas me faire cet effet-là. C'est mon ami, quoi ! Le voisin d'en face !

— Je te le prédis, vous êtes le couple de l'année.

— Mais oui, c'est ça.

J'ajuste une jupe bleue sur mes hanches et passe un haut blanc. À côté de moi, Charlie a l'air tout droit sortie d'un salon de beauté. Je risque un coup d'œil dans le miroir : le diagnostic est sans appel, on dirait que je viens de tomber du lit.

Charlie me jette un soutien-gorge qui finit sa course sur mon visage.

— Merci bien.

— Il faut vraiment que tu arrêtes de te voiler la face avec Rob, Rose. Résumons : vous vous êtes embrassés juste avant les vacances, puis il est parti jouer les moniteurs de colo, vous livrant à la torture pendant tout l'été. Il t'a écrit quantité de lettres d'amour déclarant combien il tient à toi. Et tu arrives encore à penser que vous n'allez pas vous mettre ensemble ? À d'autres !

Il n'y a que Charlie pour voir les choses comme ça. Malheureusement, la réalité est très loin du compte. Voyez plutôt.

Le « baiser » dont elle parle n'en était pas un à proprement parler. Et si nous sommes effectivement allés ensemble au bal de fin d'année, c'était une pure coïncidence. Juste deux meilleurs amis qui se rendent service, faute d'avoir trouvé quelqu'un d'autre à inviter. Pourtant Rob est beau, intelligent, et je pourrais vous nommer facilement dix filles de notre classe qui, au seuil de la terminale, auraient volontiers troqué leur sac Gucci pour pouvoir se rendre au bal à son bras. Seule explication possible : il a peur des femmes. Du moins, c'est comme ça que Charlie justifie cette absence de petite amie, outre le fait qu'il se réserve très probablement pour moi (toujours d'après elle, hein).

Bref, ce soir-là, on dansait tous les deux et ma mèche m'est tombée devant les yeux. Rob l'a écartée d'un geste et m'a embrassée sur la joue. D'une, j'ai souvent les cheveux dans les yeux. Et de deux, pour un baiser aussi chaste, je peux aussi aller voir mon père. Charlie exagère donc légèrement le trait. La seule chose

compromettante, c'est que ça a eu lieu devant tout le monde, pendant un slow.

Parlons de ses mails maintenant. Des lettres d'amour ? Je ne crois pas.
Exemple :

Salut, Rosie,

Merci pour ton mot. Je suis content d'apprendre que Charlie est toujours aussi cinglée. Merci aussi pour les chewing-gums : j'en ai justement un dans la bouche.

C'est sympa, ici, mais San Bellaro me manque. Parfois je m'en veux d'avoir voulu revenir en colo, surtout avec tout ce qui s'est passé à la fin de l'année. Enfin, ça n'a pas que des inconvénients. J'ai de nouveau hérité de la couchette n° 13. Tu te souviens quand on était ici tous les deux ? J'ai l'impression que c'était il y a des siècles. En tout cas, tu me manques beaucoup. C'est surtout pour ça d'ailleurs que je regrette San Bellaro. C'est pas pareil ici sans toi. Hier soir, je suis descendu sur les quais, et ça m'a rappelé la fois où on a nagé dans le bassin après le couvre-feu. Tu te souviens ? L'eau était gelée. C'était l'été où nos parents avaient dû nous envoyer des pulls supplémentaires. Bref, je pense à toi et j'espère que tu vas bien.

Rob

Passé à la moulinette par Charlie, ça donne : *Je suis fou de toi, je regrette tellement d'être parti. Loin de toi mon cœur se brise, passons le reste de l'éternité ensemble dès mon retour. À toi pour toujours, Rob.*

Pas étonnant que cette fille aime l'histoire, elle passe son temps à la réécrire.

Sa façon de voir les choses n'est pas pour me déplaire, cela dit. C'est juste qu'elle manque de lucidité. Et c'est bien le défaut qui nous met régulièrement, nous les filles, dans des situations délicates. Charlie n'est pas la seule. Par exemple, l'année dernière, Olivia sortait avec Taylor Simsburg (autrement dit, ils ont échangé deux bisous dont un a eu lieu plus ou moins en public pendant le réveillon). Il lui a dit que le jaune lui allait bien. Résultat, elle lui a concocté une play-list qu'elle a baptisée « Here Comes the Sun¹ », comme la chanson des Beatles et a commencé à se balader partout avec des tournesols, sans raison apparente.

Je ne veux pas dire que la plupart des filles ont, par essence, une tendance à se faire des illusions. Simplement on constate souvent une capacité subtile à transformer une donnée rationnelle en un fait très différent. Or, s'il y a bien une

attitude à laquelle je tiens, c'est de savoir regarder la réalité en face. À quoi bon faire autrement ? Les choses sont comme elles sont ; mieux vaut en être conscient. Quand on connaît tous les tenants et les aboutissants, pas de problème, on ne risque rien. Mais il suffit d'une mauvaise interprétation, et on est fichu. Donc à moins que Rob ne me spécifie précisément le contraire, je n'ai aucune raison de croire qu'il veuille quoi que ce soit de plus que mon amitié.

Bon, c'est vrai qu'il s'est passé quelque chose d'étrange, la nuit juste avant son départ. Je n'en ai pas parlé aux filles, ne sachant pas trop quoi penser de l'évènement. Pourtant je n'arrête pas de le retourner dans ma tête. Depuis deux mois.

On était assis par terre dans ma chambre, à regarder un vieux DVD de *Friends*. Jusque-là, rien d'anormal. C'est un peu notre routine, une façon pour Rob d'échapper au chaos que sèment chez lui ses trois petits frères. Mais il n'était pas tout à fait lui-même, ce soir-là. Par exemple il ne réagissait pas aux blagues de Ross, alors que c'est son personnage préféré et que d'ordinaire il rit toujours, de son rire profond de baryton qui me fait penser à celui du Père Noël.

On regardait l'épisode où Rachel quitte l'appartement qu'elle partageait avec Monica et où elle essaie de lui voler ses chandeliers. On en était au moment où elle les sort du carton. Soudain, l'image s'arrête. Je me retourne vers Rob qui, la télécommande à la main, me fixe d'un regard intense. La même tête que lorsqu'il se prépare à un match de basket important. « Qu'est-ce qui se passe ? » ai-je demandé. Il n'a pas répondu. Il a juste continué à me regarder. Il a d'immenses yeux, pareils à de petites tasses de chocolat chaud. Enfin, je ne me le formule pas comme ça à chaque fois que je le vois, hein. Je n'aime même pas le chocolat chaud. J'essaie juste de vous donner une description objective, quoi.

Il ne disait rien et restait figé, les yeux braqués sur moi. Puis, d'un geste, il a pris mon menton dans sa main. Il n'avait jamais fait ça avant. Aucun garçon ne m'avait jamais fait ça. Et là il a dit : « Mon Dieu, ce que tu es belle. » Absurde. Pourquoi ? Parce que c'est faux. Je ne suis pas repoussante, mais je n'ai pas non plus un physique remarquable. Des yeux marron, des cheveux marron, et ce que Charlie appelle un nez en bouton de rose. Si l'on me décrivait, on pourrait peut-être se faire une idée de mon visage, mais on serait en même temps tout à fait incapable de me distinguer au milieu d'une foule. Cela dit, ce serait oublier ma formidable capacité à rougir à la moindre occasion embarrassante – caractéristique qui n'ajoute pas précisément à mon sex-appeal. Pour résumer, A) « belle » n'est pas tout à fait le mot ; B) il ne pouvait pas me dire un truc plus

niais. Moralité, je lui ai sorti la seule réponse concevable : j'ai ri. Il a lâché mon menton et on a remis *Friends*. Quand on s'est quittés, il m'a fait la bise, comme d'habitude, et le lendemain matin, il était parti. Et moi, ça fait deux mois que je n'arrête pas de penser à ce moment.

— Dis-moi, à quelle heure il est rentré ? me demande Charlie alors que nous descendons les escaliers d'un pas lourd.

— J'sais pas. Tard.

J'ai envie d'ajouter : assez tard pour que je m'endorme avant qu'il n'y ait de la lumière dans sa chambre. Mais je m'abstiens. Charlie ne sait pas qu'il m'arrive de frôler la défenestration juste pour voir s'il y a de la lumière chez lui. Nos maisons sont séparées par une barrière d'arbres qui cache la vue, mais sa chambre fait une diagonale directe avec la mienne. Je peux voir quand il est là. Le soir, je regarde souvent sa lumière briller, ce qui me fait le sentir si proche. Je crois que c'est une des choses qui m'ont le plus manqué cet été.

— Ça m'étonne qu'il ne soit pas passé te voir en rentrant, poursuit Charlie, avant de rouler des hanches dans un éclat de rire.

— Il m'a envoyé un texto, dis-je en haussant les épaules.

Brusquement, Charlie pivote sur elle-même et m'agrippe par les épaules.

— Qu'est-ce qu'il t'a écrit ?

— Heu... « Je suis rentré »...

— « Je suis rentré », répète-t-elle, l'air songeur – puis, elle ajoute, avec son sourire malicieux : Ça, ça veut dire « je suis rentré, et il va y avoir du sport » !

— Honnêtement, rétorqué-je, je ne vois pas Rob dire un truc pareil. Tu fais des plans sur la comète.

— Peut-être que oui, peut-être que non.

Elle passe son bras sous le mien tandis que nous entrons dans la cuisine.

— Tu sais que j'aime laisser le champ des possibles ouvert, précise-t-elle.

— Tu parles ! Tu es la reine de l'exagération, oui ! m'esclaffé-je.

Mes parents virevoltent en robe de chambre dans la cuisine, occupés à se disputer la bouteille de jus d'orange. Nous arrivons pour voir ma mère la brandir au-dessus de sa tête pendant que mon père la chatouille.

— Désolés, les filles, nous dit-elle, les joues rougies. On ne vous a pas vues entrer.

Mon père, lui, nous fait un clin d'œil. Beurk. Je sais qu'aucun des deux n'est vraiment désolé. Ils font constamment ce genre de choses, passent leur temps à se bécoter dans le salon et à s'adresser des mots tendres sur le frigo, des trucs comme « ma pomme d'amour à croquer ». Je suppose que je devrais être contente de voir mes parents encore si amoureux après vingt ans de mariage. Mais ça me fait plutôt froid dans le dos.

— C'est sûr, ils font encore l'amour, murmure Charlie dans sa barbe, comme si elle voulait lancer un débat.

Croyez-moi, l'affaire est entendue d'avance. Ils font encore l'amour. Mes oreilles en sont témoins. Re-beurk.

Tout ça ne me gênerait sans doute pas autant si j'avais moi-même, disons, couché avec un garçon. Je ne suis pas opposée à l'idée, d'un point de vue moral. Vous voulez savoir le problème ? Dès que je pense à la chose, c'est moi qui me sens immorale. Ça me rappelle cette fille avec qui j'étais amie, Sarah. Elle n'avait jamais mangé de viande de sa vie, jamais goûté à un hamburger, rien. Ses parents étaient végétariens et l'avaient tout naturellement élevée comme ça. Eh bien, du jour au lendemain, son père s'est remis à la viande. Tout d'un coup, il y en avait sur leur table, et je me souviens qu'elle me racontait combien ça lui faisait bizarre, combien ça lui paraissait insolite. Soudain on lui demandait d'en manger, comme si de rien n'était. Alors qu'au plus profond d'elle, elle était végétarienne ! C'était juste absurde de faire autrement. Comme si on vous demandait de changer quelque chose de fondamental en vous.

Ma réaction a peut-être aussi à voir avec le fait que je n'ai jamais vraiment été mise en situation. Il y a bien eu Jason Grove, avec qui je suis sortie l'année dernière. On s'est embrassés quelques fois, à l'arrière de la voiture de son père, ou au sous-sol de sa maison. C'était pas trop mal, je suppose, mais il n'a jamais réussi à piger comment se dégrafait mon soutien-gorge. Au bout de quelques tentatives infructueuses, on a fini par baisser les bras.

Charlie prend ça au tragique. À croire qu'elle voit, dans le fait que nous soyons encore vierges, Olivia et moi, comme un affront à ses principes. Remarquez, elle, elle l'a déjà fait avec deux garçons différents. La première fois, c'était avec Matt Lester, son petit ami en première, le soir de la fête de rentrée. Mais elle a trouvé ça tellement affreux qu'ils n'ont jamais recommencé. Maintenant il y a Jake, son petit copain par intermittence, avec qui, selon ses propres dires, elle « ne compte plus ». Ce qui, je pense, est dans l'ordre des choses. Au bout d'un moment, on arrête de compter le nombre de fois où on fait l'amour. On fait juste l'amour,

point.

— Cette année, j'en suis sûre, ce sera la bonne, m'a dit Charlie la semaine dernière. Moi vivante, tu ne perdras pas ta virginité dans un vulgaire dortoir à l'université.

— Quelles sont mes options ?

— Juste une : Rob, m'a-t-elle répondu. Vous êtes faits l'un pour l'autre.

Faits l'un pour l'autre. Je mentirais si je prétendais n'y avoir jamais pensé. Il m'est arrivé de réfléchir à ce qui pourrait se passer entre nous. Je n'en ai juste pas parlé à Charlie. Car je n'écarte pas l'hypothèse, fort probable, que ces rêveries me soient plus inspirées par toutes les séries télé qu'elle me force à regarder plutôt que par d'authentiques sentiments à l'égard de Rob. C'est sûr, je tiens à lui. C'est mon meilleur ami, j'ai de l'affection pour lui. Mais de là à avoir envie de l'embrasser ? Ou que lui m'embrasse ? Serais-je prête à mettre en péril notre amitié pour l'infime possibilité qu'une relation amoureuse marche entre nous ? En plus je ne sais même pas ce qu'il pense de tout ça. Il regrette sans doute de m'avoir dit qu'il me trouvait belle. Il a dû passer à autre chose. Soyons réalistes, ce n'est pas parce que de mon côté je n'ai pas été fichue d'avoir un rencart avec qui que ce soit en deux mois qu'il s'en est tenu à une si glorieuse performance. Surtout après avoir passé l'été à l'autre bout du pays.

Ma mère repousse mon père et pose le jus d'orange sur la table.

— Prête pour le premier jour, les filles ?

— Plus que jamais, lui répond Charlie en me faisant un clin d'œil.

— C'est parfait, alors, commente ma mère. (Elle tend une assiette garnie d'œufs au plat à mon père.) Rob est revenu, non ?

La question, dans la bouche de ma mère, est banale. En effet, pour couronner le tout, mes parents et ceux de Rob, voisins depuis quinze ans, sont les meilleurs amis du monde. Mes parents sont arrivés à San Bellaro quelques mois avant ma naissance. Ceux de Rob ont emménagé deux ans plus tard. Quand elle était jeune, ma mère a commencé une carrière d'actrice à Hollywood. Elle n'était pas encore très connue, mais c'était plutôt bien parti. Jusqu'à ce qu'elle rencontre mon père. À l'époque, c'était un jeune militant associatif, pétri de l'ambition de devenir sénateur. Il avait été invité à l'avant-première d'un des films de ma mère, *La Belle Inconnue*. Le rôle le plus important qu'elle ait jamais obtenu. Depuis, mon père ne rate jamais une occasion de raconter comment il est instantanément tombé amoureux de la Belle Inconnue en question, dès son apparition à l'écran. Six mois

plus tard, ils étaient mariés. Un an après, j'étais là. Mon père est devenu professeur d'histoire à l'université locale tandis que son frère, lui, était élu sénateur. Je crois que mon père n'a jamais digéré de voir son frère aller au bout d'un rêve auquel lui-même avait renoncé. Cela fait des années qu'ils ne s'adressent plus la parole. Chaque fois que le nom de mon oncle apparaît dans le journal, mon père se charge personnellement d'aller le mettre aux ordures.

Ma mère a toujours les yeux fixés sur moi, dans l'attente manifeste d'une réponse, mais je me contente de hausser les épaules et de mordre dans un toast. Aussitôt, Charlie me l'arrache des mains.

— Non mais tu rêves ou quoi ? C'est mercredi. On mange des bagels ! dit-elle en lâchant mon toast sur la table comme s'il était radioactif.

À ces mots, mon père se frappe le front d'un geste théâtral et ma mère laisse échapper un soupir.

— Bon, eh bien passez une bonne journée, les filles, conclut-elle.

— Comptez sur nous, répond Charlie en se saisissant de mon sac de cours. Ne l'attendez pas pour dîner, ajoute-t-elle, envoyant d'une main un baiser à ma mère puis en m'escortant dehors.

Charlie conduit une Jeep Cherokee d'occasion que nous avons baptisée Rubis. Elle est loin d'être aussi chic que la voiture d'Olivia, mais ça n'a aucune importance. Charlie resterait sublime, même sur un tricycle. En grim pant à bord, je reconnais instantanément son parfum. Un mélange de lilas et de frangipane qu'elle a dosé elle-même chez Body Shop l'année dernière. Sa voiture est toujours pleine à craquer, comme si elle s'apprêtait à partir à tout moment pour emménager quelque part. Sur la banquette arrière est juché un gigantesque fourre-tout en toile marqué à ses initiales, CAK, qui contient tout ce dont vous aurez jamais besoin en toutes circonstances. Un jour, alors que nous étions dans la maison de vacances d'Olivia à Malibu, je me suis enfoncé un bout de pop-corn si profondément entre les dents que mes gencives se sont mises à saigner. Charlie m'a accompagnée jusqu'à sa voiture où elle a trouvé de quoi se livrer à une mini-opération de chirurgie dentaire.

Elle démarre le moteur et manœuvre en marche arrière dans l'allée tout en se regardant dans le rétroviseur pour se mettre du gloss. Je jette un coup d'œil furtif à la maison de Rob, mais on ne distingue pas grand-chose entre les arbres. Je ne peux même pas dire s'il y a encore des voitures garées dans son allée.

Je m'empare de l'iPod de Charlie et mets une chanson de Radiohead.

— Pouah, lâche-t-elle, en m’adressant un regard courroucé. Elle m’arrache l’iPod des mains et se tourne vers moi, tandis que la voix de Beyoncé emplit l’habitable : Qu’est-ce que tu as, ce matin ? Aujourd’hui, on se doit d’être à bloc, Rose ! Si tu choisis la bonne musique, le succès sera à ta porte.

Voici une des théories de Charlie – elle a une théorie pour chaque chose. Par exemple, elle prétend que l’on ne peut changer complètement de coupe de cheveux qu’une seule fois tout au long du lycée. Quand Olivia a ratiboisé les siens après sa rupture avec Taylor, en début de seconde, Charlie lui a signifié qu’elle venait d’utiliser irréversiblement son droit à la réinvention capillaire. Ce qu’elle a couronné du commentaire suivant : « J’espère que Taylor en valait la peine. »

— Je suis à bloc.

Me forçant à sourire, je récupère le tube de gloss entre ses doigts.

Charlie soupire et bifurque sur la nationale.

— Non mais sérieusement, on a toutes les raisons de s’emballer. Moi je suis avec Jake, toi, avec Rob, Olivia, avec Ben. (Elle avale sa salive comme si ce dernier nom lui laissait un goût amer.) Cette année, c’est clair, on va être les rois du lycée.

Une autre des théories de Charlie, c’est qu’on doit toujours se comporter comme les héros d’un film pour ados. Opinion qu’Olivia apparemment partage, ce qui les amène à dire des choses comme « on va être les rois du lycée » sans le moindre iota de second degré. Il est vrai qu’on appartient à la caste des filles populaires. Charlie ne laisse personne indifférent, et quand elle ne s’attire pas de l’admiration, elle suscite la crainte. Olivia quant à elle incarne le type même de la star de l’école. Poitrine voluptueuse, cheveux blonds, nez mignon et gentille, avec ça. Tous les garçons de l’école sont amoureux d’elle. Sans compter que ses parents sont riches comme Crésus. Son père est dans l’industrie musicale, producteur ou propriétaire de son propre label, peut-être même les deux à la fois. Pour être honnête, je me demande parfois comment j’ai pu me faire ma place au milieu d’une telle paire. Moi, populaire ? Je ne corresponds à aucun des critères requis.

C’est d’ailleurs pour ça que je trouve mon amitié avec Rob si réconfortante. Rob est populaire, il n’y a pas l’ombre d’un doute. C’est même le garçon le plus populaire du lycée. Mais pour moi il est juste Rob. Avec lui, pas besoin de faire semblant ou de surveiller tout ce qui sort de ma bouche. Je suis aussi naturelle avec Charlie et Olivia, mais il n’empêche que j’ai parfois l’impression qu’on agit

toutes les trois comme si on était sur une scène de théâtre. Il faut savoir dire la bonne réplique au bon moment : tout le succès de la représentation en dépend.

— Tu ne sais pas le dernier exploit de Len Stephens ? me demande Charlie. Il a déjà réussi à se faire virer.

Len Stephens, c'est le mouton noir de la classe. Charlie le trouve « nocif », mais la plupart des gens se contentent de le prendre pour un crétin. Il a toujours un sarcasme aux lèvres, les cheveux trop longs et hirsutes, comme s'il les coupait lui-même.

— L'année n'a même pas encore commencé ! m'exclamé-je.

— Apparemment il a décidé de prendre en main le traditionnel bizutage des terminale à lui tout seul, et plus tôt que prévu.

— Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Il a piraté le système informatique du bahut et supprimé les notes de tous les élèves.

— C'est pas vrai ?

— Je le jure, s'écrie-t-elle, la main sur le cœur comme si elle prêtait serment.

J'ai côtoyé Len pour la première fois lorsqu'on prenait des leçons de piano il y a quelques années avec la même prof, une Allemande qui s'appelait Famke. Il passait juste avant moi. J'ai dû arrêter en sixième, et il en a sans doute fait autant. C'est la période où en général on commence à s'investir à fond dans une passion, la danse ou le sport, et on n'a plus de temps à consacrer aux autres loisirs. Dans mon souvenir, il était plutôt doué. Cela dit, c'était aussi l'époque où je trouvais jolis les hauts en forme de bandeau, ce qui remet légèrement en cause ma capacité de juger.

— Peu importe ce type. Parlons plutôt de Jake, dit Charlie, changeant de sujet.

— Alors comme ça, vous vous êtes remis ensemble ?

Je regarde les arbres défiler par la fenêtre. N'allez pas croire que la vie sentimentale de Charlie me laisse indifférente. Simplement j'ai renoncé à essayer de m'y retrouver. Qu'elle soit avec Jake aujourd'hui ne veut certainement pas dire qu'ils seront ensemble demain. Voire d'ici à ce que nous arrivions devant le lycée, pour être plus juste. Ils ont vraiment un drôle de rapport. Charlie y trouve l'occasion rêvée de se faire passer pour l'héroïne déchirée, aux prises avec une relation torturée. Elle aime à croire que, malgré toute leur bonne volonté, ils restent incompatibles. Entre nous, je ne comprends pas ce qui coince. Sauf le fait

qu'il affectionne les casquettes de baseball et s'adresse au tout-venant en disant « mec ». Ce qui, tout bien réfléchi, peut effectivement poser problème.

Leur dernière rupture remonte au bal de fin d'année, où il a eu le malheur de l'appeler « mon pote ». Ça leur a valu de ne plus se parler pendant une semaine.

Leur relation est restée au point mort pendant tout l'été, mais je ne suis pas surprise par leurs retrouvailles officielles. À mon avis, s'ils connaissent autant de hauts et de bas, c'est parce que Charlie saupoudre toute chose d'une bonne dose de tragique. Or, quoi de plus tragique qu'un cœur brisé ?

— Ensemble, et plus que jamais, me répond-elle. Il est passé à la maison hier soir me dire qu'il voulait vraiment que ça se passe différemment, cette année.

Jake a voulu que les choses se passent différemment environ quarante-deux fois au cours des dix-huit derniers mois. Autant dire que j'accueille l'information avec circonspection.

— Génial.

— C'est sérieux, Rose. Je crois vraiment que ça va marcher cette fois.

Je la regarde à la dérobée et remarque que son expression est devenue plus ferme, déterminée. Triomphale, presque. Ce qui, connaissant Charlie, est parfaitement logique. Dans le monde où elle vit, vouloir une chose, c'est déjà l'obtenir.

— C'est super, dis-je, d'une voix un peu trop aiguë, bravo !

Je fais en sorte que mon enthousiasme sonne sincère, mais Charlie n'est pas dupe.

— Explique-moi comment je suis censée traverser cette année avec toi si tu as décidé de tout voir d'un œil sombre et morose ?

Elle me met sa trousse à maquillage dans les mains tout en abattant le pare-soleil devant moi.

— Et tu es priée de ne pas lésiner. Je veux que tu sois éblouissante pour notre entrée dans l'auditorium.

¹. Littéralement « Voici le soleil » en français. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

Scène 2

On met exactement sept minutes pour aller de chez moi au lycée. Je pourrais jurer que nous n'avons jamais été en retard. Pas une seule fois. Charlie passe me prendre depuis qu'on lui a offert sa voiture en octobre dernier, mais nous allions déjà à l'école ensemble quand nous étions au primaire. Dans un premier temps, sa mère nous conduisait. Quand elle est tombée malade, c'est la mienne qui a pris le relais.

Pour Charlie, la contrepartie au fait d'être populaire, c'est qu'il faut savoir se fixer certaines limites. Il nous incombe de maintenir une ligne de conduite, d'autant plus qu'on aura toujours tendance à nous passer plus de choses qu'aux autres. Pour nous, cette ligne, c'est de ne pas arriver en retard en cours. De fait, nous ne le sommes jamais. Même Olivia, qui met pourtant environ quatre heures à se préparer le matin. À mon avis, elle, ça lui est égal d'être ponctuelle. Elle n'est juste pas du genre à tenir tête aux gens, et surtout pas à Charlie.

Je peux donc me vanter de ne pas avoir manqué une seule fois à l'appel, excepté le jour où Olivia s'est cassé le pied et que j'ai dû l'accompagner aux urgences. Je tire mon parti de l'obsession de Charlie, car j'ai bien l'intention d'intégrer la prestigieuse université de Stanford l'année prochaine. Jusqu'ici, mes résultats me le permettent. Il faut simplement que je reste concentrée sur mes objectifs au premier trimestre et tout devrait bien se passer. C'est une bonne raison, quoique différente de celle de Charlie, pour continuer à suivre rigoureusement la règle de la ponctualité.

Charlie bifurque vers le parking du premier étage. Je suis sur le point de lui faire remarquer son erreur, quand soudain je prends conscience que notre tout nouveau statut de terminale nous donne enfin le droit de nous y garer. De là, on domine tout le campus. San Bellaro est arrivé premier au classement des plus

beaux lycées du pays l'année dernière. Depuis ma place dans la voiture de Charlie, je peux voir pourquoi. C'était autrefois un grand domaine, dont le bâtiment principal, une ancienne demeure qu'on appelle « le Logis », est désormais occupé par les locaux de l'école. Toutes les pièces ont été reconverties, en bureaux pour les professeurs ou en salles de classe où se balancent d'imposants lustres victoriens. Ceux-ci ont inspiré à Jake une idée lumineuse dont il a le secret : y suspendre tous les sous-vêtements des filles de notre promo, après les avoir raflés dans les vestiaires, pour le fameux bizutage des terminale. Charlie a bien essayé de lui expliquer que le bizutage était censé être orchestré *par* les terminale, et pas contre eux, mais je doute qu'il ait compris.

D'anciennes dépendances, des garages et même une écurie composent le reste du lieu. Un édifice plus récent s'élève derrière la cour, construit sur le même modèle que le Logis, si bien qu'on ne distingue pas l'ancien du neuf. Chaque pierre est recouverte de lierre, et quand on regarde tout droit au-delà du terrain de football, on aperçoit l'océan. Si seulement ce n'était pas un établissement scolaire, ce serait vraiment un endroit agréable.

Nous coupons le moteur et j'aperçois Olivia, déjà arrivée, qui descend de son 4 x 4 BMW. C'est le cadeau de son beau-père pour ses seize ans. Il est blanc, et on peut lire OLIVE16 sur la plaque d'immatriculation. Olivia maintient qu'elle a en horreur ce diminutif que lui donnent ses parents, « Olive », mais je suis sûre que secrètement elle adore. Elle s'entend vraiment bien avec sa famille. Après son divorce, sa mère a eu deux petits garçons de son nouveau mari, avec qui Olivia passe beaucoup de temps.

— Saluuut, nous fait Olivia.

Elle porte exactement la même tenue que Charlie : un jean slim, des ballerines violettes et un débardeur gris. Seule différence : Charlie a choisi un sweat à capuche, et Olivia, un cardigan bleu vif. Ses longs cheveux blonds sont remontés en queue-de-cheval. J'ai l'impression d'avoir devant moi une Barbie grandeur nature, tout juste sortie de l'emballage.

Quand elle était plus petite, Olivia était boulotte. Nous sommes les seules à le savoir avec Charlie. Elle a tout perdu l'été de la cinquième, juste avant son arrivée ici. Elle nous a montré quelques photos de cette période. C'est difficile de se représenter une Olivia qui ne soit pas parfaite. Et pourtant.

Elle s'étire. À mesure que ses bras s'allongent, son haut remonte et nous dévoile une bonne partie de son ventre. C'est typique de ce que Charlie appelle un « mouvement stratégique ». Voilà une autre de ses théories : nous avons toutes

un mouvement stratégique, un de ces gestes caractéristiques qui nous permettent d'attirer l'attention du chaland. Prenons Beth Ordens, dans notre classe. Il lui arrive parfois de bomber soudainement le torse. Avec les seins qu'elle a, c'est le mouvement stratégique ultime.

— Ne te gêne pas, surtout, commente Charlie en désignant le nombril d'Olivia. Contrairement à ce que tu sembles penser, on est censés porter des vêtements au lycée.

Pour toute réponse, Olivia bâille, roule des yeux et reboutonne le bas de son cardigan.

— On y vaaa ? lance-t-elle.

Olivia a l'agaçante manie de s'appesantir sur la dernière syllabe d'à peu près tout ce qu'elle prononce. L'avantage quand on est l'une des plus jolies filles du lycée, c'est que toutes les habitudes énervantes qu'on peut avoir passent complètement inaperçues. Tout le monde se fiche de savoir si vous prenez un Coca light ou un Coca normal avec votre Big Mac. La Terre ne s'arrête pas de tourner pour autant. Pareil pour les intonations traînantes d'Olivia. La plupart y sont indifférents, et ceux qui les remarquent trouvent ça charmant.

— Une minute, lui rétorque Charlie de son ton cassant. On est en avance. Tu es passée prendre les bagels ?

Hochant la tête, Olivia pêche à l'avant de sa voiture un sachet aux couleurs de la boulangerie Chez Mamie. Tous les mercredis, elle dépose son petit frère Drew à l'école, et en profite pour passer nous chercher des bagels. Chacune a sa préférence, et on connaît toutes les trois sur le bout des doigts ce que les autres prennent. Pour Charlie, c'est un bagel complet, tartiné de crème de fromage nature. Pour Olivia, un bagel myrtille beurré, avec de la confiture de fraises. Et pour moi, un bagel au pavot et crème de fromage à la ciboulette. Avec Charlie, il nous arrive de partager, moitié-moitié mais c'est rare.

Charlie se saisit du sachet et nous distribue nos commandes respectives. Elle me tend, en même temps que mon bagel, un chewing-gum qu'elle tire de la poche de son jean avec un clin d'œil.

— Pour Rob, souligne-t-elle.

Je ne peux pas m'empêcher de détourner le regard, sentant le rouge me monter aux joues.

— Il va bien ? demande Olivia en prenant son sac et en claquant la portière de sa voiture.

— Dis-nous plutôt comment va Ben, riposte Charlie du tac au tac.

Olivia commence à pâlir, mais Charlie l'entoure d'un bras bienveillant.

— T'inquiète pas, va, ça ne me pose pas de problème. Et puis de toute façon, aujourd'hui, c'est Rose qui mérite la une de l'actualité sentimentale. Allez, dis-lui, m'intime-t-elle, en me regardant dans les yeux.

— Lui dire quoi ? répliqué-je en remettant une mèche de mes cheveux derrière l'oreille.

Il n'est même pas 8 heures du matin, c'est le premier jour de l'année, et je me demande déjà ce que je fais là.

— Raconte le texto qu'il t'a envoyé !

— Il m'a juste écrit qu'il était rentré, lâché-je sobrement.

— Oh mon Dieu, c'est sûr, vous allez sortir ensemble ! couine Olivia.

Je jette un coup d'œil alentour pour voir si la Volvo argentée de Rob est garée quelque part. Il est régulièrement en retard, et je ne m'attends pas à la trouver. De fait, il n'est pas encore là. Avec un sourire, Charlie me prend par le cou et nous nous engageons toutes les trois, bras dessus, bras dessous, sur le chemin du campus.

On est en avance, comme d'habitude. Sauf qu'au moins cette fois on va pouvoir mettre ces minutes à profit pour investir la salle commune ! On l'appelle plus communément la SDP en souvenir de son nom d'origine : la salle des parents. Ce sont eux en effet qui ont financé les distributeurs automatiques qui y siègent. Si cette pièce, située dans le Logis, est exclusivement réservée aux terminale, ça ne nous a pas empêchées de nous y rendre toutes les trois clandestinement l'année dernière. C'est même là que j'ai laissé pour la première fois Jason essayer de dégrafer mon soutien-gorge. Mais en cette rentrée des classes, notre présence en ce haut lieu est enfin légitime. Un grand jour pour nous.

Olivia se lance dans la description des méfaits de son petit frère, qui a dissimulé ses affaires ce matin. Elle déplore ensuite que sa mère n'ait toujours pas tenu sa promesse de lui offrir un nouveau sac Tod.

— Tu ne peux pas aller te l'acheter toi-même ? lui demande Charlie, agacée.

— Ça n'est pas la question, réplique Olivia, avant de se murer dans le silence.

Le temps que nous arrivions dans la SDP, il est 7 h 10, ce qui nous laisse une bonne demi-heure pour profiter de l'endroit avant le rassemblement.

Avec ses trois fenêtres, la SDP possède une entrée qui ouvre sur ce que nous appelons « la passerelle » : un couloir qui relie le Logis à la cour extérieure où nous nous installons pour déjeuner tout au long de l'année. Avantage de la douceur du climat californien.

Trois distributeurs automatiques s'adosent au mur aveugle de la pièce. La première machine propose cafés et boissons chaudes, la deuxième, de quoi grignoter, et la troisième, de l'eau et des jus de fruits. Charlie pianote sur le clavier de cette dernière et distribue à la ronde des bouteilles de San Pellegrino. Charlie ne boit que de l'eau gazeuse. C'est son truc, conformément à une autre de ses théories : de l'importance d'avoir un trait distinctif. Quelque chose qui vous démarque des autres. Elle appelle ça un Sept. Parce que c'est le nombre premier qu'elle préfère : on ne peut pas le diviser. Pareil pour le trait distinctif. Il vous caractérise vous et personne d'autre, indissociablement. Par exemple, le Sept d'Olivia d'après Charlie, c'est qu'elle a toujours du violet sur elle, même si c'est quelque chose d'aussi insignifiant que son porte-clés. Olivia, elle, aimerait bien qu'on considère ses cheveux, dont elle est très fière, comme son Sept, mais Charlie est catégorique : le violet, c'est plus original. Mon Sept à moi, c'est que je ne conduis pas. Alors que j'ai mon permis. Quand j'ai fait remarquer à Charlie que ce n'était pas très valorisant, elle m'a renvoyée dans mes plates-bandes : « C'est ce qui te distingue le mieux, c'est génial. » Fin de la discussion.

J'ai obtenu mon permis de conduire dès que j'ai pu, soit l'année dernière pour mes dix-sept ans¹. Pour ce que ça m'a servi, j'aurais aussi bien pu attendre d'en avoir quarante. Pourtant les responsabilités ne me font pas peur, ça n'est pas ça le problème. Je suis une bonne élève, une fille organisée et une amie loyale la plupart du temps. C'est juste que l'idée de conduire me terrifie. Et je n'exagère pas. L'accident me semble presque obligatoire quand je vois ces énormes monstres de métal se propulser à toute vitesse en essayant de s'éviter les uns les autres. Dès que je prends le volant, je n'ai plus qu'une chose en tête : la sensation écrasante d'avoir la vie de quelqu'un entre les mains. Par conséquent je ne m'y suis pas beaucoup risquée jusqu'ici.

Mes parents ont tout de même tenu à m'acheter une voiture. Une Camry blanche, rachetée d'occasion à un collègue de mon père qui quittait la région. Ils ont dû se dire qu'être propriétaire de ma propre voiture m'inciterait à prendre la route. Vain espoir. Dès que je m'assois à la place du conducteur, mes mains deviennent moites et mon rythme cardiaque s'accélère dangereusement. Ça vous semble incompréhensible ? À moi aussi. C'est dingue, je suis à l'âge où la conduite

devrait être l'affaire de ma vie ! Liberté, évasion, indépendance... Je vois bien tout ce que ça représente, seulement, dans mon cas, l'enthousiasme s'efface devant la peur.

Quelques élèves de ma promo sont assis sur le banc qui jouxte les fenêtres. Il y a Babette Spellor, que tout le monde appelle Bébête, un surnom qui lui colle à la peau depuis la sixième, et Len, dont la présence me surprend. D'abord parce que je ne l'ai jamais vu arriver à l'heure depuis que je le connais. Et puis surtout, je croyais qu'il avait été renvoyé ? Les potins de Charlie ne sont pas toujours d'une fiabilité parfaite, mais en général il y a au moins dix pour cent de vrai dans les rumeurs qu'elle lance.

— Coucou, dis-je à l'intention de Babette.

Len me renvoie un petit sourire en coin, comme si c'était à lui que je venais d'adresser mon salut.

— Quelle plaie, ce type, me chuchote Charlie. Puis, en le regardant en face, elle ajoute : C'est une honte que tu ne te sois pas fait virer.

— Qui, moi ?

Len décroise les bras, révélant un T-shirt violet barré par un éclair jaune. Autre trait étrange du garçon : il ne porte que des T-shirts à manches longues, même en été. Louche. Il penche un peu la tête : une boucle de cheveux tombe sur son front. Il possède une masse désordonnée de cheveux marron, bouclés, à mi-chemin entre le savant fou et le voyou de bas étage. La seule chose qu'il a pour lui, ce sont ses yeux. Grands, bleus et arrondis, comme deux saphirs au milieu de sa figure.

— Moi, me faire virer ? En quel honneur ?

— Parce que tu es un grand malade et que tu contamines tout ce que tu touches, rétorque Charlie.

Les yeux de Len se détournent de Charlie pour se poser sur moi.

— Qu'est-ce que tu en penses, Rosaline ?

On ne se parle presque jamais, Len et moi, mais j'ai remarqué qu'il avait développé l'habitude de toujours prononcer mon prénom en entier, ce qui me donne la pénible impression d'être infantilisée. Le Sept de ce garçon, c'est qu'il est incapable de s'adresser à quelqu'un sans déjà être énervant.

— Je n'ai pas grand-chose à dire sur un sujet aussi peu intéressant.

Charlie et Len me dévisagent, soufflés par ma répartie.

— Ohééé !

À l'autre bout de la pièce, Olivia essaie d'attirer notre attention en nous faisant de grands signes. Apparemment elle est en pleine conversation avec Lauren, qui fait partie avec nous du bureau des étudiants, ou BDE pour faire court. On était toutes les deux dans la même classe de français l'année dernière et elle vit dans la même rue que Rob et moi. L'an passé, quand j'ai suggéré à Charlie qu'on la prenne dans sa voiture le matin, elle m'a rétorqué que cela nous ferait faire un détour. C'est faux, évidemment, mais Charlie sera toujours la reine de la mauvaise foi.

— On voit mon soutien-gorge ! couine soudain Olivia, brandissant sa bouteille comme une pièce à conviction.

Il faut dire que ladite bouteille est généreusement en train de se déverser sur le buste de la malheureuse. Lauren fait un saut de côté, dans une tentative désespérée d'échapper au désastre.

— On peut dire que l'année commence en toute transparence, commente Len.

— Tu es répugnant, se récrie Charlie tout en m'attrapant par le coude pour voler au secours d'Olivia. Quel cochon, ce type ! ajoute-t-elle.

En l'entendant, Olivia lève un sourcil interrogateur. Charlie précise :

— Oui, enfin c'est un porc, quoi, quand je lui parle j'ai l'impression de me rouler dans des épiluchures de pommes de terre.

— Arrête ou tu vas me faire vomir mon bagel, annoncé-je – quoique je n'y aie pas encore touché.

— Fais un peu attention ! s'exclame Charlie en neutralisant d'un geste la bouteille d'Olivia. Bon, et maintenant, je veux tout savoir : Qu'est-ce qui se passe entre vous, précisément ? continue-t-elle de but en blanc.

— Entre qui et qui ? demande Olivia, tout en aérant son haut trempé.

— À ton avis ? Entre mon frère et toi ! rétorque Charlie.

À ces mots Olivia se fige, laisse retomber son haut et prend une longue gorgée d'eau.

— Ça fait trois mois, lâche-t-elle d'une petite voix après avoir dégluti.

Trois mois. Même pour moi, c'est une surprise. Je les avais bien vus se rapprocher cet été, mais tout à coup je réalise qu'ils étaient déjà ensemble avant le début des vacances. Avant même que Rob ne parte.

— Trois mois ?

Charlie vire au rouge. Ça se voit aux petites taches qui apparaissent sur son visage là où elle a mis moins de fond de teint.

— Oui, mais ça ne compte presque pas, en été, balbutie Olivia. On ne s'est pas beaucoup vus, quoi.

— Tu te fiches de moi ? On se retrouvait tous à la plage constamment, répond Charlie.

— Il me plaît, tu sais, dit Olivia en retroussant sa lèvre supérieure.

— Au moins on peut être sûres qu'ils ne couchent pas ensemble, déclaré-je.

Olivia m'administre une tape sur l'épaule, pour la forme. Même Charlie finit par sourire. On le sait toutes, Olivia a choisi de rester vierge jusqu'au mariage, ou au moins jusqu'à ses vingt et un ans. Tout ça parce que sa mère, en épousant son beau-père, est revenue vers la religion. Ils vont à l'église en famille tous les dimanches. On n'a jamais vraiment su pourquoi elle tenait à attendre. L'ironie de l'histoire, c'est que, malgré son vœu de chasteté, j'ai le sentiment qu'Olivia est bien plus à l'aise avec la question de la sexualité que moi. En tout cas pour ce qui est de la morale. Quant à la pratique, autant que je sache, elle n'est jamais allée plus loin qu'embrasser un garçon. Et je mettrais ma main à couper qu'elle n'a pas sauté le pas avec Ben non plus.

Olivia rajuste son haut dans le reflet de la porte vitrée. J'échoue dans un fauteuil et débouche ma bouteille d'eau. Je n'ai toujours pas avalé une miette de mon bagel. Ce n'est pas faute d'avoir essayé, mais à chaque tentative mon estomac se rebelle. La chose est claire : je suis pétrifiée à l'idée de revoir Rob. Cette histoire est en train de ruiner ma matinée. J'ai des picotements dans les paumes et les doigts gourds. J'ai l'impression de revenir dix ans en arrière, le soir du spectacle de l'école, une représentation de *Casse-noisette* : le pire trac de ma vie.

Du coin de l'œil, j'aperçois Len sortir de la SDP, avec Lauren sur ses talons. Il lance un commentaire par-dessus son épaule, et Lauren rit. Je suis sûre qu'ils se moquent de nous.

— On y va ?

Charlie s'approche tout en mordant dans une moitié de bagel à la myrtille, signe de sa réconciliation avec Olivia.

— Hmm, grommelé-je en réponse.

Je fourre mon bagel intact dans mon sac et me lève.

— C'est partiii ! retentit la voix d'Olivia derrière nous.

À ce signal, Charlie se met en position de combat. Elle ramène sa chevelure rousse sur son épaule et passe son sac à son bras.

— Et si on demandait à Len de s'occuper du BDE avec nous ? demande Olivia d'un ton ingénu.

Charlie lui lance un regard courroucé. Tout dans son expression crie « n'y songe même pas ». Elle fait volte-face vers la sortie et Olivia et moi la suivons.

— Je plaisantais, précise Olivia tout en se tournant vers moi pour me livrer sa plus ressemblante imitation de Charlie : les yeux levés au ciel tout en articulant silencieusement un juron.

Nous quittons la SDP et empruntons la passerelle en direction de l'auditorium. Je ne pense qu'à une chose : quand j'entrerai dans cette salle, Rob sera là. Et je ne suis pas du tout prête à le voir.

1. Aux États-Unis, on peut conduire beaucoup plus tôt qu'en France. L'âge minimum varie selon les États, mais la plupart des législations permettent de l'obtenir dès seize ans, voire quatorze dans le Wyoming et le Dakota du Nord.

Scène 3

Quand on passe en terminale, on gagne le droit de s'asseoir non plus sur les gradins qui garnissent l'auditorium, mais sur les chaises situées à droite de l'estrade. En d'autres termes, pour nous récompenser de toutes ces années de bons et loyaux services, on nous octroie le privilège d'une chaise. Pour ajouter à l'absurdité de la chose, il faut savoir que chaque chaise occupe une place spécifique sur l'échiquier politique qui reflète le statut social de son occupant, comme dans un théâtre à l'italienne.

Tout à droite et dans les premiers rangs, vous trouverez les chaises les plus convoitées, fiefs des personnalités dites populaires. Le commun des mortels se contente quant à lui des sièges du fond et du côté gauche.

De l'autre côté des gradins se dessine un espace qu'on a baptisé « la Marge ». C'est là qu'on atterrit quand on arrive en retard, condamné à rester debout. On y trouve surtout des spécimens comme Corey Masner, John Susquich, et Matt Lester, l'ex de Charlie, le genre de type qui s'allume un joint avant d'entrer en cours et qui se fiche éperdument de tout ce qui concerne de près ou de loin l'école. Être dans la Marge, ça en dit long sur quelqu'un. C'est comme être au ban de la société. Parfois c'est un choix, parfois c'est subi. Pour être honnête, dans la jungle du lycée, ça revient un peu au même.

Je cherche Rob des yeux. Le voilà. Dernier rang du secteur des terminale, mais à droite, garantie de sa popularité. Il se balance sur sa chaise, en pleine conversation avec Jake. À sa vue, mon cœur et mon estomac font des acrobaties. Il est encore plus beau qu'avant. C'est presque imperceptible pourtant. Ses cheveux châains ont poussé et tombent en bataille sur son front. Même s'il est assis, je peux voir qu'il a grandi pendant l'été. Et son bronzage ! Sans doute le résultat de longs corps à corps avec les naïades du débarcadère. Une vision de

Rob en train d'enlacer fougueusement une midinette en bikini me passe devant les yeux. Je la chasse en secouant vigoureusement la tête.

— Notre joli cœur a l'air en forme, me glisse Charlie. Ma parole, si je m'attendais à le retrouver si viril...

Je m'apprête à lui dire de la mettre en veilleuse quand soudain Rob lève les yeux et nos regards se croisent. Nous nous figeons l'un et l'autre. Plus rien ne bouge, pas même les muscles de nos visages. Un moment passe puis il me sourit et désigne la chaise vide à côté de lui d'un geste de la tête.

— Où est-ce que tu vas ? siffle Charlie entre ses dents, tandis que je commence à me diriger vers Rob. Je te rappelle que le premier rang n'attend que nous, cette année.

— Je vais m'asseoir à côté de Rob.

Charlie prend un air outré, mais je sais qu'elle ne m'en veut pas vraiment. Selon elle, le fait de s'asseoir ensemble toutes les trois renforce notre « impact visuel ». Cette théorie-là lui est venue l'année dernière. Je me souviens particulièrement bien de ce qu'Olivia a ajouté à cette occasion : « Mais oui ! C'est la loi du sex-appeal collectif. Une fille jolie, prise individuellement, ça fait son petit effet. Mais imaginez cinq filles ensemble ! Le résultat est tout simplement démultiplié, même s'il y en a une qui est moins bien. »

Je pourrais jurer qu'elle me regardait en achevant sa phrase.

— Je serai au premier rang demain, compte sur moi, assuré-je à Charlie.

Elle fait mine de soupirer bruyamment, pour la forme, tout en m'envoyant un clin d'œil.

Charlie et Olivia se faufilent vers l'avant de la salle, tandis que je me mets en devoir d'enjamber les sacs et autres cartables qui me séparent de Rob. J'accroche la bandoulière qui git aux pieds de Megan Crayden, et il s'en faut de peu que je ne m'écale par terre.

Me voici enfin arrivée à destination. Jake me salue d'un signe de tête avant d'envoyer un baiser au loin. J'aperçois Charlie faisant semblant de l'attraper, deux rangées devant nous. 7 h 42 à ma montre : pour l'instant, tout va bien entre nos deux tourtereaux.

— Salut, me dit Rob.

Il me débarrasse de mon sac et le pose par terre. Puis il se met à me regarder, si intensément que je m'attends presque à ce qu'il me prenne le visage entre ses

mains, comme la dernière fois. Mais il se contente de sourire, et se penche pour me faire la bise.

— Tu m’as manqué, Rosie.

Au contact de sa joue, je comprends combien lui aussi m’a manqué. Un parfum de pomme verte et de savon émane de lui, une combinaison parfaite. Sa main sur mon épaule est à la fois ferme et douce. *J’aimerais que ce moment dure toujours*, pensé-je, juste au moment où il se recule.

Je m’assois à côté de lui. Jake se retourne vers nous.

— Salut, meuf, t’as passé un bon été ?

— On s’est vus ce week-end, Jake, lui réponds-je, patiemment.

— Ouais, délire ! poursuit-il sans se démonter.

Puis il claque des doigts devant le visage de Rob, qui a toujours son regard fixé sur moi.

— Il faudra qu’on aille tâter de la vague, ce week-end. On m’a dit qu’elles seraient démentes.

— C’est sûr, lâche Rob, sans me quitter des yeux.

Il sourit imperceptiblement, juste du coin des lèvres, comme si nous partagions un secret. Je me demande de quoi il s’agit au juste. Si le secret, c’est que je lui plais, alors on peut dire que Charlie le partage aussi, et ce n’est plus notre secret. De toute façon, je sais que je ne lui plais pas. On est amis. A-mis. Je fais tourner le mot dans ma tête comme sur un manège. Amis, rien de plus.

Autour de nous, tout le monde est absorbé par les rituels de la rentrée. Tous se parlent, s’embrassent, poussent des cris d’excitation. Des conseillers d’éducation distribuent leurs emplois du temps aux élèves qui ont oublié d’apporter ceux qui nous ont été envoyés. Les petits seconde n’en mènent pas large sur les gradins, visages blafards et tremblants de peur.

— Je n’arrive pas à y croire, on est en terminale ! m’exclamé-je.

Je sais que ça sonne creux, que tout le monde se dit ça le premier jour de la dernière année de lycée. Mais c’est bien parce qu’il y a une raison.

— Quand je pense qu’on était à leur place il y a deux ans... C’est comme si c’était hier, répond Rob en faisant un signe de tête vers les gradins.

Trois filles au premier rang serrent leurs agendas sur leur poitrine comme s’il s’agissait d’une bouée de sauvetage.

— Regarde un peu comment on a tourné, poursuit Rob.

En riant, il me montre du doigt Charlie et Olivia. La première parle avec animation, sans que l'on sache très bien à qui, tandis qu'Olivia s'emploie à pincer ses lèvres à intervalles réguliers, dans le vide, comme si elle embrassait l'homme invisible. Ben est assis à côté d'elle. Il lui tourne le dos, occupé à parler avec Patrick DeWitt, au bras duquel Olivia s'est autrefois rendue à un dîner de classe en seconde. Soudain je prends conscience que chacun des sièges qui se déploient devant nous est comme un point dans une immense toile qui nous relie les uns aux autres. C'est frappant de penser combien nous sommes connectés, telle personne en menant à une autre, de A à B, et ce jusqu'à Z, chacun de nous livré à son destin individuel, tout en restant tous étroitement réunis par tant de fêtes d'anniversaire et de soirées bien arrosées. Par tout ce qu'on a partagé, des baisers aux cahiers. L'espace d'un instant, c'est comme si nous faisons partie d'un grand tout.

Je chasse cette rêverie de ma tête. Rob pose une main protectrice sur mon épaule et me demande, soucieux :

— Tout va bien ?

— Oui, oui, ne t'inquiète pas. J'étais perdue dans mes pensées.

— Comment vont-elles ? me demande Rob en indiquant à nouveau Charlie et Olivia d'un geste.

— Tu veux vraiment savoir ?

— Je prends le risque, me répond-il, toujours avec son adorable petit sourire en coin.

Je respire un bon coup avant de commencer.

— Alors, Charlie et Jake se sont remis ensemble. Aujourd'hui.

Rob hoche la tête avec un air grave, comme s'il prenait l'information avec le plus grand sérieux.

— Olivia et Ben ont commencé à fricoter, poursuis-je.

— Et de ton côté ?

— Quoi, de mon côté ?

— Un amour de vacances à signaler ? précise-t-il.

Mon estomac me tombe dans les talons. J'en étais sûre. S'il me pose la question, c'est pour pouvoir me raconter sa folle histoire avec la naïade du débarcadère. À tous les coups, c'est le portrait craché d'Olivia, version Los

Angeles ou New York, ou tout autre endroit où les jolies filles courent les rues.

Je hausse les épaules.

— Je n'ai pas eu le temps.

— Rien, alors ?

Je baisse les yeux sur mon T-shirt et me mets à en triturer nerveusement le tissu. Je ne sais pas ce que je dois répondre. Où veut-il en venir ? Je l'entends s'éclaircir la voix.

— Moi non plus, je ne suis sorti avec personne, si ça peut faire avancer le schmilblick.

Je lève les yeux instantanément, et je sais que nous pensons la même chose. Comme au cinéma, quand on comprend enfin le pourquoi de l'intrigue : pas besoin de mots, tout se fait sur la musique. Là, j'ai l'impression que quelqu'un, à l'autre bout de l'auditorium, s'est mis à jouer notre chanson fétiche. Qui est, je le précise en passant, « Fly Me to the Moon » de Frank Sinatra. Rob a toujours eu une passion pour les vieux tubes.

— Bref... lâché-je en détournant le regard. Une nouvelle année commence.

J'ai la certitude que mon cœur est en train de sortir de ma poitrine au vu et au su de tout le monde.

— Eh oui, répond Rob sobrement.

Son expression change, et cette fois un petit sourire amusé se dessine sur ses lèvres. On dirait qu'il est sur le point d'éclater de rire, comme s'il anticipait la chute d'une histoire drôle.

— Et sinon qu'est-ce que tu fais ce soir ? me demande-t-il.

— Je sais pas. Mes devoirs, sans doute.

— Tu veux qu'on dîne ensemble ?

— Oui, si tu veux, tu n'as qu'à passer à la maison.

— Non, je veux dire, sortir dîner. Tous les deux.

Je sais exactement ce que Charlie ferait dans un moment pareil. Elle ramènerait ses cheveux sur son épaule et demanderait d'une voix enjôleuse : « Serait-ce un rendez-vous galant que vous me proposez là, monsieur Monteg ? » Mais moi je n'ai ni le cran ni le talent pour ce genre de badinage. Je me contente de répondre :

— Hmm, d'accord.

Rob est sur le point d'ajouter quelque chose, quand M. Johnson, le proviseur du

lycée, monte sur l'estrade, ce qui réduit tout le monde au silence.

— Chers élèves, bonjour ! s'exclame-t-il de sa voix retentissante, spécialement étudiée pour ces allocutions matinales.

Je sais que ce n'est pas du tout sa vraie voix pour m'être déjà entretenue avec lui dans son bureau ou pour lui avoir signalé une pénurie d'eau gazeuse dans la SDP (ce qui arrive constamment grâce à Charlie) : dans ces circonstances, M. Johnson est à peine plus audible qu'une souris. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard s'il ressemble un peu à un rongeur. À moitié chauve, il a un nez pointu, de petits yeux perçants, et une expression perpétuellement apeurée. Mais au fond je ne le blâme pas. Si j'étais proviseur d'un lycée, je n'aurais pas l'air rassuré non plus.

— Bonjour, clament quelques filles de première.

Ravi de ce succès, il se prend au jeu et lance à nouveau un « bonjour » tonitruant. La réponse de la salle s'amplifie, mais pas assez pour que ce bon M. Johnson se livre à un troisième essai. Il lève les mains, précaution inutile pour invoquer le silence.

— Une nouvelle année scolaire commence, reprend-il, et j'ai mis mon été à profit pour réfléchir aux changements à apporter à cette école afin de continuer à avancer ensemble dans la meilleure direction. J'ai pensé à la façon dont nous structurons nos journées, et comment nous occupons notre temps...

Bercée par les paroles du proviseur, je sombre petit à petit dans un demi-sommeil, quand soudain l'inimaginable se produit. Le genou de Rob me frôle. Mais plutôt que de s'écarter aussitôt, il persiste et demeure tout contre le mien. Je suis formelle : *nos genoux se touchent !*

Sachant que mon visage est déjà du plus bel écarlate, je m'applique à fixer M. Johnson, même si je sens le regard de Rob s'attarder sur moi.

C'est alors que, du coin de l'œil, j'aperçois sa main se poser sur le dossier de ma chaise. Je répète : *nos genoux se touchent et la main de Rob est sur le dossier de ma chaise !*

J'essaie désespérément de me rappeler ce que le DVD de yoga de ma mère préconise en cas d'hyperventilation. Ça y est, je me souviens ! Inspirer bien à fond, faire le vide. J'inspire, j'expire. Je suis calme.

— Pour moi, vous êtes comme une forêt, M. Johnson poursuit en fond sonore. Chacun de nous est un arbre, et ensemble nous formons une vaste surface boisée. Sans nous, la vie ne se maintiendrait pas.

À côté, Jake laisse échapper un bâillement. Il croise les bras, ferme les yeux, et en moins d'une seconde, il se met à respirer bruyamment, bouche ouverte. Nos genoux à Rob et à moi doivent se toucher au moins depuis une bonne minute. Assez en tout cas pour que ma jambe devienne toute moite. Je me tortille sur ma chaise tout en tâchant de garder mon genou immobile. Rob ne doit surtout pas penser que je cherche à rompre notre contact. Tout ça me rappelle les défis que nous nous lancions au collège, à celui qui clignera des yeux en premier. Sauf que, pour une fois, je n'ai aucune envie de gagner. Je veux que le genou de Rob reste contre le mien pour toujours. Or, c'est le moment que choisit Jake pour se mettre à ronfler. Rob lui administre un coup de coude. Nos genoux se séparent.

Jake se redresse, hébété, et essuie un filet de salive qui s'était aventuré hors de sa bouche pendant son sommeil. C'est une chance que Charlie ne soit pas là pour voir ça, sans quoi, à 7 h 59 à ma montre, leur histoire ne serait plus qu'un souvenir.

M. Johnson termine son discours. Quelques applaudissements éclatent, émanant principalement des seconde. Quelques première particulièrement enthousiastes se joignent un instant avant d'être rappelés à l'ordre par leurs camarades. Et, bien sûr, il y a Len. Il applaudit lentement, trois ou quatre fois, du fond de la salle. Quelques filles, parmi lesquelles Charlie et Olivia, se retournent vers lui avec un regard incrédule, mais il ne se décontenance pas pour autant. L'instant d'après, chacun rassemble ses affaires et se dirige vers la sortie pour le début des cours dans un vacarme formidable.

Charlie m'adresse de grands signes tout en pointant sa montre. Rob, entraîné par la foule, me fait un petit geste de la main, l'air déconfit, et emboîte le pas à Jake vers la porte latérale.

— Il est tellement chou, s'écrie Charlie quand j'arrive à sa hauteur. Il faudra absolument qu'on se fasse des sorties à quatre, quand vous serez ensemble.

Je suis à ce point retournée par tant de proximité avec Rob que j'omets de mentionner à Charlie notre rendez-vous de ce soir. Je veux le garder pour moi, juste encore un peu. Ben est en train de chatouiller Olivia qui rit comme une folle, son débardeur remontant plus que jamais. En louchant un peu, on pourrait presque les trouver mignons. Charlie les observe un instant puis déclare d'une voix forte : « Vous êtes tellement gamins », avant de me propulser à travers la porte à double battant.

Scène 4

Quelques heures plus tard, on se retrouve tous ensemble pour déjeuner dans la cour. Je sors de la classe de maths, où je jurerais qu'Olivia faisait du charme au prof, M. Stetzler. Pour tout dire, ça n'a échappé à personne : elle le draguait ouvertement. Le mystère en revanche, ce sont ses motivations. M. Stetzler a au moins cent ans. Enfin, quarante en réalité, mais c'est tout comme. Qu'Olivia s'attaque à M. Davis, ça je peux comprendre : il est prof d'EPS et encore assez jeune pour se permettre d'avoir les cheveux longs. Mais M. Stetzler, vraiment, il y a quelque chose qui m'échappe. Au moment de sortir, elle lui susurre : « Vous êtes super », en se passant la main dans les cheveux. Je ne suis pas sûre de savoir ce qu'elle veut dire. Et apparemment M. Stetzler non plus. Il ôte ses lunettes et cligne des yeux plusieurs fois de suite, l'air déconcerté.

J'attrape Olivia par le bras et la pousse dehors, tandis qu'elle adresse un petit signe au professeur abasourdi en ondulant de l'épaule, exactement comme elle le ferait avec Ben. Et exactement comme elle le faisait avec le Belge. Le Belge, c'est ce garçon arrivé tout droit de Bruxelles vers septembre de l'année dernière et dont Olivia s'est entichée à l'époque. Ils ont passé l'automne collés l'un à l'autre. Elle s'est mise à manger quantité de choux de Bruxelles et à commander des gaufres de Liège partout où elle allait, finissant même par délaisser le bagel du mercredi, ce qui a profondément énervé Charlie. Le Belge a débarqué juste au moment où Taylor et Olivia avaient décidé de faire une pause, donc elle ne l'a jamais considéré comme son copain officiel. Elle n'a d'ailleurs jamais pris non plus la peine de l'appeler par son prénom (Jhone, pour la petite histoire). Ça n'a jamais été que « le Belge ». C'est tout de même dingue qu'Olivia soit parvenue à sortir avec trois garçons – Taylor, le Belge et maintenant Ben – sans jamais aller jusqu'au bout avec aucun d'entre eux. Quand j'y pense, si j'ai mis un terme à mon histoire avec Jason, c'est par peur qu'il parvienne enfin à dégraffer mon soutien-

gorge et de tout ce qui devrait probablement s'ensuivre. Je ne pense pas que sortir avec quelqu'un implique nécessairement de coucher avec. Seulement plus le temps passe, plus ça devient compliqué de se défilier indéfiniment. Surtout si on ne sait pas très bien comment l'expliquer soi-même.

— Tu as un sérieux problème, finis-je par dire à Olivia.

— J'assure mes arrières. Je suis nulle en maths, me répond-elle.

— Non mais tu délirés, comment tu peux savoir le premier jour ? On ne peut pas dire qu'on ait le profil des dernières de la classe.

Effectivement, nous sommes plutôt bonnes. En ce qui me concerne, il n'y a pas de matière où je brille particulièrement, comme Len et Lauren, les scientifiques chevronnés, ou Charlie, qui surpasse tout le monde en histoire. Elle aime tellement ça qu'il lui arrive de venir spécialement poser des questions à mon père sur des conflits dont je n'ai jamais entendu parler. Bref, moi, mon point fort, c'est ma moyenne générale, tout simplement.

— Parle pour toi, renchérit Olivia. Je ne sais même pas ce que je fais en maths. J'aurais mieux fait de m'inscrire en économie, comme toute personne sensée.

Pendant ce temps on se fraie un chemin vers la table qu'occupent déjà Rob, Ben et Jake. Ces trois-là sont devenus inséparables, même si Ben a rejoint le groupe sur le tard, vers la première. Si Charlie avait pu le tenir à l'écart plus longtemps, elle n'aurait pas hésité une seconde. Malheureusement pour elle, Ben et Rob sont devenus très proches. Ben, c'est quelqu'un sur qui on peut compter. Charlie passe son temps à lui reprocher d'être trop intello, parce qu'il n'aime pas le surf comme les deux autres. Je sentais bien qu'il se passait quelque chose entre lui et Olivia cet été, mais je dois admettre qu'ils forment un couple inattendu. J'ai toujours vu en Ben l'archétype du futur écrivain, le genre à travailler à des terrasses new-yorkaises chics sur de vieux Moleskine tout en buvant du café très noir. Olivia quant à elle est une adepte du thé au lait glacé de chez Starbucks et on peut lire, sur le dessus de son sac estampillé Louis Vuitton, l'inscription « MIAMI » en grosses lettres voyantes. Ne me dites pas que vous ne voyez pas ce qui cloche.

On pose nos sacs près de la table. J'aperçois la besace de Charlie, en cuir un peu usé, classique. Tout à fait son genre.

— Charlie est encore à l'intérieur ? lancé-je à Rob, de mon ton le plus calme, comme si mon cœur ne s'était pas mis à battre à cent à l'heure.

Ma tête bourdonne : ce soir, on sort ensemble !

— Oui, me répond-il.

Il incline légèrement la tête sur le côté et me coule un regard en coin. C'est bizarre, mais le moindre de ses gestes me donne l'impression qu'il flirte avec moi.

— Comment vas-tu ? me demande-t-il, comme si la survie de l'humanité dépendait de ma réponse.

Je hausse les épaules. Il me tend son sandwich.

— Tu en veux un bout ?

Dinde moutarde, sans tomate. Il mange tous les jours la même chose depuis la seconde.

— Pourquoi pas ? dis-je en lui prenant le sandwich des mains.

Je jette un coup d'œil dans la cour. Lauren est assise à côté de Babette Spellor. John et Matt font des dribbles dans un coin. Charlie a raison, chaque chose semble à sa place.

— Ce n'est toujours pas cette année qu'on aura du vrai beurre de cacahouète dans ce bahut, dit justement Charlie qui surgit derrière moi.

Elle décoche un sourire à Jake et s'assoit près de lui.

Olivia, affalée à côté de Ben, se plaint que personne ne se préoccupe des terminales dans ce fichu lycée. Elle finit par nous exposer point par point les raisons pour lesquelles elle ne devrait pas avoir à faire la queue à la cafétéria. Ben la serre affectueusement dans ses bras.

— Elle n'a pas tort, poursuit Charlie en brandissant sa pomme comme un étendard. Pourquoi est-ce qu'il faut toujours qu'on attende ?

— Je ne comprends même pas pourquoi on devrait se donner la peine d'aller chercher à manger, reprend Olivia.

Elle tend le cou au-dessus de moi pour évaluer la situation à l'intérieur de la cafétéria. Il nous arrive parfois d'aller déjeuner dehors. C'est un privilège des terminales, mais nous le mettons déjà en pratique l'année dernière. Les profs ont très bien dû remarquer notre petit manège, pourtant on ne s'est jamais fait pincer. M. Davis par exemple prenait souvent un malin plaisir à annoncer qu'il mangerait bien un bon Subway pile au moment où on venait de jeter les emballages de nos sandwiches à la poubelle.

L'année de la terminale, on a le droit de sortir du campus une fois dans la journée, soit pendant la pause déjeuner, soit pendant l'heure d'étude. Si cette dernière a lieu avant ou après le déjeuner, on peut rester dehors une heure et

demie en tout. Nos emplois du temps sont faits de façon que ça arrive au moins une fois par semaine pour tout le monde, donc il n'y a pas de jaloux. Cela dit, la logique du système m'échappe : pourquoi est-ce qu'on ne pourrait pas passer deux heures entières hors les murs ? Qu'est-ce que ça leur ferait de nous octroyer une petite demi-heure de plus ? Voilà typiquement le genre d'impératifs scolaires que je ne comprendrai jamais.

Je note en tout cas qu'être légalement autorisés à quitter le campus cette année rend la chose soudainement moins intéressante. Aujourd'hui, de toute façon, personne ne sort. C'est la règle du premier jour.

Le sandwich de Rob s'avère relativement spongieux. Je le lui rends. Dans la manœuvre, un morceau de dinde s'écrase sur la table.

Juste à côté, Jake fait une prise de karaté à Charlie qui manifeste bruyamment sa désapprobation. Ben et Olivia sont absorbés dans leur conversation. Dieu seul sait ce qu'ils trouvent à se dire.

Je finis par regarder Rob. Ses cheveux en bataille lui tombent un peu sur le front. Il est beau à se damner, et je n'ai qu'une envie : me jeter à son cou, là, tout de suite, au milieu de la cour.

— Je dois filer, m'annonce-t-il. On se voit ce soir ?

J'acquiesce d'un signe de tête. Son visage s'illumine et il commence à se pencher vers moi. Mais Jake et Charlie se tournent dans notre direction et Rob se redresse aussitôt. Était-il sur le point de m'embrasser ? Impossible. Inconcevable. Pas devant tout le monde. Ce soir, alors ?

— À plus tard, dit Rob en saluant la tablée.

Je le regarde s'éloigner vers le Logis.

— Hé, mec, n'oublie pas, on se retrouve à la plage après les cours, lui lance Jake.

Rob se retourne et fait un petit signe de la main. Mais ce n'est visiblement pas à Jake qu'il l'adresse. Car c'est bien moi qu'il regarde.

— Vous ne pensez vraiment qu'à surfer, tous les deux, râle Charlie.

Sa tête effleure l'épaule de Jake tandis qu'elle exhale un soupir théâtral.

— T'inquiète, je ne pense pas du tout qu'à ça, répond Jake en la chatouillant.

Je suis tellement sous le choc de tout ce qui se passe entre Rob et moi, sans compter la perspective de notre rendez-vous, que je mets au moins une minute à réaliser que j'ai faim.

— On y va ? proposé-je à Olivia.

Nous nous levons dans un même élan et marchons vers la cafétéria.

— Vous nous rapportez de l'eau gazeuse ? retentit la voix de Charlie derrière nous.

Je lève mon pouce par-dessus mon épaule en signe d'approbation. La cafétéria est toute petite comparée à la taille du lycée. Elle ne compte que quinze tables. En fait tout le monde, excepté les seconde, déjeune à l'extérieur. Quand il pleut, on se rabat la plupart du temps sur le Logis ou la SDP. Il faut dire que la cafèt' n'est pas très gaie, et on n'y trouve personne âgé de plus de quatorze ans.

Taylor est en train de faire la queue. Olivia lui fonce dessus et essaie de s'intercaler entre lui et Dan Jenkins. Elle se tortille si bien qu'elle finit littéralement collée contre lui. Contre Taylor, pas contre Dan. Ce dernier n'en perd cependant pas une miette et tape Steve Gesher sur l'épaule qu'il regarde le manège d'Olivia.

Je suis loin d'être aussi surprise qu'eux. Olivia ne se prive pas de flirter allègrement avec ses ex.

— Tu me prends un sandwich végétarien au passage. Moi je vais chercher l'eau, dis-je à Olivia qui ne me prête pas la moindre attention, pas plus qu'à Taylor d'ailleurs.

Elle est tranquillement en train de se composer une salade, imperméable à la vague d'hystérie collective qu'elle est en train de soulever autour d'elle. Au moins on peut dire qu'elle a trouvé une solution radicale pour ne plus faire la queue.

Je m'éloigne du self pour gagner la rangée de distributeurs automatiques. Sur le chemin je croise Brittany Sibon, tristement surnommée Sébum en raison de ses problèmes de peau virulents. Je crois me souvenir que c'est Charlie qui est à l'origine de ça, et j'espère de tout cœur que Brittany l'ignore. Elle me salue vaguement de la main, et je lui réponds sans enthousiasme avant de glisser quelques billets dans la machine. Les bouteilles tombent, je les récupère et tente de les répartir entre mes deux mains. Comme il y en a six, elles n'arrêtent pas de glisser et de m'échapper.

— Un peu d'aide, Rosaline ?

Surprise, je fais un bond et les bouteilles s'éparpillent par terre. Heureusement qu'elles sont en plastique. Même s'il n'y a pas de casse, je suis contrariée. Je me

baisse, m'apprêtant à les ramasser, et jette un coup d'œil par en dessous à celui qui m'a proposé si efficacement son aide. Planté devant moi, Len me regarde avec son petit air narquois.

— Tu n'as rien d'autre à faire que de me rendre la vie impossible ?

— Moi, je te rends la vie impossible ? Je suis flatté, me répond-il tout en portant sa main à sa poitrine.

— Il n'y a vraiment pas de quoi.

— Allez, Rosaline, c'est la rentrée. Est-ce qu'on ne pourrait pas commencer l'année d'un bon pied, toi et moi ?

— Je ne veux rien commencer avec toi, Len.

Il se penche, ramasse les dernières bouteilles restant au sol et les aligne, droites comme de petits soldats de plomb.

— Ma parole, tu es braquée. C'est à cause de ton mec, là ? Tu es en manque ?

Dans un accès de fureur, je sens mon visage s'empourprer subitement.

— Quel mec ?

— Celui qui a l'air à peu près aussi frustré sexuellement que toi.

— On n'est pas ensemble, Rob et moi.

— Arrête, tu crois que je ne vois pas les regards transis que vous vous lancez ?

Il s'empare d'une bouteille, la lance en l'air et la rattrape avant de me la tendre. Je remarque que son pouce est d'une couleur bizarre. Rouge. Cramoisi même. Remontant de sa main jusqu'à son poignet, une espèce de marque se dessine, comme des projections de peinture fraîchement renversée. La trace se perd ensuite sous sa manche. Je ne l'avais jamais remarquée avant. Mon attention se porte sur le classeur calé sous son bras.

— Qu'est-ce que c'est ? lui demandé-je, pour faire diversion – je sais qu'il m'a vue aviser son pouce.

Du reste, il a plutôt l'air de s'en amuser.

— Quoi donc ?

— Ton classeur.

— C'est de l'herbe, me répond-il en haussant les épaules.

— De l'herbe ?

— J'en ai récolté à la Falaise, pour un projet de bio que je dois rendre le 1^{er}

janvier. Autant dire que ce n'est pas ma principale préoccupation.

— La Falaise ? répété-je.

Il n'en faut pas plus pour que ma pensée s'envole à nouveau vers Rob. Depuis toujours on aime se retrouver là-bas. Len me lance un regard perçant.

— Tu n'es plus avec moi, là, non ?

Je secoue la tête, pour chasser Rob de mon esprit.

— Hein ? Pas du tout, je suis juste sciée que tu envisages de rendre un devoir.

— Bravo, quel sens de la répartie, Miss Rosaline, ironise Len.

J'attrape deux des bouteilles par le goulot et empile les trois dernières contre ma poitrine. Au loin Olivia me fait signe qu'elle sort rejoindre les autres.

— Si tu veux bien m'excuser, lâché-je.

Il s'efface pour me laisse passer.

— C'est toujours un plaisir, Rosaline, me lance-t-il tandis que je m'éloigne.

J'atteins l'extérieur d'un pas mal assuré et suit Olivia jusqu'à notre table où je balance mon fardeau.

— Vous me devez une fière chandelle, les gars. Il me faudra un kinésithérapeute pour me remettre de ma rencontre avec Len. Voire un psychothérapeute.

— Pauvre petite, me répond Charlie en faisant la moue.

— J'ai vraiment l'impression qu'il m'a dans le collimateur, cette année.

— Il nous a tous dans le collimateur, rétorque Charlie. Rappelle-toi, c'est un minable, et nous on est populaires.

La capacité de Charlie à se saisir de la moindre occasion pour placer ce mot est impressionnante. Olivia de son côté rumine sa salade et me tend un sandwich. Au moment où elle s'apprête à ouvrir une bouteille de San Pellegrino, le liquide jaillit, aspergeant généreusement Charlie.

— Pour l'amour du ciel, brame cette dernière. C'est au moins la quinzième fois que ça arrive aujourd'hui !

— Non, c'est la deuxième, la corrige Olivia en s'emparant des serviettes en papier que Ben a placées sur son plateau.

Elle se met à tamponner le haut de Charlie qui la récompense en lui flanquant une tape. L'instant d'après, on voit des serviettes voler dans tous les sens, tandis que l'eau fuse de plus belle.

Jake, renversé sur sa chaise, apprécie le spectacle.

— Bon sang, qu'est-ce que j'aime le lycée, annonce-t-il.

Charlie lui lance un regard venimeux et lâche un paquet de serviettes trempées sur la table.

— Tu as quoi après le déjeuner ? me demande-t-elle.

— Option bio. Mais j'aurais mieux fait de m'inscrire en physique.

Entre l'économie et l'option physique, c'est la même affaire. Tout le monde sait qu'on y réussit plus facilement qu'en maths ou en option bio. Pour la physique, c'est surtout grâce au prof, M. Dunfy, quatre-vingts ans au compteur, qui oublie une fois sur deux qu'il est censé faire cours. Il enseigne à San Bellaro depuis au moins cinquante ans, ce qui lui évite de se faire virer. En attendant il distribue les bonnes notes à la régale.

— Ce n'est pas moi qui vais te dire le contraire, commente Charlie. On se voit après pour la réunion du bureau des élèves ?

— C'est aujourd'hui ? gémit Olivia. Mais je voulais passer du temps avec Ben !

À ces mots, ledit Ben lève le nez de son sandwich avec un sourire ravi.

— Eh oui, elle ne peut pas se passer de moi, fanfaronne-t-il avant d'esquiver la serviette dégoulinante que Charlie lui lance à la tête.

Scène 5

En entrant dans la salle de bio, je m'aperçois que la plupart des élèves sont déjà à leur place. C'est toujours comme ça dans les classes d'option. On se retrouve à côtoyer les plus compétitifs du lycée : j'aurais beau arriver en avance, je serai toujours la dernière à franchir le seuil de la classe. Le seul fait d'être dans cette pièce me donnerait presque de l'urticaire. Et le cours n'a même pas encore commencé. Lauren est déjà là, ainsi que Jon Chote et Stacy Tempeski, deux spécimens qui passent chaque année les concours d'admission à l'université depuis la seconde. Stacy a déjà remporté un concours national de dissertation qui lui a valu de passer une semaine à l'Office des Nations unies à Genève. Jon, lui, est une sorte de prodige de la musique qui ne devrait pas tarder à intégrer Juilliard, la plus prestigieuse école d'art du pays. Voilà à peu près le genre de profils auquel je vais devoir me mesurer. Super.

La prof s'appelle Mme Barch. Avec elle, il faut savoir se tenir à carreau. J'ai entendu dire qu'elle faisait de la recherche avant de devenir prof. Elle approche de la cinquantaine, et on ne lui connaît ni mari ni enfant. La bio, c'est toute sa vie. Si elle vous a à la bonne, vous pouvez être tranquille. Mais si elle ne vous aime pas, elle fera de votre existence un enfer. En ce qui me concerne, je me rangerais plutôt dans la deuxième catégorie. J'ai déjà eu affaire à Barch une année, et ça ne s'est pas franchement bien passé. Je m'assois à côté de Lauren, qui a ouvert son cahier devant elle. J'y jette un coup d'œil : il est couvert de tableaux, de graphiques et autres indications notées dans différentes couleurs.

— Il y avait des devoirs ? demandé-je à Lauren d'un ton inquiet.

Elle me lance un regard perplexe.

— Comment ça, des devoirs ?

Je montre son cahier du doigt.

— Ah, ça, poursuit doucement Lauren. Non, c'est juste quelques exercices pour me mettre en jambes.

Elle se saisit alors de son stylo et commence à recopier le calendrier prévisionnel que Mme Barch inscrit au tableau.

— Salut, ma belle. Je t'ai manqué ?

Je me retourne brusquement, pour voir Len se glisser dans le siège vide à ma droite.

— Non mais tu me suis ou quoi ?

— Ne rêve pas, Rosaline. Tu vois, je suis ici en toute légalité, poursuit-il en me mettant son emploi du temps sous le nez.

— Cela dit, il paraît que tu te fabriques de faux emplois du temps.

— Moi, faire des faux ?

— Oui, ou que tu les modifies. Enfin je ne sais pas, moi !

Len lève les sourcils.

— Je vois que tu t'es renseignée.

— T'es vraiment tordu.

Dans un soupir, il sort un cahier à spirale de son sac.

— Pourquoi est-ce qu'il faut toujours qu'on se dispute ? demande-t-il.

— Pourquoi est-ce qu'il faut toujours que tu sois insupportable ?

J'ai vraiment l'impression qu'il est de plus en plus infréquentable au fil des années. On n'a jamais été copains, lui et moi, mais c'est la première fois qu'il se montre aussi désagréable à mon égard. Comme s'il avait une dent contre moi. Un peu plus et je pourrais croire qu'il fait une fixation. Mais il accorde trop peu d'importance aux gens pour que ce soit plausible.

Mme Barch tape toujours dans ses mains avant de commencer son cours, une habitude qu'elle avait déjà lorsque j'étais dans sa classe de bio il y a deux ans.

— Avec moi, votre but premier ne sera pas de vous focaliser sur vos résultats, commence-t-elle.

— Mais bien sûr, grommelé-je à voix basse.

— Nous sommes ici pour découvrir les concepts les plus complexes qui font les sciences de la vie, tâche autrement plus noble que le bachotage qui vous permettra de réussir un devoir en trois heures. La route sera longue, comme pour

tout apprentissage qui en vaille tant soit peu la peine. J'attends de vous une ponctualité irréprochable, et de la ténacité au travail.

Jon et Stacy grattent comme des dératés dans leur cahier. Pour faire bonne figure, je m'empare de mon stylo, mais je me demande bien ce qu'ils peuvent écrire. « Ne pas être en retard au cours » ? Ridicule. Mme Barch tape à nouveau dans ses mains et nous annonce que nous travaillerons en binôme. La personne assise à côté de nous sera notre partenaire pour le reste de l'année. Elle nous compte et, évidemment, j'échoue avec Len. *C'est une blague*, pensé-je tandis que Mme Barch me lance un regard plein de compassion. Même les profs savent que Len est pire qu'une sangsue.

— C'est un cauchemar, murmuré-je.

Len me sourit et joint les mains derrière la tête en se renversant dans son siège.

— Qu'est-ce que tu dis ? Il va falloir parler un peu plus fort, Rosaline.

— Non, rien.

— Je suis, pour ma part, absolument satisfait de la tournure des évènements.

— Tu m'étonnes.

Je me mets à remplir la fiche que Lauren nous fait passer. Nom, classe, date de naissance, les renseignements de base. Mon esprit commence à vagabonder. Ou plutôt il embraye au triple galop sur le seul sujet de mes pensées : Rob. J'essaie de réfléchir à ma tenue de ce soir. Est-ce que je devrais plutôt porter mes cheveux en queue-de-cheval, ou lâchés ? C'est drôle, parce que le reste du temps je me fiche de mon apparence. Sur la question des sprays, brumes hydratantes et autres poudres aux yeux, Charlie et Olivia sont imbattables. Mais pour une fois, je veux être parfaite.

— Hé, Miss Dans-la-lune, résonne la voix de Len à ma droite.

Je tourne la tête : il s'est penché, affichant son infatigable petit sourire arrogant.

Il était en train de me parler, et je suis complètement passée à côté de ce qu'il a dit. C'est bien ma veine. Déjà qu'il ne me rate pas, il va croire que je suis demeurée. Notez, ça m'est égal. Mais j'aimerais autant éviter d'apporter de l'eau à son moulin, comme dirait mon père.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demandé-je.

— Pas facile de se concentrer le premier jour, hein ?

Il hoche la tête, comme en signe de solidarité.

— Bon, qu'est-ce qu'on fait ? On se partage les exercices, oui ou non ?

Il me tend une feuille de papier, et mon regard s'arrête à nouveau sur son pouce.

— C'est une tache de naissance, précise-t-il.

— Je ne t'ai rien demandé.

— Tes yeux parlaient pour toi.

— Bref, quels exercices je prends ? dis-je en changeant de sujet.

— Tu pourrais faire les cinq premiers, propose-t-il avec un air soudainement sérieux. Comme ça on en discutera en cours demain.

— Je ne pensais pas que tu pouvais être organisé.

— Tu n'es pas au bout de tes surprises, me répond-il.

La cloche sonne. En un éclair il est hors de la salle, et je reste clouée sur place avant d'avoir pu lui rabattre le caquet.

En principe seuls les élèves de terminale peuvent faire partie du bureau des élèves, mais Charlie assiste aux réunions depuis la seconde. Olivia et moi avons été cooptées à la fin de l'année dernière avec Lauren, ce qui nous a permis de voir quelques sessions se dérouler au printemps. J'ai assez rapidement compris que Lauren allait être le point fort de notre équipe. Sa sœur aînée a été membre pendant trois ans, et lui a transmis tout ce qu'elle savait du fonctionnement du bureau, ce qui fait d'elle notre meilleur atout maintenant que nous avons repris la main, même si Charlie ne l'entend pas de cette oreille. Savoir gérer le BDE, c'est indéniablement le Sept de Lauren.

On essaie pourtant de s'impliquer dans les réunions, mais c'est difficile d'avancer quand Olivia passe son temps à discuter du drame en cours entre Charlie et Jake, ou à tenter d'élucider si M. Davis a été oui ou non suspendu pour avoir flirté avec Darcy. Ce qui, pour moi, ne fait pas un pli. Les débardeurs de Darcy sont encore plus courts que ceux d'Olivia, et pour peu que M. Davis lui demande de faire un tour de stade, elle s'ingéniait à lui répondre, tout en battant des cils : « C'est vraiment ça que vous voulez ? »

— On s'y met ? suggère Charlie.

Nous sommes dans la SDP, il est 3 h 15. Nous commençons donc avec dix minutes de retard. Charlie n'est pas à prendre avec des pincettes.

— Hmm, marmonne Olivia, sans daigner lever les yeux de son téléphone.

— J'ai pensé qu'on pourrait organiser une soirée pour fêter la rentrée, ce vendredi, dit Lauren, qu'on passe tous un bon moment.

Olivia s'étire. Elle a enlevé son gilet et nous offre une vue imprenable sur son nombril. Même Lauren lui lance un regard significatif, comme un appel à la décence. Olivia l'ignore superbement et sort une sucette à la réglisse de son sac. C'est son péché mignon, un peu comme les crocodiles pour Charlie. Elle en a toujours à portée de main.

— J'en ai déjà parlé à M. Johnson, il est d'accord, ajoute Lauren.

— Parfait, répond Charlie. On pourrait donner un nom à la soirée... Qu'est-ce que vous pensez de « la Sortie » ?

— Je ne comprends pas, rechigne Olivia.

Elle glisse sa sucette sur ses dents, geste qui a le don d'agacer Charlie. Olivia le sait très bien, et persiste, comme pour la provoquer. On dirait qu'elle veut se venger de la scène de Charlie à propos de Ben ce matin.

— Eh bien, on fête la rentrée en faisant une sortie, tu vois l'idée ? explique calmement Charlie, même si je sens l'irritation poindre dans son ton.

Elle se tourne vers moi et m'adresse, sans qu'Olivia la voie, une grimace exaspérée. Je me contente de hausser les épaules. Je m'efforce toujours de rester neutre lorsque Olivia énerve Charlie et que cette dernière tente de me mettre de son côté.

Pour être honnête, je ne suis pas non plus très concentrée sur la réunion. Mes pensées reviennent constamment sur Rob, son genou contre le mien ce matin, ses regards. C'est fou comme mes mains deviennent moites dès qu'il s'approche de moi. À la seule idée de sa présence, mon cœur semble près de jaillir de ma poitrine. Que se serait-il passé si nous avions été seuls dans l'auditorium ? S'il s'était penché un peu plus ?

— Rose ? m'interpelle Charlie. Qu'est-ce que tu en penses, toi, d'appeler la fête « la Sortie » ?

Je cligne des yeux.

— C'est pas mal, je trouve.

— Est-ce qu'on a une idée du budget dont on dispose ? poursuit Charlie (avant de marmonner entre ses dents : « S'il vous plaît, concentrez-vous »).

Lauren sort un classeur et le passe à Charlie. Elles se mettent à parler finances.

— Alors, qu'est-ce qui se passe avec Rob ? me demande Olivia à voix basse

pour que Charlie n'entende pas.

Elle glisse son téléphone dans son sac et me regarde en plissant légèrement les yeux.

— Je ne sais pas. Enfin si, on est amis, quoi.

— Mouais, ça ressemblait à autre chose que de l'amitié, entre vous, ce matin, poursuit Olivia.

Je hausse les épaules. J'essaie d'avoir l'air indifférent, nonchalant. Mais je sais très bien que je ne trompe personne.

— C'est un cauchemar, annonce Charlie en se tournant vers nous. Je peux savoir pourquoi aucune de vous n'essaie d'aider, au moins ?

— J'ai faim, minaude Olivia tout en fronçant le nez. Je ne peux pas penser quand j'ai faim.

— Il est à peine 3 heures, O, objecte Charlie en lui mettant sa montre sous le nez.

— Je sais, mais je n'ai pas pu finir ma salade tout à l'heure parce que Ben...

Charlie la coupe net d'un geste de la main.

— Écoutez-moi bien, les filles, on est responsables du BDE cette année, et pour ma part je n'ai pas l'intention de prendre ça à la légère.

Elle croise les bras et poursuit :

— Si j'avais su que vous vous en fichiez à ce point, j'aurais fait appel à d'autres personnes.

— Ah oui ? Qui ça ? demande Olivia avec un petit sourire appuyé tout en faisant tourner sa sucette entre ses doigts.

— Laisse tomber, répond Charlie en rendant son classeur à Lauren. Bon, c'est décidé, la Sortie, c'est ce vendredi. On voit par mails pour savoir qui achète quoi et demander à M. Johnson s'il est d'accord pour 8 heures.

À ces mots, Lauren presse la main de Charlie ce qui, visiblement, la crispe. Je le sais parce qu'elle a cette façon caractéristique d'avancer le menton et de serrer les mâchoires quand quelque chose l'agace.

— On se voit demain, nous lance Lauren en prenant son sac à dos et en nous faisant un petit signe.

Elle cale le classeur du BDE sous son bras et quitte vivement la SDP.

— Ça s'est plutôt bien passé, commente Olivia.

Elle vise la poubelle et lance sa sucette. Elle rate et se lève pour décoller le projectile du tapis.

— Tu te fiches de moi ? répond Charlie. OK, j'ai besoin d'air, là, ajoute-t-elle en se levant.

— Qu'est-ce que j'ai dit ? s'étonne Olivia en cherchant mon soutien du regard.

Nous nous dirigeons vers le niveau supérieur du parking. Il est presque vide, tout le monde est parti. L'entraînement de foot ne reprend que la semaine prochaine. Rob et Jake ont séché la dernière heure de cours pour aller surfer. J'ai soudainement envie de parler de mon rendez-vous avec Rob ce soir, mais je décide encore une fois de m'abstenir. Je ne suis toujours pas prête à partager la nouvelle.

— On va chez Cal Bloc ? s'enquiert Charlie quand nous atteignons les voitures.

Le California Bloc est un restaurant tout près du lycée auquel nous allons régulièrement depuis la cinquième. Il propose les meilleures spécialités mexicaines de la ville, notamment un délice de fromage fondu, servi avec des chips, dont nous raffolons. On l'a baptisé « le Super S », pour une raison qui m'échappe aujourd'hui. S pour « Siesta », peut-être ? Ce ne serait pas impossible. Nous prenons tout le temps la même chose : deux Super S et un guacamole.

— Ouiii ! approuve Olivia.

— Seigneur, si jamais tu finis un jour par devenir ma belle-sœur, je te traînerai chez un orthophoniste, de force s'il le faut.

— Continue comme ça et je prends Rose avec moi, riposte Olivia.

Si jamais nous allons à trois quelque part, la tradition veut que je fasse la route dans la voiture de Charlie. Cela fait partie des règles implicites de notre amitié.

— Si vous continuez, je vais finir par conduire moi-même, affirmé-je, lassée.

Charlie lève les yeux au ciel.

— C'est ça, quand les poules auront des dents. Allez, monte.

Scène 6

On s'installe toujours à la même table, dans un coin près de la fenêtre, à l'abri du ventilateur. De là on voit tout le parking, et la devanture du Vidéo Futur où l'on surprend de temps à autre certains de nos camarades en train de louer un film. Une fois on a grillé Dan Jenkins repartant avec *Pretty Woman* sous le bras. Charlie en riait encore une semaine après.

La serveuse vient prendre notre commande. Comme d'habitude, Charlie s'en charge.

— Avec de la San Pellegrino, ajoute-t-elle pour finir.

— Je n'ai que du Perrier, précise la serveuse.

Charlie le sait pertinemment, ce qui ne l'empêche pas de demander systématiquement de la San Pellegrino.

— Peu importe, répond-elle en levant les yeux au ciel.

— On meurt de froid, ici, se plaint Olivia.

Elle se pelotonne contre Charlie et enfouit son nez dans son bras.

Olivia a froid en permanence. Quand nous sommes parties skier l'année dernière, elle n'a pas mis un pied dehors. Elle a passé toutes ses journées dans le bar de l'hôtel, assise au coin du feu à boire du chocolat chaud et à draguer les moniteurs de passage.

— Les filles, vous avez vu comment Darcy Sugarman a chauffé Jake pendant la récré ? J'ai presque cru qu'elle allait passer à l'acte, dit Charlie en repoussant Olivia pour qu'elle se tienne correctement.

— C'est répugnant, commente cette dernière.

— Cette fille est une vraie garce, assure Charlie.

Pour mémoire, c'est cette même Darcy qui avait voulu mettre son grappin sur le malheureux M. Davis. Charlie considère qu'entre être une garce et se comporter comme une garce, il y a un monde. Elle fonde sa théorie sur la distinction entre l'être et l'agir. Par exemple Olivia s'est comportée comme une garce en sortant avec le Belge, mais cela ne fait pas d'elle une garce de façon permanente. À l'inverse de Darcy, dont l'essence même est d'être une garce, à jamais et pour toujours.

— Pourquoi tout le monde veut me piquer mon copain ? gémit Charlie en plaquant ses deux mains sur sa tête, comme si le plafond était sur le point de s'effondrer.

— Alors ça y est, tu as lâché le mot, Jake est de nouveau ton « copain », la taquiné-je.

— C'est ce que je te disais ce matin, on s'est remis ensemble pour de bon. Mais ne sois pas jalouse, bientôt ce sera ton heure. Même si tu n'es pas encore rendue.

— Tu es lourde, tu sais ça ? rétorqué-je.

— Pourtant tu ferais mieux de ne pas traîner, ma jolie, Rob ne va pas t'attendre toute sa vie.

Olivia affiche un petit sourire plein de sous-entendus. Charlie s'agite comme si elle avait pour ambition de renverser la table. Je crois que c'est le moment de me lancer et de leur dire tout ce qui s'est passé entre Rob et moi depuis le début de l'été. J'ouvre la bouche, mais il n'en sort rien d'autre qu'un gargouillement disgracieux.

Je ne comprends pas pourquoi j'ai autant de mal à me confier à elles. Ce sont mes meilleures amies, après tout. Je ne devrais rien leur cacher... D'autant que c'est tout de même fou, ce qui se passe ! À moins que je ne me fasse des films ? Peut-être que, ce matin, Rob a confondu ma jambe avec le bord de la chaise ? C'est plausible, non ? Peut-être qu'il n'avait même pas conscience que nous nous touchions ? Ou alors peut-être que, quand il a vu que je ne remuais pas d'un pouce, il n'a pas osé bouger lui-même, de peur de me vexer ? Il m'a dit qu'il n'était sorti avec personne cet été. Mais j'ai sans doute prêté plus de sens à cette information qu'elle n'en avait. Rien d'extraordinaire là-dedans, au fond. Rob me dit tout. Là, il m'a tout simplement tenue au courant, de la même façon qu'il m'aurait dit s'il avait eu quelqu'un. J'étais la première à savoir quand il a embrassé Tracy Constance pendant un « Action ou Vérité ». Il m'a même précisé

qu'elle avait un goût proche du papier journal.

— Bon, est-ce qu'on va finir par savoir comment vous en êtes arrivés à échanger votre salive, mon frère et toi ? attaque Charlie tout en croisant les bras et en levant un sourcil à l'intention d'Olivia.

Cette dernière commence à mordiller sa lèvre inférieure, montrant tous les signes de la nervosité. Olivia fait de la danse, et à chaque fois qu'elle doit monter sur scène, elle devient toute bizarre, exactement comme maintenant. Quand Charlie et moi nous faufileons en coulisses pour l'encourager, on la retrouve dans tous ses états, à se ronger les ongles et à sauter à droite et à gauche comme si elle avait bu trop de café.

— Je ne vois pas ce que je pourrais te dire de plus que ce matin, répond Olivia en avalant une petite gorgée d'eau.

— Ne fais pas l'innocente, poursuit Charlie. Tu ne nous as pas raconté comment ça a commencé.

Olivia lève les yeux au plafond puis les reporte sur son verre, qu'elle fait tourner entre ses doigts.

— Tu y tiens vraiment ?

— Absolument. Ne crois pas que j'aie déjà passé l'éponge. C'est quand même la première fois que tu nous caches quelque chose comme ça. Et pendant trois mois en plus !

Olivia me lance un regard fébrile, attendant que je la soutienne.

— On n'était pas sûrs que ça allait durer, lâche-t-elle.

En général si Charlie se montre méchante, c'est qu'elle se sent concernée. Cela dit, je la trouve un peu dure avec Olivia. Elle ne peut pas ne pas avoir remarqué que les choses évoluaient entre Ben et elle. On les a quand même vus s'isoler en tête à tête à plusieurs reprises cet été. C'était évident, et je trouve que Charlie frise la mauvaise foi.

— Je n'en reviens toujours pas, continue Charlie. Vous vous embrassez. Vous êtes ensemble.

— Il embrasse plutôt bien d'ailleurs, s'aventure Olivia.

À ces mots, Charlie écarquille les yeux et tend sa main devant elle comme un agent de la circulation.

— Finalement je préfère que tu m'épargnes les détails.

Olivia lui donne un petit coup de coude avec un sourire amusé. Mais Charlie reste inflexible.

— Pas si vite, je suis toujours dégoûtée que tu aies pu me mentir.

Olivia la regarde avec de grands yeux de chien battu, et j'en déduis qu'elle ne prend pas les choses trop au tragique. Elle fait bien. Un épisode survenu en seconde me revient en tête : c'était le bal de fin d'année, Olivia et Taylor sortaient ensemble et ils s'étaient disputés à mort devant nous parce que Taylor voulait fumer un joint. Je me souviens très bien de ce que Charlie avait dit : « Mon frère au moins n'aurait jamais fait ça. »

— Rob m'a invitée à sortir ce soir.

Je vois deux têtes se tourner brusquement vers moi, tellement synchronisées que je me croirais dans un film d'horreur, type *L'Exorciste*.

— Enfin, on est censés se voir, quoi ! ajouté-je.

— Tu veux dire que vous avez un rendez-vous... amoureux ? s'écrie Olivia.

— Je crois... enfin, peut-être... je ne sais pas, bredouillé-je.

Et là, tout se met à sortir, tout à trac. Ce qui s'est passé dans ma chambre, nos adieux, ses lettres.

— Je te l'avais bien dit, tu lui manquais vraiment, parvient à placer Charlie.

Puis j'en viens à la façon dont nos genoux se sont touchés ce matin. Olivia bondit sur sa chaise.

— Donc il a bel et bien précisé qu'il voulait t'emmener dîner ?

— Oui, il a même été très clair sur le sujet, affirmé-je.

— À quelle heure ?

— Oh. Je ne sais pas, il passera quand il veut, je pense.

— Il ne peut pas juste passer te prendre, enchaîne Charlie. Si c'est un rendez-vous, il doit venir te chercher, et en voiture. Il ne va tout de même pas ramper sur ta pelouse et taper au carreau !

Elle plonge ses yeux dans les miens puis se touche une fois le nez du bout du doigt, un sourcil levé. C'est un petit signe que nous utilisons entre nous quand on sait qu'on pense la même chose au même moment. Là par exemple je sais qu'elle est en train de se rappeler la fois où, quand on était en sixième, Rob a fait un trou dans la clôture qui sépare nos maisons pour qu'on puisse se rendre l'un chez l'autre plus rapidement. C'était le jour d'Halloween et il avait traversé la clôture

pour venir me voir, un masque de zombie sur le visage. J'étais avec Charlie quand il s'est montré à la fenêtre de la maison et il nous a fichu la plus belle frousse de notre vie. C'est peu dire qu'il avait l'air décomposé, et pour de bon après ça.

Notre commande arrive, et Olivia se met à empiler des chips sur sa serviette. Elle fait ça à chaque fois, comme si on allait toutes les dévorer sous son nez sans lui en laisser. Pour sa défense, elle mange très, très lentement.

— Et si on passait le week-end à Malibu ? continué-je, espérant changer de sujet.

Je ne sais pas trop quoi dire de plus sur Rob. Ce n'est pas comme si on parlait de n'importe quel rendez-vous, avec n'importe quel garçon. Heureusement pour moi, Charlie et Olivia sont de vraies girouettes aujourd'hui. Je les soupçonne de ne pas arriver, ni l'une ni l'autre, à s'ôter Ben de la tête.

J'essuie mes doigts au coin de la serviette. Les chips, faites maison, sont divinement grasses.

— Oh oui, glapit Olivia, super idée !

Ses parents ont une maison à Malibu dans laquelle ils ne vont jamais. C'est à quarante-cinq minutes de voiture et c'est là qu'on a fait nos plus belles fêtes. Olivia s'occupe à cette fin la gardienne depuis nos quinze ans, et je ne compte plus le nombre de fois où on a fait la route jusque-là alors que nous venions à peine de commencer les leçons de conduite. Sur place, nous organisons un véritable marathon téléphonique, nous couvrant les unes les autres pour que nos parents ne se doutent pas une seconde qu'on avait quitté San Bellaro.

— Ce n'est pas possible ce week-end, répond Charlie en enfournant une chips.

— Pourquoi ? demande Olivia.

— Non mais sérieusement, vous étiez où pendant la réunion ? La Sortie, ce vendredi, ça vous dit quelque chose ? réplique Charlie.

Elle fait la moue tout en levant les yeux au plafond. Elle clôt même les paupières un bref instant, pour souligner son mécontentement.

— Pourquoi pas le week-end d'après, alors ? poursuit Olivia sans se laisser démonter par le cinéma de Charlie.

— On verra, reprend celle-ci.

— Tu as d'autres plans, Charlie ? demandé-je en lui donnant un petit coup de coude.

Elle hausse les épaules.

— Peut-être.

Si quelqu'un doit prendre une initiative dans notre groupe, il faut que ce soit Charlie. Sans quoi elle se sent lésée. L'année dernière, quand on a fêté le nouvel an chez Olivia, Charlie a bien failli ne pas venir sous prétexte que nous ne l'avions pas consultée au préalable. Alors que la veille même de la fête, elle était encore au fin fond de l'Oregon, en famille, et donc techniquement injoignable. Enfin, pour cette fois, je ne me fais pas trop de souci. Elle aime trop Malibu.

— On n'a qu'à dire qu'on y va et on verra bien ensuite comment ça s'organise. Les garçons en seront, non ? s'enquiert Olivia en se tournant vers moi.

— Oui, j'imagine.

J'essaie de prendre un air dégagé, bien que la perspective de passer un week-end entier avec Rob me rende toute chose.

— Bon. Mais encore faut-il que Jake se comporte correctement jusque-là, conclut Charlie.

Elle vérifie son téléphone puis le repose en soupirant.

— Tout va bien ? lui demandé-je. Tu as vraiment l'air sur les nerfs aujourd'hui.

— Ça va, souffle-t-elle. Je suis juste fatiguée.

— C'est normal, le premier jour, assuré-je. Ça va s'arranger.

— C'est exactement ce que m'a dit Ben aujourd'hui, enchaîne Olivia. J'étais trop triste qu'on ne soit pas en cours de maths ensemble, et...

Manifestement, Charlie n'écoute plus. Son regard s'est arrêté sur le journal posé sur la table d'à côté. Elle se lève pour le prendre et évite de justesse d'écraser le pied d'Olivia.

— Fais gaffe, s'écrie Olivia. Elles sont toutes neuves !

Elle tend les jambes pour exhiber ses chaussures. Ce sont des mocassins Burberry, habillés du célèbre imprimé. Charlie l'ignore et ouvre le journal sur la table, torpillant au passage la pile de chips minutieusement dressée par Olivia.

C'est le quotidien local. Charlie nous indique les majuscules qui se détachent sur la feuille : « LE SÉNATEUR CAPLET FAIT SON RETOUR À SAN BELLARO ». Juste sous le titre, il y a une photo de mon oncle, entouré de sa femme, et de sa fille que je n'ai pas vue depuis des années.

— C'est ta famille, non ? me demande Charlie.

— Oui, dis-je en regardant l'article de plus près.

— « Le sénateur a décidé de revenir vivre à San Bellaro avec sa femme et sa fille, mettant ainsi un terme à une absence de près de dix ans », lit Charlie à voix haute.

Elle se tient penchée, les coudes appuyés de part et d'autre du journal, comme font les enfants à la bibliothèque municipale. « Il y a neuf ans, les Caplet quittaient notre ville et s'installaient à Beverly Hills pour des raisons restées inexplicables, laissant libre cours aux plus folles rumeurs. Ils s'apprêtent aujourd'hui à revenir pour la première fois à San Bellaro. »

Charlie et Olivia lèvent les yeux vers moi.

— C'est bizarre, murmuré-je, ne sachant trop que dire d'autre.

Est-ce que mon père est au courant ? Quelle sera sa réaction ? De la colère ? Et ma cousine ? Elle sera nécessairement dans la même école que moi, non ?

Charlie poursuit sa lecture :

— « La fille unique du sénateur nous confie sa joie : “Je suis impatiente de commencer mon année de terminale dans un nouvel endroit. Je suis vraiment heureuse à l'idée de faire de San Bellaro mon chez-moi.” »

— Comment elle s'appelle ? s'enquiert Olivia.

— Juliette, lâché-je.

Charlie plisse les yeux sur le journal puis lève la tête vers moi.

— C'est ça, elle s'appelle Juliette.

Alors, mon vieux Shakespeare ? Tu te demandais : « Qu'est-ce après tout qu'un nom ? », eh bien je vais te le dire, moi. Un nom, ça peut tout changer.

ACTE II

Scène 1

— Je sais que tu as très envie de montrer ton pull à ta cousine, ma chérie, mais tu n'es pas obligée de le porter pour ça, me dit ma mère.

Nous sommes la veille de Noël et je suis à l'arrière de la voiture, les bras fermement croisés, le front couvert de sueur. J'ai sept ans. Je suis engoncée dans un pull que j'ai tenu à acheter spécialement pour notre voyage à Los Angeles. La laine me démange, j'ai chaud, mais sur le pull il y a des rennes avec leurs bois majestueux, agrémentés de clochettes. De véritables clochettes tintantes, qui d'après moi sont d'un effet spectaculaire.

— Non, je veux qu'elle le voie sur moi, répété-je pour la dixième fois.

Ma mère opine du chef et se tourne vers la route, jetant au passage un coup d'œil à mon père. Il a les mains crispées autour du volant, la mâchoire contractée. Nous sommes dans la voiture depuis un bon moment et la tension est palpable.

Je regarde la côte défiler à travers la vitre. Il fait une température record de 25 degrés. C'est le mois de décembre le plus chaud depuis au moins dix ans. Mais la chaleur ne m'incommoder pas. Je suis trop excitée à l'idée d'aller à Los Angeles, l'une des premières fois de ma courte vie. J'ai surtout hâte de retrouver ma cousine Juliette : nous venons passer le réveillon en famille. Ça fait deux mois qu'elle est partie de San Bellaro, et je suis si impatiente ! C'est ma meilleure amie. On se connaît quasiment depuis qu'on est nées. On a fait les quatre cents coups ensemble, elle, Rob et moi. Même s'il reste Rob, et que j'essaie de me faire à son départ, Juliette me manque vraiment très fort.

Finalement mon père s'arrête devant d'imposantes grilles. Il tape un code que ma mère lui tend sur un bout de papier. Le portail s'ouvre et nous nous engageons dans une allée bordée de rosiers, qui monte jusqu'à une immense demeure. Rien à voir avec l'ancienne maison de Juliette à San Bellaro. Ici, ça ressemble plutôt à la

bibliothèque où maman m’emmène le samedi, une grande bâtisse avec de hautes colonnes blanches et suffisamment de pièces pour qu’on puisse se perdre. Le jardin qui s’étend autour est plein de roses, et deux cerisiers balancent leurs branches au-dessus de l’allée. J’ai l’impression d’être dans un conte de fées. Je suis fière que ma cousine habite ici. Après tout, c’est un peu comme si c’était ma maison aussi.

Quand je sors de la voiture, maman insiste pour défroisser mes habits, ce qu’elle ne fait jamais d’habitude. Elle essaie une dernière fois de me faire enlever mon pull, mais je suis catégorique. J’ai tenu jusqu’ici, ce n’est pas pour renoncer maintenant. Je sais que Juliette va l’adorer.

On sonne à la porte. Lucinda, l’employée de maison, nous ouvre. C’est un peu comme mon autre grand-mère, aussi affectueuse que corpulente. Je me jette à son cou et elle m’enveloppe de ses bras. Entre nous on l’appelle Lucy, mais on évite de le faire devant ma tante, qui trouve que ça fait mauvais genre.

Lucy nous conduit à travers un véritable dédale de marbre et de verre qui débouche enfin sur un grand salon. Il y a des baies vitrées partout et une télévision aussi grande qu’un écran de cinéma. Tout à coup, je la vois. Juliette ! Elle est installée par terre, occupée à jouer avec une incroyable collection d’animaux en peluche. Elle ne doit pas les avoir depuis longtemps, c’est la première fois que je les vois.

Je cours la serrer dans mes bras. J’ai tant de choses à lui raconter ! Je me lance d’une traite : le trajet en voiture, ce qu’est devenue notre cabane dans les arbres, et combien elle m’a manqué. Je relâche mon étreinte, juste assez pour pouvoir lui faire admirer mon nouveau pull.

— Regarde ! proclamé-je d’une voix forte.

Juliette écarte les mèches qui lui tombent dans les yeux. Elle a toujours été un peu plus petite que moi, et elle a coupé ses cheveux châtons, qui sont maintenant plus courts que les miens. *Mais ce n’est pas grave, pensé-je, on pourra toujours porter les mêmes robes et continuer à nous faire passer pour des jumelles.*

Lucy quitte la pièce. La mère de Juliette se lève du sofa. Je ne l’avais même pas vue en entrant. Elle se fondait dans le meuble, comme si sa robe était faite du même tissu.

— C’est merveilleux que vous ayez pu venir, s’exclame-t-elle.

Puis elle appelle Juliette, mais celle-ci ne bouge pas d’un iota. Elle me toise. Ses yeux s’attardent sur les fameuses clochettes. Mais sa réaction est très loin de

celle que j’attendais. Soudain, j’aimerais ne jamais avoir acheté ce pull. Je n’ai qu’une envie : qu’il s’agrandisse et s’agrandisse encore, que je disparaisse dessous pour échapper à son regard.

Quelque chose ne va pas.

— Voyons, Juliette, reprend sa mère un peu plus fort, dis bonjour à ta cousine.

Juliette se lève avec une lenteur délibérée, un cheval en peluche à la main. Nous sommes à dix centimètres l’une de l’autre, mais elle ne fait toujours aucun mouvement vers moi. Elle ne me sourit même pas.

— Bonjour, lui dis-je.

— Bonjour, me répond-elle.

— Je peux jouer avec toi ? tenté-je.

— Je n’ai plus envie de jouer.

Comment ça, plus envie ? pensé-je. Avant, on pouvait jouer ensemble des heures ! Peu importe qu’on soit dehors ou dedans, chez elle ou chez moi, chez Rob, dans le jardin ou au salon.

— Allez, viens, on joue, insisté-je.

Elle se détourne, sans un regard pour moi.

— Juju ?

Mais elle ne me répond toujours pas. Et tout d’un coup, je comprends. Elle est fâchée contre moi. Le problème, c’est que je ne sais pas ce que je lui ai fait.

J’ai une faim de loup à l’heure où le père de Juliette rentre enfin pour le dîner. Mon estomac se manifeste bruyamment tandis que nous nous mettons à table. Le silence s’installe. La maison est aussi froide que le rayon surgelé du supermarché, ce qui fait que j’ai gardé mon pull.

À la fin du repas, mon père suggère que l’on ouvre un de nos cadeaux ce soir, comme c’est la tradition chez nous. Un cadeau le soir de Noël, et tout le reste le lendemain matin.

Ma mère proteste : on reprend la voiture dès ce soir, on pourrait attendre d’être à la maison. Mais mon père finit par la convaincre.

— Un petit cadeau ne peut pas leur faire de mal, argumente-t-il.

Juliette se lève pour choisir le sien sous le sapin. Elle sélectionne le paquet le plus gros, si imposant qu’il prend presque toute la place au pied de l’arbre. Ma mère me tend le mien avec un sourire qui me dit qu’elle savait depuis le début que

j'allais l'ouvrir ici. Il s'agit d'une petite boîte longue, emballée dans un papier qui brille sous la chaude lumière de Noël. Je la prends délicatement et la tourne entre mes doigts.

Juliette de son côté a déjà entrepris de déchirer le papier cadeau, l'arrachant à grands coups secs. C'est une maison de poupée. Elle est magnifique. On dirait une copie réduite de la maison où nous sommes. Tout est pareil, jusqu'aux grandes colonnes blanches. Je suis tellement émerveillée que j'en oublie presque d'ouvrir mon propre paquet. Juliette, quant à elle, est loin d'être aussi enthousiaste. Elle pose à peine les yeux sur la maison puis demande, les poings sur les hanches :

— Où est ma poupée Corolle ? Je voulais une poupée Corolle !

— Mais tu les as déjà toutes, remarqué-je.

— Non, pas la dernière, réplique-t-elle.

Elle me lance un regard de dégoût, comme si je sentais mauvais.

— À ton tour, me glisse mon père.

Je balaie une mèche de mes cheveux et reporte toute mon attention sur le paquet que j'ai entre les mains. Je déplie soigneusement le papier, attentive à ne pas le déchirer, comme fait ma mère. Elle conserve toujours le papier cadeau pour une prochaine occasion.

— Dépêche-toi, gémit Juliette.

Elle a gardé la même pose et me toise, le sourcil froncé, l'air buté.

J'ôte finalement le dernier morceau de papier et reste le souffle coupé. Barbie à la plage ! Je n'osais pas en rêver. C'est le dernier modèle, celui dont tout le monde parle à l'école, celui qu'il faut commander spécialement, qu'on ne trouve pas dans n'importe quel magasin de jouets.

Je pousse un cri de joie et ouvre vivement la boîte. Mon père me regarde, ravi, et prend ma mère par les épaules.

Mais Juliette, elle, n'a pas l'air ravie du tout. Elle ne quitte pas ma Barbie des yeux, et se penche même tellement qu'elle finit en équilibre sur un pied.

— Montre-la-moi, m'intime-t-elle.

Je suis en train de cajoler ma poupée. Je ne m'en séparerais pour rien au monde, mais d'un autre côté peut-être que Juliette m'aimerait à nouveau si j'obéissais ? Je voudrais tellement qu'elle m'entraîne dans sa nouvelle chambre pour me montrer ses jouets et qu'on s'amuse ensemble comme avant. Je veux redevenir sa meilleure amie. Le pull de Noël n'y a pas suffi, mais en lui laissant

voir ma Barbie, j'ai une chance.

— D'accord, mais fais attention.

C'est ce que me dit toujours ma mère quand elle me laisse manipuler quelque chose auquel elle tient, par exemple le beau service de table ou la brosse à cheveux au manche de porcelaine qu'elle conserve dans sa commode.

Juliette attrape la Barbie et l'inspecte attentivement. Puis, d'un geste sec, elle lui arrache la tête. Ça se passe tellement vite que je ne sais pas comment réagir. J'essaie de rassembler mes esprits. Elle a pris la poupée, l'a regardée et l'a cassée en deux, comme ça. Pour rien.

Tout le monde dans la pièce commence à parler en même temps. Mon père crie, ma mère marmonne quelque chose et celle de Juliette couvre le brouhaha, clamant qu'il n'y a rien d'irréparable. Moi, je ne dis rien. Je ne verse pas une larme, je n'essaie pas de récupérer ma Barbie ou ce qu'il en reste. Je n'y prête même pas attention. Tout ce que je regarde, c'est Juliette. Elle me scrute, comme si elle venait de gagner à chat perché. Comme si elle m'avait vaincue. Elle jette le jouet démantibulé par terre et quitte la pièce.

Son père la suit, mais avant il se tourne vers mon propre père et lui adresse une salve de phrases rageuses où revient souvent un mot que je ne connais pas encore : « traître ».

Sur le chemin du retour ce soir-là, je fais semblant de dormir dans la voiture même si en vrai je ne trouve pas le sommeil. Je n'arrive pas à oublier l'expression de Juliette juste avant qu'elle ne sorte en trombe de la pièce. Butée. En colère. Comme si c'était moi qui venais de lui faire du mal, et non l'inverse. J'ai laissé ma Barbie cassée là où Juliette l'avait jetée. Mes parents ont proposé de m'en racheter une, mais j'ai refusé. C'est trop tard.

Scène 2

Rob doit passer me prendre d'une minute à l'autre et je ne me sens pas très bien. En partie à cause des quantités de fromage ingurgitées cet après-midi chez Cal Bloc, mais surtout parce que je suis sur le point de sortir avec mon meilleur ami. Et qu'il va peut-être m'embrasser ce soir. Moi. Embrasser. Rob. Il faut que je m'assoie, ou ma tête va exploser.

J'aurais voulu parler du retour de Juliette avec mes parents. J'ai même gardé le journal pour le leur montrer, mais ils ne sont pas à la maison. Il arrive à mon père de donner des cours du soir et ma mère va à son yoga à toute heure du jour ou de la nuit. Ce n'est pas très grave, Rob suffit à m'occuper l'esprit.

Charlie et Olivia sont là, allongées sur mon lit en train de regarder la photo de classe de l'année dernière. C'est une tradition. À chaque nouvelle rentrée, en général juste avant le jour J, on étudie de près la photo pour établir nos pronostics : qui se sera arrangé ou enlaidi pendant les vacances, qui reviendra plus intelligent, plus sexy ou le plus transformé, etc.

— Je trouve que Jake est encore plus mignon qu'avant, cancanne Charlie.

Renversée sur le dos, elle tient la photo à bout de bras devant son visage, les pieds en l'air. On dirait un de ces scarabées morts qu'on retrouve à la fin de l'été derrière la maison.

— Il est plutôt bien fichu, apprécie Olivia.

— Ça, c'est le surf, affirme Charlie.

Elle se tourne sur le ventre et me regarde, sourcils dressés. Je sais très bien ce qu'elle pense : que les abdos de Rob ne doivent pas être mal non plus. Je vire à l'écarlate et disparais dans ma penderie, à la recherche de ma contenance.

— Qu'est-ce que tu as fait de ma robe blanche ? réclamé-je à Charlie.

— Sur le lit, me répond-elle. Relax.

— Hé, tu parles comme Jake, là ! remarque Olivia.

Elle flanque à Charlie une tape sur la tête, tout en imitant la voix de Jake :

— Relax, Max.

Charlie lève les yeux au ciel.

— N'importe quoi.

Elle me jette la robe et je l'enfile. C'est un dos-nu qu'elle m'a offert à mon dernier anniversaire parce que je me plaignais de ne pas avoir de robe d'été. Comme je suis née le 1^{er} janvier, le geste était plutôt ironique. C'est tellement du genre de Charlie d'offrir une robe blanche en plein hiver. Le seul fait que mes copines soient d'attaque pour célébrer mon anniversaire le jour de la fête nationale de la gueule de bois est un cadeau en soi. Que voulez-vous tirer des gens un lendemain de réveillon, avec déjà une semaine de réjouissances dans les pattes ? Même si je n'ai jamais attaché beaucoup d'importance aux anniversaires, je ne peux pas m'empêcher d'être un peu dépitée quand arrive le mien.

— Qu'est-ce que vous en pensez ? demandé-je.

Je fais virevolter la robe autour de moi pour faire de l'effet et le tissu se déploie majestueusement, comme une vague déferlant sur le sable. *Shhhh, shhhh.*

— Sexy ! commente Olivia.

Charlie quant à elle lève les deux pouces en signe d'approbation.

— Je rêve, ou mon visage est tout bouffi ? m'écrié-je en m'apercevant dans le miroir.

Je gonfle les joues pour mettre du blush et j'applique du mascara à mes cils. J'étudie mon reflet dans la glace, puis observe Charlie et Olivia. Même avachies sur mon lit, elles sont naturellement sublimes. Aussitôt je me raisonne : *C'est moi qu'il trouve belle. Moi, personne d'autre.*

— Prends deux aspirines avec du jus d'orange, c'est radical contre les coups de chaud, me suggère Olivia.

Charlie la regarde avec répugnance, comme si elle venait de me conseiller de porter un imprimé à carreaux pour aller avec ma robe. Parmi les choses que Charlie déteste le plus au monde, il y a le tartan et les carreaux qui, je pense, remportent largement la palme. C'est vous dire la tête qu'elle fait.

— Ben quoi ? reprend Olivia. Ça marche, figure-toi.

Je déniche une boîte d'aspirine et avale deux cachets avec de l'eau du robinet. C'est tout ce que j'ai, et ça fera bien l'affaire.

— Tu es superbe, m'assure Charlie. Parole de scout.

— Complètement d'accord, renchérit Olivia.

Elle se met sur le flanc pour mieux me contempler.

— Je suis tellement fière... commence-t-elle.

Un coup de klaxon l'interrompt. J'ai à peine le temps d'échanger un regard avec Charlie que nous nous précipitons toutes les trois à la fenêtre, d'où nous apercevons la Volvo argentée de Rob. Au moment où la portière s'ouvre, je fais volte-face et me détourne avant d'avoir pu le voir sortir. Mes entrailles se sont converties en circuit automobile avec une myriade de petites voitures lancées à mille à l'heure autour de mon cœur et de mon estomac.

— Il est làà ! lance Olivia d'une voix perçante.

Charlie me prend par les épaules et me dit, avec l'expression sérieuse qu'elle adopte en cours d'histoire :

— Je suis très heureuse pour toi. C'est un grand jour et Rob est ce qui pouvait t'arriver de mieux. J'espère que cette soirée sera inoubliable.

— On ne bouge plus ! s'écrie Olivia avec un sourire, en faisant semblant d'appuyer sur un déclencheur.

— Je nous adore, me moqué-je.

Je serre Charlie dans mes bras, un peu plus longtemps que je n'aurais voulu, comme pour me rassurer.

— Hé là, Miss Crampon ! fait-elle tout en se dégageant et en me tenant à distance par les bras. Allez, tu lui en mets plein la vue, hein ?

— Tu vas être parfaite. Et comme d'habitude, ne fais rien que je ne ferais pas, ajoute Olivia.

— Sauf ce soir ! Lâche tout, c'est tellement plus marrant comme ça, complète Charlie.

Je prends le coussin qui trône sur ma chaise de bureau et le lui jette à la figure.

— Adieu, petites vermines.

— Ciao, me répondent-elles à l'unisson.

De loin, j'entends Charlie conjurer le mauvais sort et Olivia se mettre à geindre.

Après avoir descendu les marches quatre à quatre, je m'arrête une seconde derrière la porte pour reprendre mon souffle. *Ce n'est que Rob, après tout. Juste une sortie, avec Rob.*

J'ouvre enfin, sans avoir réussi à réfréner les battements de mon cœur. Rob est en train de remonter l'allée. Quand il me voit, il marque une pause. Un sourire illumine son visage et vient éclairer comme par magie tout le jardin. Je reste clouée sur place à le fixer, l'air idiot.

— Tu es belle, énonce-t-il.

Mon cœur fait un bond vertigineux. C'est la deuxième fois qu'il me dit ça, je n'en reviens pas. Je vais finir par croire qu'il le pense.

— Toi aussi, marmonné-je.

Il éclate de rire et j'ai soudainement envie de rentrer sous terre.

— Enfin, tu vois quoi, balbutié-je.

— Oui, je crois. Tiens, c'est pour toi, poursuit-il en faisant apparaître un bouquet de fleurs de derrière son dos. J'ai choisi tes préférées. Des roses pour Rosie.

Je prends une grande inspiration et tente de convaincre mes pieds de faire un pas vers lui. Il me confie les fleurs puis me fait la bise. Un parfum familier me submerge : l'alliance parfaite du savon et de la pomme verte.

— Désolé pour le retard, s'excuse-t-il.

— On n'avait pas fixé d'heure.

— Oui, mais j'ai trouvé le temps trop long sans te voir...

Je dépose les fleurs dans l'entrée, ferme la porte et le suis vers sa voiture. Il s'apprête à m'ouvrir la portière, mais elle lui résiste. Quand elle cède enfin, il part d'un rire nerveux :

— Il faut vraiment que je fasse réparer ça.

À l'intérieur, je reconnais une odeur d'aiguilles de pin. Elle plane dans la voiture de Rob depuis que nous sommes allés acheter un sapin de Noël l'année dernière et qu'au lieu de l'attacher sur le toit, comme toute personne sensée, nous avons jugé plus malin de le coincer sur la banquette arrière. On en trouve dans une boutique près de la mer. Des sapins, je veux dire. C'est quand même étrange que l'odeur ait persisté tout au long de l'été. Il faut dire qu'on a retrouvé des aiguilles tapies sur les sièges jusqu'en mai.

— Alors, comment s’est passée cette rentrée ?

— Plutôt bien, réponds-je, rien d’extraordinaire. Mis à part que je ne m’explique toujours pas ma présence en option bio.

Je calerais bien mes pieds sur la boîte à gants, comme je le fais toujours, mais je m’en empêche au dernier moment. Ce soir, j’ai envie de mettre mes habitudes de côté.

— Avec Mme Barch ?

— Moui.

— Ça fera toujours bien sur ton dossier de candidature pour Stanford. C’est tout ce qu’on demande.

Il passe sa main sur son front. Lui aussi rêve d’intégrer Stanford. On en parle depuis qu’on est gosses.

— Sauf si je me plante...

De sa main libre, Rob me tapote le genou.

— Honnêtement, je te vois mal te planter. On ne te changera pas, Rosie.

— Au fait, devine qui a fait son grand retour ? continué-je, me rappelant que je ne lui ai toujours pas parlé de l’article trouvé dans le journal.

— Eminem ?

— Très drôle. Non. Juliette.

Rob fronce les sourcils.

— Juliette, ta cousine ?

— Elle-même.

— Ça alors ! Comment ça se fait ?

— Je n’en sais rien. Je n’en ai pas encore parlé à mes parents.

— Vos familles ne s’étaient pas brouillées, d’ailleurs ?

Je hoche la tête.

— Ouais. Ça doit faire dix ans que je ne l’ai pas vue.

— Moi pareil.

— Sans blague, le taquiné-je.

On se met à rire tous les deux, ce qui me détend un peu.

Nous continuons la route en silence pendant plusieurs minutes. Je songe à

mettre de la musique, mais encore une fois, je ne veux pas que cette soirée ressemble à toutes celles qu'on a pu passer ensemble. Je ne peux pas me comporter comme si on traînait tous les deux, en toute innocence. Tout est différent. Pas de pied sur la boîte à gants et pas de musique non plus.

— Ça te dit d'aller chez Bernatelli ? me demande Rob, rompant le silence.

C'est un restaurant italien sur la plage que nos parents fréquentent régulièrement. Je suis étonnée par ce choix. Je me souviens très bien qu'un jour Rob m'a affirmé qu'on mangeait mieux chez Pizza Hut. Mais je me garde de le lui rappeler, fidèle à mon nouveau précepte de voir les choses différemment ce soir, et surtout parce que Bernatelli me va parfaitement.

— Très bien, acquiescé-je.

Il ne répond rien. Soudain la conscience aiguë de notre situation me foudroie. Nous sommes seuls, rien que tous les deux. Ça nous est déjà arrivé des centaines, voire des milliers de fois, mais je n'y avais encore jamais prêté attention. Déboussolée, je finis par prendre son iPod pour nous mettre de la musique. J'appuie au hasard. Peu importe ce qu'on écoute, mes oreilles continuent à bourdonner toutes seules au rythme frénétique des battements de mon cœur.

J'aimerais trouver quelque chose à dire, mais je ne sais pas quoi. Je suis incapable de penser à un quelconque sujet de conversation. Depuis qu'il a mis son genou contre le mien ce matin, peut-être même depuis ce fameux soir de mai, c'est comme si tout était devenu plus grave entre nous. Impossible désormais d'aborder tous ces petits riens qui formaient la trame de notre amitié, par exemple nos conversations visant à déterminer si Jason était doué pour embrasser, ou si Rob était bien aussi ridicule qu'il le craignait en chemise à col pointu. Nous ne pouvons plus nous raconter nos journées comme deux amis qui discutent de choses triviales. Et j'en suis heureuse. C'est ce que je voulais. Mais j'ai comme l'impression d'être assise à côté d'un parfait inconnu.

— Alors ça y est, c'est officiel entre Ben et Olivia ? entame Rob. Mais comment ça s'est fait, cette histoire ?

— C'est incroyable, pas vrai ? m'écrié-je sur un ton quasi hystérique.

Je suis si reconnaissante qu'il parle enfin que mon débit s'accélère et je lui réponds frénétiquement, en avalant à moitié les mots.

— Ça s'est passé cet été. Sur la plage, peut-être, je ne sais pas. C'est dingue !

Il rit et ça m'apaise. Le nœud dans mon ventre se desserre peu à peu.

— Je crois qu'elle l'aime vraiment bien.

— Et réciproquement, m'affirme-t-il. Ben a un faible pour elle depuis la seconde au moins.

— Noon ? Pourquoi tu ne m'as rien dit ? lui reproché-je.

— Règle numéro un : ne jamais balancer un pote.

Il détourne un instant les yeux de la route et les pose sur moi avant d'ajouter :

— D'autant qu'il n'aurait jamais pensé avoir ses chances.

Le sujet Ben et Olivia nous accapare jusqu'à notre arrivée devant le restaurant. Au moment où nous entrons dans la salle, j'ai l'impression que le malaise se dissipe peu à peu entre nous. Excepté le regard embarrassé que nous avons échangé dans le parking, quand Rob a fait le tour de la voiture pour m'ouvrir la portière alors que j'étais déjà dehors.

— Tu te souviens quand on passait nos soirées ici, collés à ce truc ? me demande-t-il tout en désignant l'énorme aquarium à homards qui trône près de l'accueil, permettant aux clients de choisir eux-mêmes la bête qu'ils auront dans leur assiette.

Plus jeunes, ça nous fascinait, Rob et moi. Quand nous venions ici en famille, son père nous demandait immanquablement d'aller « choisir le plus gros ». Pour l'heure, un petit garçon est posté devant, en train de tambouriner à la vitre tandis que sa mère tire sur son T-shirt pour le détourner du vivier.

— Oui, c'était notre grande affaire à l'époque, me rappelé-je.

— Et pourtant, je n'aime pas le homard. Je devais juste faire ça pour tes beaux yeux, en fait, poursuit Rob avec un petit sourire en biais.

On s'assoit à une table au fond de la salle. Je ne m'en étais jamais rendu compte avant ce soir, mais l'ambiance est plutôt romantique ici. La lumière est tamisée et il y a des chandelles.

OK, vous voulez que je vous dise ? Il a pu m'arriver de m'imaginer à quoi ressemblerait un dîner avec Rob. Si vous voulez savoir toute la vérité, je me suis même souvent représenté diverses sorties avec lui depuis le début du lycée. Et peut-être avant, d'ailleurs. Je n'ai jamais trouvé ces fantasmes répréhensibles, ne pensant pas une seule seconde qu'ils pourraient se réaliser. Je nous visualise dans des vêtements différents selon les situations. Quand je me retourne en vain dans mon lit sans trouver le sommeil, je mets en scène un de ces rendez-vous imaginaires avec Rob pour me calmer. Lui et moi, en tête à tête. Et ça marche. Le

fait de me sentir proche de lui m'apaise. Après tout, je crois bien qu'il est la seule personne dans ma vie sur laquelle je puisse vraiment compter.

Je vous livre donc, dans le désordre, trois de mes entrevues favorites, avec, dans le rôle du jeune homme, Rob, et dans celui de la jeune fille, moi-même.

1) Le pique-nique au parc

Moi : robe blanche, gilet jaune. Rob : jean et T-shirt blanc.

Rob : Je n'ai jamais aimé que toi.

Moi : Tu as pourtant mis tant de temps à le comprendre...

Rob : J'avais peur, nous étions si jeunes.

Il prend ma main dans la sienne.

Rob : Je veux être avec toi, pour toujours. Je t'aimerai aussi longtemps que je vivrai.

2) Le rendez-vous romantique au restaurant

Moi : robe noire, étole rouge. Rob : pantalon sombre, chemise bleue.

Rob : Toi et moi, ici, ensemble, quel bonheur !

Moi : Je ne sais que penser, Rob. Nous sommes amis depuis si longtemps...

Rob : Ne pense pas, ne pense rien. Je suis sûr, moi, c'est tout ce qui compte. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour te prouver que nous sommes faits l'un pour l'autre.

Il prend mon visage entre ses mains et m'embrasse passionnément.

Moi : Je crois que tu m'as convaincue.

3) Un slow pendant le bal de l'école

Moi : robe argentée, talons aiguilles. Rob : costume noir.

Rob : Je suis fou de toi.

Moi : Comment te croire ?

Rob : Parce que je suis là, en train de danser avec Rosaline Caplet et que ça fait de moi l'homme le plus heureux du monde.

Moi : Tu es certain que nous ne faisons pas une bêtise ?

Rob : Tu es mon âme sœur, n'aie pas peur. Je t'aime.

Le Rob que je m'imagine n'est évidemment jamais nerveux. Au contraire, il est plein d'assurance, à l'opposé du Rob actuellement assis en face de moi, le visage

livide. J'aurais pourtant juré que le trajet avait évacué la gêne subsistant entre nous. C'est comme s'il venait de se rappeler brutalement ce que nous faisons là. Résultat, il est tétanisé. Je bois une gorgée d'eau et me mets à tousser. Rob, effaré, sursaute et fixe sur moi un regard où je lis un mélange de surprise et d'effroi. Parfait. Je suis clairement la femme de ses rêves.

Je peux courir pour qu'il m'embrasse, maintenant. C'était écrit : mes lèvres n'auront, comme seul souvenir du lycée, que les baisers de ce fichu Jason Grove. J'en suis là de mes pensées quand, soudain, je vois les deux mains de Rob traverser la table pour se poser juste à côté de mon assiette. Je lève les yeux : il me fixe et mordille sa lèvre inférieure, comme s'il n'était pas sûr de son geste. En guise d'encouragement, mes doigts opèrent une sorte de glissade sur la table avant de ramper, telles cinq larves dodues, pour se rapprocher des siens. Cette situation est invraisemblable. Les mains de Rob sont juste là, devant moi, et je reste comme une idiote à me demander où poser les miennes. Sur les siennes ? Est-ce seulement ça qu'il veut ? Et si ce n'est pas ça, alors pourquoi diable est-il venu s'aventurer de mon côté de la table, alors qu'il aurait très bien pu laisser sagement ses mains de part et d'autre de son assiette ? Pourquoi diable a-t-il décidé de poser son genou contre le mien pendant l'assemblée matinale, ou encore pourquoi m'a-t-il invitée ici ce soir ? Ce chassé-croisé grotesque va-t-il durer longtemps ? Dans mes rêves au moins il me prenait la main au bon moment, d'un geste franc et clair. Pas de paume moite et maladroite, pas d'hésitation.

Finalement, il se décide et fait un geste pour se saisir... de mon pouce. Personnellement, si j'avais dû choisir, je n'aurais pas misé sur le pouce, mais ce qui est fait est fait. Il le tient fermement entre deux doigts, ce qui, de vous à moi, est loin d'être affriolant. Comment en sommes-nous arrivés là ? Je ferais mieux de réclamer un temps mort, lever ledit pouce et tout recommencer depuis le début. C'est primordial, un premier rendez-vous et je sais qu'on est capables de s'en sortir. Il faut qu'on y arrive.

— Alors, qu'est-ce que tu prends ? tenté-je.

Avec un pouce ainsi emprisonné, mon autre main a l'air tout bonnement échouée sur la table. Je décide de la tirer de sa misère en portant un verre à mes lèvres.

— Des pâtes.

Ce disant, il se met à examiner mon pouce. Attentivement. Il en parcourt la longueur de son index.

— Très bon choix, commenté-je, imperturbable.

— Et toi ? Une Caprese, non ?

— Je ne sais pas encore.

Pour la simple raison que cette affaire de pouce, en plus d'être un désastre, m'empêche de consulter mon menu. Or, même si c'est vrai que je commande systématiquement une pizza Caprese, j'aimerais malgré tout pouvoir y jeter un coup d'œil. J'ai décidé que, ce soir, tout serait différent. Je ne vois pas pourquoi je n'étendrais pas ce principe à ce que je vais manger.

Rob relâche enfin sa prise pour saisir son verre. Il affiche une mine satisfaite, ce qui achève de me décontenancer. Il ne serait tout de même pas en train de penser qu'il se débrouille bien ?

Pour cacher mon effarement, je m'absorbe dans la lecture du menu, comme si j'envisageais sérieusement de commander autre chose qu'une *caprese*. Ce en quoi j'échoue, à mon grand dam.

— Vous avez choisi ? nous demande le serveur en m'adressant un clin d'œil.

L'espace d'un instant, je nous visualise, Rob et moi, à travers ses yeux : deux tourtereaux, certes un peu maladroits, mais c'est bien normal pour un rendez-vous galant. Au moins il ne nous voit pas comme deux amis, ce qui me remonte un peu le moral.

— Qu'est-ce que tu veux ? me demande Rob.

— Une Caprese.

Il rit tout en secouant la tête.

— Tout ça pour ça. Tellement imprévisible, Caplet.

— Et pour monsieur, les pâtes à la bolognaise, dis-je au serveur, rabattant ainsi le caquet de Rob.

Ce dernier ouvre la bouche pour protester, mais le garçon à nœud papillon ne lui en laisse pas le temps.

— Votre petite amie a très bon goût.

Rob sourit et, en montrant ses paumes, dit :

— Je ne vais pas vous contredire.

Une fois le serveur parti, Rob étend à nouveau ses mains dans ma direction, mais cette fois il se saisit des miennes tout naturellement. Plus de malaise, juste la douceur de son contact. Je crois qu'on s'améliore. Comme si ce petit échange

avec le serveur nous avait redonné confiance.

— Tu ne m’as toujours pas raconté ton été, dis-je en tâchant de ne pas bredouiller.

Sentir ma main dans la sienne me rend tout inattentive. Comme si ma chanson préférée passait alors que j’essayais de réviser pour un devoir.

— C’était sympa, me répond-il avec un haussement d’épaules. Enfin, tu connais l’endroit, il n’y a pas grand-chose à en dire. Ça n’a pas changé. Larry est à son poste, bon pied bon œil, et toujours aussi cinglé.

Larry, c’est le directeur de la colo, dont personne n’a jamais su deviner l’âge. Parfois on dirait qu’il frise les quatre-vingts ans, et à d’autres moments il en paraît quarante. C’est incompréhensible.

— Cool.

— Sinon il a beaucoup plu, poursuit Rob.

Il s’arrête un instant, comme pour y réfléchir, puis reprend :

— C’était même assez pénible, quand j’y pense. Tu imagines ce que c’est de devoir occuper une armée de gosses quand on ne peut pas sortir.

Le serveur revient avec une corbeille de pain, mais Rob ne délaisse pas mes mains pour autant. Au contraire, il les retourne dans les siennes et se met à dessiner de petits cercles sur mes paumes, puis à suivre le dessin de mes veines en se penchant, comme une diseuse de bonne aventure.

— Qu’est-ce que tu vois ? lui demandé-je, les yeux fixés sur ses doigts.

— Tu vivras longtemps, mon enfant, me prédit-il en imitant la voix de Dumbledore.

— C’est tout ?

— Qu’est-ce que tu voudrais d’autre ?

Il a repris sa voix normale et lève les yeux sur moi.

— C’est mon destin qui est en jeu ! Je veux le meilleur.

Je retire mes mains pour prendre un morceau de pain. Rob commence à parler de Jake et de leurs séances de surf quotidiennes avant l’école qui risquent d’être compromises par le rythme des cours.

— Je crois que, pour l’année prochaine, Jake n’aura pas d’autre choix que d’aller dans le public.

La fac publique du coin propose une formation moins prestigieuse que la

grande université privée de San Bellaro où mon père donne ses cours. Les résultats ne sont pas très bons, mais il faut dire que ceux de Jake ne sont pas mirifiques non plus. Je crois que c'est une grande frustration pour Charlie. De son côté, elle vise l'université de Middlebury dans le Vermont, et dans ses bons moments avec Jake, il lui arrive de rêver qu'il la suive.

— Quand est-ce qu'on doit rendre nos dossiers de candidature pour la fac ?

— À la fin du mois de septembre, je crois, me répond-il.

— Tu vas faire une demande anticipée, non ?

— Tu me poses vraiment la question ? réplique-t-il avec un sourire.

Il se penche et me serre les mains. Le geste finirait presque par devenir familier.

— Tu penses qu'on va être pris ? lâché-je. Enfin tu vois, quoi, c'est vrai que la compétition est rude.

Rob écarte ma remarque d'un geste.

— Ne t'inquiète pas, on est dans le haut du panier. À moins que Lauren ne décide brusquement de renoncer à Harvard, auquel cas c'est sûr, on est mal.

J'éclate de rire, mais je sens soudainement ma bouchée de pain se coincer dans ma gorge. Je n'avais pas pensé que d'autres gens pouvaient demander Stanford. Après tout, qu'est-ce qui empêche Lauren ou même Stacy Tempeski de convoiter les mêmes places que nous ?

— Tu crois qu'on intégrera ensemble ?

À cette question, une ombre passe sur son visage. Mais elle disparaît si vite que j'ai à peine le temps d'y reconnaître l'empreinte du doute.

— Je pense vraiment qu'on n'a pas à s'inquiéter.

Nos plats arrivent et nous changeons de sujet. Rob me demande des nouvelles de mes parents, et s'ils se sont enfin décidés à faire creuser la piscine dont ils parlent depuis des années.

— Honnêtement, s'ils doivent investir quelque part, ce sera dans la clim. Je ne les lâcherai pas.

Rob me pique mes olives dans mon assiette et moi je prends ses oignons. Le dîner se déroule sans encombre, le trac des premiers moments a bel et bien disparu. C'est comme si je passais du bon temps avec Rob, mon meilleur ami qui connaît mon aversion pour les poivrons jaunes et chez qui j'allais dormir à

chaque fois que je perdais une dent de lait, espérant berner la petite souris et l'amener à me rendre visite deux fois.

En dessert nous partageons un fondant au chocolat accompagné de glace à la vanille. Quand l'addition arrive je sors mon porte-monnaie, mais Rob se récrie :

— N'en rêve même pas, c'est moi qui t'invite.

Dehors, le froid de la nuit me saisit tandis que nous marchons vers la voiture. Je n'ai pas pris de pull, et j'essaie tant bien que mal de me réchauffer en croisant les bras sur ma poitrine. Une fois à l'intérieur, Rob me lance un sweat aux couleurs de Stanford qu'il avait posé sur la banquette arrière. Je l'enfile et, quand je sors la tête de l'encolure, je l'aperçois qui me sourit.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Il secoue la tête, comme pour chasser mes soupçons.

— Rien, tu es juste adorable là-dedans.

À ce compliment, mon rythme cardiaque s'accélère et mes mains deviennent toutes molles.

— Je n'ai pas envie de rentrer tout de suite, poursuit-il.

Il met sa main sur mon genou et la laisse posée là, chaude et douce. La sensation est très différente de celle de ce matin. Elle est pleine de certitude. Car je sais maintenant que je ne quitterai pas Rob ce soir sans qu'on se soit embrassés.

— D'accord.

— Tu veux qu'on aille à la Falaise ? propose-t-il.

J'acquiesce, sentant la chaleur de sa main sur mon genou. Nous faisons demi-tour, dépassons Chez Mamie et continuons au-delà du lycée, vers la mer. La Falaise fait partie intégrante de la ville et s'étend au-dessus de l'océan. Le nom parle de lui-même, mais il faut tout de même ajouter qu'il y a là-bas un cimetière. Olivia et Charlie trouvent ça sinistre et n'y mettent jamais les pieds. Ce qui en fait notre endroit privilégié, à Rob et moi, où je ne vais qu'avec lui. On aime le calme qui y règne. La seule chose qui vienne troubler le silence, outre les quelques voitures qui passent, c'est le bruit des vagues s'écrasant sur les rochers. J'ai toujours vécu à proximité de la mer. Je ne fais pas de surf, c'est vrai, et ma peau ne supporte pas le soleil. Pourtant je ne pourrais pas me passer de ce fond sonore. Il fait partie de ces choses immuables qui me rassurent. Un peu comme Rob : je sais qu'il sera toujours là pour moi.

Je baisse la vitre de mon côté. En glissant ma langue sur mes lèvres, je peux sentir le goût de l'iode qu'il y a dans l'air. Nous ne nous parlons pas mais ce silence-là n'est pas pesant. Au contraire il m'est familier, comme celui que nous partageons quand nous regardons un film ou quand nous faisons nos devoirs chez moi à la table de la cuisine.

Pendant les dix minutes que dure le trajet, et que nous passons bercés par la musique, fenêtres ouvertes, laissant l'air marin entrer dans la voiture et déposer un peu de sel de la mer sur notre peau, Rob garde sa main sur mon genou. Comme si elle avait trouvé sa place et que nous étions les deux pièces manquantes d'un puzzle enfin complet.

On se gare. Rob coupe le moteur. Autour de nous, tout est calme. Si calme que j'entends jusqu'au bruit du vent dans les herbes. Rob retire doucement sa main et sort de la voiture. Cette fois, j'attends qu'il fasse le tour pour m'ouvrir, ce dont il s'acquitte prestement, sans peiner sur la poignée.

Je sors, les bras étroitement croisés pour retenir la chaleur du sweat contre moi.

— Suis-moi, dit Rob tout en me prenant par la main.

Il m'entraîne à travers les herbes folles, à l'autre bout du cimetière où deux gros rochers se dressent sur la mer. Ils sont si proches du bord qu'on a presque l'impression d'être suspendu au-dessus de l'eau quand on s'y aventure. Depuis toute petite, j'ai le vertige. J'étais de ces enfants qui refusent de monter sur un trapèze et détestent la gymnastique. Aujourd'hui encore, j'ai peur de l'avion. L'idée de me retrouver en l'air me terrifie. Dans cette immensité qui s'ouvre sous mes pieds, je vois se profiler les pires catastrophes. Une seule petite erreur, et tout bascule.

— Il ne peut rien t'arriver, m'assure Rob à mesure que nous approchons.

Il me dit ça depuis des années. La simple vue de ces rochers me pétrifie. C'est plus fort que moi. Je n'aime pas me retrouver si haut au-dessus du niveau de l'eau.

— Je sais. Laisse-moi juste une minute, murmuré-je.

— OK.

Rob a déjà mis le pied sur l'une des pierres, les bras étendus comme s'il allait s'envoler.

— Regarde, Rosie, sans les mains !

— Arrête, s'il te plaît, m'écrié-je, le pouls à cent à l'heure.

Le sang afflue si fort dans mes veines que mes oreilles bourdonnent. Mon cœur va me sortir de la poitrine d'un instant à l'autre.

Soudain, Rob perd l'équilibre. Ses bras moulinent vainement dans l'air, à la recherche d'une prise. Il est à quelques centimètres du bord, le haut du corps près de verser dans le vide. Je le vois déjà tomber et me mets à crier.

C'est alors qu'il se redresse, sans effort.

— Détends-toi, Rosie, je te fais marcher.

Il essaie de me prendre la main, mais je la lui retire.

— Très drôle.

Je sais que j'ai tout d'une bêcheuse, avec mes appréhensions de gamine, mais je ne peux pas m'en empêcher.

— Je déteste quand tu fais ça.

— D'accord, d'accord, dit-il, s'adoucissant.

Il me prend par la taille et, de sa main libre, lève mon visage vers le sien.

— Excuse-moi, ajoute-t-il.

À son regard, je sais qu'il est sincère.

— Bon, grommelé-je, tout en me laissant guider sur le rocher plus en retrait.

Nous nous asseyons là, côte à côte.

Il lève les yeux vers le ciel. Les étoiles brillent de tous leurs feux, si distinctes les unes des autres qu'il me semble pouvoir les compter. À cette hauteur sur la falaise, elles nous encerclent de toutes parts. J'en aperçois même en contrebas, comme si nous étions au centre d'un univers uniquement tissé d'étoiles.

— Tu sais ce que c'est, ça ? demandé-je en désignant une constellation en forme de cercle.

Rob s'est placé juste derrière moi, et je m'appuie contre sa poitrine.

— Aucune idée. Je n'ai jamais été très bon en astronomie.

— Moi non plus.

Il fait glisser sa main le long de mon bras puis passe le sien autour de moi. Mon cœur se remet à battre plus vite, un peu comme un coureur de fond dans la dernière ligne droite. Je ne pensais pas qu'il avait encore autant de ressource.

— C'est drôle, non ? avance Rob.

Puis, se raclant la gorge :

— Je veux dire, toi et moi.

— Drôle ?

— Enfin, non, ce n'est pas le mot. C'est juste... différent.

— Oui, c'est vrai que c'est une première pour nous, remarqué-je en pointant du menton son bras, passé autour de moi.

— C'est sûr.

Mais il ne desserre pas son étreinte pour autant. Au contraire, je la sens se raffermir.

J'aimerais pouvoir profiter de l'instant, abandonner ma tête contre sa poitrine et me laisser aller à la douceur d'être près de lui, mais quelque chose me tourmente. J'aimerais pouvoir le garder pour moi mais je n'y arriverai pas. Je me retourne vers lui.

— Rob, je suis inquiète.

— Pourquoi ?

De sa main libre, il écarte une mèche de mon visage, comme ce soir de printemps, au bal de fin d'année.

— Tu es mon meilleur ami, chuchoté-je. Et si ça ne marchait pas entre nous ?

— Tu nous voues déjà à une fin tragique ?

— Ce n'est pas ça, soufflé-je. Je suis juste inquiète.

Il prend ma main dans la sienne et la serre, doux et puissant à la fois.

— Je comprends, finit-il par dire.

Il ajoute, en pressant toujours ma main :

— Pourtant je ne t'ai même pas encore embrassée.

Je baisse les yeux et les tourne vers le rocher mais je crois qu'il garde les siens braqués sur moi. Je ne me suis pas trompée. L'instant d'après, je sens ses mains se poser sur mes joues, puis relever mon visage.

Lentement, il se penche vers moi. Si lentement que j'ai soudain l'impression que tout se passe au ralenti. Enfin, je sens ses lèvres sur les miennes, chaudes et délicates. Puis il se redresse doucement, et je comprends alors combien j'attendais ce moment. Combien j'attendais qu'il m'embrasse.

— On va s'en sortir, Rosie, reprend-il en me caressant la joue. Je te le promets.

Il m'embrasse à nouveau. Je suis si heureuse de le sentir proche, ses mains dans mon dos, ses lèvres sur ma bouche, que j'en oublierais presque ce temps lointain où nous n'étions qu'amis.

Scène 3

Rob se gare devant chez moi. Nous nous sommes donné la main tout au long du trajet, ma paume reposant doucement dans la sienne.

— Tu veux que je passe un instant ? me demande-t-il.

Mes yeux, jusque-là contemplant nos mains entrelacées, se tournent vers la porte de ma maison.

— Et si on en restait juste là pour ce soir ?

Objectivement, ce ne serait vraiment pas un problème que Rob vienne terminer la soirée chez moi. On l'a déjà fait un bon million de fois. Mais aujourd'hui, c'est différent. J'ignore si mes parents se doutent déjà de quelque chose, mais je n'ai pas franchement envie qu'ils en sachent trop. Il me sourit et coupe le moteur, abandonnant ma main pour se pencher vers moi. Il dépose un baiser sur ma tempe, sur l'arête de mon nez, puis descend délicatement jusqu'à mes lèvres.

— D'accord, finit-il par dire. Fais de doux rêves, Rosie.

Il emploie cette formule de bonne nuit depuis que nous sommes petits, mais l'entendre ce soir envoie une vibration au plus profond de ma poitrine.

— Toi aussi, murmuré-je.

D'un pas chancelant, je sors de la voiture et me dirige vers la maison, grisée par ses baisers.

Notre porte d'entrée ouvre directement sur la cuisine. Le soir, mes parents y traînent souvent en robe de chambre, une tasse de thé à la main, à lire les journaux jusqu'à minuit. S'il ne faisait pas nuit noire dehors, on pourrait croire qu'on les surprend au petit déjeuner.

Ce soir, pourtant, ils ne sont pas dans la cuisine, mais au salon. Et ils ont de la compagnie. Les parents de Rob sont là. À eux tous, ils parlent tellement fort qu'ils

ne m'entendent même pas entrer.

— Je ne sais pas quoi dire, déplore la mère de Rob.

Elle est assise sur l'accoudoir du fauteuil occupé par son mari. Ce dernier est penché en avant, la tête enfouie dans ses mains. Ma mère et mon père sont debout, un verre à la main. C'est plutôt surprenant : d'habitude ils ne boivent pas une goutte d'alcool. Même pas de vin au dîner.

— Est-ce que vous leur avez parlé ? demande le père de Rob.

Mon père fait non de la tête.

— J'ai laissé un message à son bureau, mais il ne m'a jamais rappelé.

Puis, en regardant ma mère :

— Je n'ai même pas leur numéro de fixe.

— Pourquoi devrait-on les appeler ? intervient la mère de Rob. Est-ce qu'il ne vaut pas mieux laisser les choses comme elles sont ?

— San Bellaro est une petite ville, Jackie, tu sais bien, lui objecte mon père. On finira par tomber sur eux tôt ou tard.

— C'est un cauchemar, lâche le père de Rob.

Il est en colère, ça se voit. C'est une première pour moi qui ne l'ai jamais entendu ne serait-ce que lever la voix sur ses quatre garçons.

Ma mère boit une petite gorgée puis dit :

— Je ne m'explique pas leur retour. Pourquoi maintenant ?

— C'est pourtant évident, répond la mère de Rob.

Ils se redressent tous et la regardent, attentifs.

— Ils veulent se venger.

À ce moment précis, les lattes du plancher craquent sous mon poids, et je vois quatre têtes pivoter dans la même direction pour s'apercevoir de ma présence, là, sur le pas de la porte.

— Rose ! s'écrie ma mère.

Elle se tourne vers mon père et lui adresse un regard apparemment éloquent. Il pose aussitôt son verre et vient vers moi.

— Désolé pour tout ce boucan, commence-t-il.

— Bonsoir, dis-je avec un petit geste à l'intention des parents de Rob.

Sa mère me renvoie un faible sourire tandis que son père me lance, d'une voix

aiguë :

— Bonsoir, ma grande. Le dîner s'est bien passé ?

— Très sympa, bredouillé-je, sentant mes joues rosir. On a mangé italien.

Ils accueillent tous la nouvelle d'un hochement de tête approuvateur.

— Ça m'a tout l'air délicieux, renchérit le père de Rob.

— Tout va bien ? demandé-je, sans grand espoir d'obtenir une réponse sincère.

En effet, demander à ses parents si tout va bien, c'est un peu comme demander à une prof de maths si elle est vraiment sûre de vouloir nous faire une interro surprise : on connaît déjà la réponse.

— Mais oui, ma chérie, me garantit ma mère. On était juste en train de parler politique.

Mon père corrobore cette explication d'un bon sourire.

— Bon, ben moi je file me coucher. J'ai bio en première heure, déclaré-je en leur lançant un regard de connivence, même si aucun d'entre eux ne semble saisir l'enjeu (normal, ils ne connaissent pas Mme Barch).

— Bonne nuit, poussin, lance mon père.

Le salon tout entier résonne des « bonne nuit » de l'assistance tandis que je leur tourne le dos pour emprunter les escaliers. Malgré leur souci de me rassurer, je suis perplexe. En même temps je n'ai aucune envie de penser aux problèmes qui opposent ma famille à celle de Juliette, ni aux raisons pour lesquelles cela concernerait de près ou de loin les parents de Rob. Ce n'est certainement pas le plus important. Ce soir, il n'y a que le temps passé avec Rob qui compte. Tout ce que je veux, c'est m'endormir avec le souvenir de ses baisers.

Scène 4

— J'arrive ! crié-je en réponse au énième coup de klaxon de Charlie.

Je cours comme une dératée à travers la cuisine, attrape un toast et embrasse mes parents à la volée. Courbés sur leur tasse de thé qu'ils boivent à petites gorgées, ils n'ont pas l'air en forme.

— Bonne journée, ma chérie, me dit ma mère en bâillant.

J'envisage un instant de leur parler de Juliette, mais je n'ai pas le temps. On verra plus tard.

Je me précipite dehors, le toast entre les dents.

— Salut, beauté, me lance Charlie. Alors, vous avez pris votre pied hier soir ?

Je lève les yeux au ciel et monte à l'avant. À ma grande surprise, Olivia trône sur la banquette arrière. Grande première. Depuis qu'elle roule avec OLIVE16, nous ne nous sommes pas retrouvées toutes les trois dans la même voiture.

— Qu'est-ce qui se passe ? demandé-je, méfiante.

— Je voulais savoir comment ça s'était passé avec Rob, explique Olivia, avant d'ajouter : Et puis Ben a emprunté ma voiture.

En entendant ça, Charlie émet une sorte de sifflement hostile, mais Olivia l'ignore. Elle se penche et avance son buste entre nous, si près que je peux sentir l'odeur de fraise qui émane d'elle. Je lui ai toujours connu ce parfum. Pendant une de nos séances de shopping, elle a voulu s'en racheter. Ce jour-là, nous avons découvert que ce n'était pas de l'eau de toilette, mais du parfum d'ambiance ! Le genre de truc qu'on vaporise sur son canapé pour masquer l'odeur de chien mouillé laissée par Médor. Nous étions mortes de rire et n'avons pas manqué de le lui faire remarquer. Eh bien, croyez-le ou non, elle a toujours refusé d'en changer.

— Mais c'est comme si tu te lavais les mains avec du Monsieur Propre ! avait insisté Charlie.

— Ça m'est égal, avait répondu Olivia. Moi ça me plaît, un point c'est tout.

C'est un des traits de caractère que j'aime particulièrement chez elle. Si quelque chose lui convient, elle ne se laissera jamais influencer par le regard des autres. Par exemple elle porte encore un pyjama qu'elle possède depuis le CM2. Il est beaucoup trop court pour elle, distendu à la taille et couvert de chevaux imprimés, mais pour elle il est d'une douceur parfaite et l'aide à s'endormir. Je parie que même si Ben était dans son lit, elle n'hésiterait pas une seconde à le mettre.

— Alors, comment c'était ? Raconte ! m'intime Olivia.

— On est allés au resto, commencé-je tout en jetant un coup d'œil à la façade de la maison de Rob.

Mais nous quittons les graviers de l'allée à si bonne allure que je n'ai le temps de rien voir.

— Bar-bant, me coupe Charlie tout en tambourinant sur le volant. Tu sais ce qui nous intéresse.

— OK. On s'est embrassés.

Olivia accueille la nouvelle par un mugissement, que Charlie prolonge en écrasant le klaxon. Puis elle fait mine de perdre le contrôle de la voiture, qui fait un écart brutal à droite. Je protège mes oreilles et me tasse dans mon siège.

— Du calme, par pitié. Je vais finir sourde, avec vos bêtises.

À l'arrière, Olivia répète en boucle « oh mon Dieu, oh mon Dieu, oh mon Dieu », les yeux exorbités. D'un regard dans le rétro, Charlie lui cloue le bec.

— Et c'était bien ? s'enquit-elle.

— Pas mal, fais-je en piquant un fard.

Je tourne la tête vers la fenêtre.

Avant, quand je leur parlais des baisers que j'échangeais avec Jason, c'était plutôt sur un mode factuel – « c'était pendant une soirée » ou « il a essayé de me faire un suçon » (véridique, un vrai traumatisme). C'est drôle, on n'avait encore jamais parlé de l'effet que ça me faisait, si ça me plaisait ou non.

— « Pas mal » ? répète Charlie en remontant ses lunettes au sommet de sa tête et en me fixant comme si elle essayait la plus grande déception de sa vie.

— C'est Rob, quoi ! dis-je, sur la défensive.

— Justement ! intervient Olivia. Ça n'explique pas ta réponse.

— OK, j'avoue, c'était bien.

Je cale mes genoux contre la boîte à gants et garde les yeux braqués sur la route.

— C'était merveilleux, même, lâché-je finalement.

— Je le savais ! s'écrie Olivia.

— C'était sûr, renchérit Charlie. Avec Rob, on ne pouvait pas s'attendre à moins.

— J'adore, s'enthousiasme Olivia.

— Certes, mais je suis quand même un peu inquiète, pondéré-je.

Pour un bon million de raisons, ajouté-je en pensée. Est-ce qu'on peut dire qu'on est ensemble, maintenant ? Est-ce que je dois lui demander ? Est-ce qu'il a parlé de moi à ses copains ?

— C'est évident que tu lui plais, m'assure Olivia. Pourquoi est-ce que tu t'inquiètes ?

— C'est mon meilleur ami, répliqué-je d'un ton acerbe.

Encore une fois j'ai parlé trop vite. Aussitôt Olivia se recule dans son siège et Charlie me lance un regard noir.

— Enfin, vous voyez ce que je veux dire. Mon meilleur ami garçon, précisé-je. Mon plus ancien ami aussi.

— Souvent l'amour naît de l'amitié, énonce Olivia.

— Tu tires ça d'où ? D'un mauvais roman à l'eau de rose ? la taquiné-je.

— Ne te moque pas, reprend Charlie, regarde Jake et moi. On ne se supporte pas et on ne pourrait jamais être amis. Résultat : entre nous, c'est l'échec. Ah, ce mec ! grogne-t-elle en abattant rageusement le dos de sa main contre le volant.

— Rien ne va plus ce matin ? demandé-je.

— Non. C'est à croire qu'il se fiche de notre relation.

D'un mouvement de la tête, elle fait glisser ses lunettes sur son nez.

— Que s'est-il passé ? s'étonne Olivia.

Elle se penche à nouveau entre nos deux sièges et me décoche un large sourire. J'aperçois un petit morceau de myrtille coincé entre ses dents et le lui fais

remarquer discrètement.

— Je ne comprends pas, répond Charlie.

Olivia sort son poudrier et se sert du miroir pour éliminer le résidu de myrtille à l'aide de son petit doigt.

— Il peut être si différent du jour au lendemain, poursuit Charlie.

— Je vois très bien ce que tu veux dire, déclare Olivia.

Je me tourne vers elle et lui adresse un regard appuyé. La dernière chose dont Charlie a besoin maintenant, c'est qu'Olivia lui fasse le récit des écarts de conduite de son frère.

Cette dernière articule silencieusement un « désolée » à mon intention, le doigt toujours largement enfoncé dans la bouche.

— J'ai une idée, reprend Charlie, tout en vérifiant ses angles morts et en tournant à droite.

— Hmm ? marmonné-je.

— Et si on allait juste toutes les trois à la soirée de vendredi ?

— Comment ça ? demande Olivia.

Un peu de salive lui a coulé sur le menton, qu'elle essuie du revers de la main.

— Ce serait pas mal de se passer de nos cavaliers, pour une fois.

Ce disant, Charlie s'engage dans le niveau supérieur du parking de l'école. D'un poing vengeur, elle appuie sur le klaxon et un groupe de petits seconde affolés se disperse vivement devant nous. Il est formellement interdit de klaxonner dans l'enceinte du lycée, mais il en faut plus pour dissuader Charlie.

— J'aimerais bien y aller avec Ben, moi, avance Olivia en faisant une petite moue à laquelle Charlie n'accorde pas un regard.

— Rose, tu voudrais y aller avec Rob, non ?

— Oui, c'est sûr, mais je pourrais aussi bien le retrouver sur place. En plus on va devoir arriver en avance pour tout installer.

— Quoi ? s'exclame Olivia, scandalisée.

— On fait partie du BDE, tu te rappelles ? la rabroue durement Charlie.

Elle se gare et coupe le moteur. Aucune de nous ne bouge. Charlie détache sa ceinture et se tourne vers nous.

— Ce que j'essaie de dire, c'est que dehors c'est la jungle et les mecs sont tous

cinglés. Dans ces conditions on a tout intérêt à rester groupées.

— Tu as lu ça dans ton livre, là ? demande Olivia, dubitative.

L'année dernière, Charlie nous a offert pour Noël un livre intitulé *Pourquoi les hommes adorent les chieuses*, argumentant que c'est grâce à ça qu'elle a conquis Jake. Mais, entre nous, 1) je ne suis pas sûre qu'il y ait de quoi se vanter, et 2) honnêtement, si c'est ça qu'elle met en application, c'est la preuve que le livre est une arnaque.

— Même pas, répond Charlie d'un ton cassant. Je suis sérieuse. Vous êtes mes amies, oui ou non ?

Olivia hausse les épaules.

— Moi, ça me va, tranché-je, dans l'espoir d'écourter la conversation.

Car je viens d'apercevoir Rob. Il discute avec Ben à quelques mètres de là. La voiture d'Olivia est garée devant eux, des planches de surf empilées sur le toit. Ben est en train d'enfiler un T-shirt. On dirait bien qu'il est allé surfer avec Rob et Jake ce matin.

Il y a quelque chose dans leurs silhouettes si familières qui me donne une inexplicable sensation de sécurité. Comme si le fait de nous retrouver tous ensemble garantissait une sorte d'harmonie.

Je me tourne vers Charlie pour lui demander de remettre la discussion à plus tard, mais Olivia m'en ôte la peine. En moins d'une minute, elle a jailli de la voiture pour fondre sur Ben. Ce dernier l'attrape au vol et la soulève de terre, dans une étroite étreinte. Ils me font penser aux *Amants de l'Hôtel de Ville*, la photo de Robert Doisneau. J'en avais accroché une reproduction au mur, mais c'était compter sans Charlie. Elle m'a ordonné de l'enlever, sous prétexte que ça allait faire fuir les garçons que je ramènerais chez moi. En fait, à part Rob, aucun garçon n'a encore eu le privilège d'entrer dans ma chambre, et en l'occurrence, après avoir vu cette photo un bon million de fois, il n'a pas l'air d'avoir été plus découragé que ça.

— Lamentable, commente Charlie tandis que nous les rejoignons.

Soudain elle me prend par l'épaule et me glisse, l'air malicieux :

— Va donc dire bonjour à Rob. Il ne te mordra pas, à moins que ce ne soit ton jour de chance.

— Comme pour illustrer son propos, elle avance exagérément les lèvres puis les agite comme si elle s'en servait pour faire tourner un hula hoop. Évidemment,

je lève les yeux au ciel.

— Tu es sérieuse ?

— On ne peut plus sérieuse, m'assure-t-elle.

En prenant le chemin du Logis, elle m'envoie un baiser de la main et ajoute :

— On se voit en espagnol !

— Salut, Kessler ! lui lance Rob au passage, avec un petit sourire en coin.

Puis il s'avance vers moi et me prend par la taille. Devant tout le monde. Je n'arrive pas à le croire.

— Salut toi-même, Monteg. Tu m'excuseras mais je me tire avant que ces deux-là ne commencent à se lécher le visage, lui répond-elle en désignant Ben et Olivia.

Puis elle remarque que Rob a ses mains posées sur moi. Elle me jette un petit regard, et je remercie le ciel que ses lunettes lui masquent la moitié du visage, qu'elle a très expressif. Or, à cette heure, je n'ose même pas imaginer sa tête.

— Sage décision, conclut Rob tandis que Charlie s'éloigne.

Puis il m'attire à lui et me dit, son visage à quelques centimètres du mien :

— Bonjour.

Des flashes de la soirée d'hier me passent devant les yeux. La chaleur de son sweat, ma tête sur son épaule, ses mains encadrant mon visage. Le goût de ses lèvres.

Il est tellement craquant aujourd'hui, avec son short beige et son T-shirt bleu. À peine sorti de l'eau, ses cheveux ne sont pas encore totalement secs et je distingue quelques gouttelettes perler sur ses bras.

— Bien dormi ?

Je me rapproche encore un peu et murmure :

— Très bien, et toi ?

— Moi aussi.

Ses bras se resserrent autour de moi. Je sens son torse contre ma poitrine. Sa tête, juste au-dessus de la mienne, se baisse jusqu'à ce que nos lèvres ne soient plus séparées que par un souffle. Je ferme les yeux, prête à recevoir son baiser. À ce moment, je perçois la présence d'Olivia à côté de nous. Aussitôt, Rob me lâche la taille et nos corps se séparent. La déception doit se lire sur mon visage, étant donné la mine penaude d'Olivia.

— Désolée de vous interrompre. Ben a besoin de toi, Rob.

— Quelle plaie, ton petit copain, répond Rob, souriant toutefois.

Voilà une des choses que j’admire en lui : rien ne l’agace vraiment longtemps.

— C’est pas vrai ! se récrie Olivia.

Mais je sens bien qu’il y a quelque chose dans le commentaire de Rob qui ne lui déplaît pas tout à fait. C’est drôle, aucun des garçons avec qui elle est sortie n’a su mériter le titre de « petit copain ». Or là, elle n’a pas corrigé Rob.

— Vous êtes trop mignons, tous les deux, me confie-t-elle une fois qu’il a le dos tourné. Vous allez tellement bien ensemble !

Je ne réplique rien, quoique cette remarque me fasse un plaisir fou. C’est comme si la réalité se montrait sous un nouveau jour. Nous sommes tous enfin là où nous devons être. Je suis avec Rob, la boucle est bouclée. C’était la dernière chose qui manquait pour que ma vie prenne tout son sens.

— Qu’est-ce que c’est que ça ? dit soudain Olivia derrière mon épaule.

— Quoi ?

— Ça ! répond-elle en montrant du doigt la grosse Mercedes blanche en train de se garer à côté de la voiture de Charlie.

Et quand je dis à côté, je suis mesurée. La Mercedes colle littéralement Rubis, alors qu’il est de notoriété publique que Charlie serait capable d’anéantir quiconque ose approcher de trop près sa précieuse voiture. Cette Mercedes n’appartient clairement pas à un membre de notre classe. C’est Olivia qui possède la plus belle voiture du lycée.

— Ça doit être à un parent d’élève, en conclus-je en haussant les épaules.

Mais Olivia fait non de la tête tandis que nous voyons une fille émerger de l’habitacle.

La première chose que je remarque, c’est sa blondeur, si prononcée qu’elle entrerait pour Charlie dans la catégorie du cheveu « médicalement assisté ». C’est son expression pour désigner la dose de teinture nécessaire à ce genre de résultat. La deuxième chose qui me saute aux yeux, c’est que son sac et ses lunettes de soleil sont démesurément grands par rapport à sa propre taille.

Mon regard croise celui d’Olivia qui se rapproche de moi d’un pas.

— Ça, ça vient de Los Angeles, estime-t-elle.

— Ça se voit tout de suite, ajouté-je.

Olivia croise les bras et la bandoulière de son sac MIAMI glisse sur son coude. Le précieux accessoire se balance dangereusement près du sol à son insu. Elle n'est pas à la fête. Qui que soit cette fille, elle s'annonce déjà comme une rivale potentielle.

— C'est bizarre, on n'attendait pas de nouveaux, si ?

J'ai à peine le temps de considérer ma propre remarque que la lumière se fait dans mon cerveau. Cette fille, c'est celle qui était dans le journal hier. Ma cousine. Juliette.

— Non mais qu'est-ce que tu fiches ? peste Olivia en me voyant m'avancer vers la Mercedes.

Elle m'emboîte néanmoins le pas et nous arrivons à la hauteur de Juliette qui est occupée à rassembler ses livres.

— Salut, lancé-je.

Normalement je ne suis pas du genre à aller vers les nouveaux élèves. C'est Charlie qui s'en charge. Si l'on peut dire. Plutôt que de les accueillir, elle veille surtout à les terrifier, selon sa bonne habitude. Vous vous en doutez, Charlie n'est pas forcément la personne la plus chaleureuse qui soit.

Mais là c'est différent. C'est ma cousine. Ce n'est pas parce que notre amitié s'est rompue il y a dix ans que nous ne pourrions pas renouer aujourd'hui. Outre mes parents, elle est toute la famille que je possède.

— Salut, me répond-elle.

Malgré ses lunettes de soleil, je vois bien qu'elle me contemple de la tête aux pieds. Elle prend tellement son temps que je pourrais croire qu'elle le fait délibérément.

Je me jette à l'eau et débite la question qui me brûle les lèvres :

— Tu sais qui je suis ?

Seigneur, on dirait un mafieux en plein règlement de comptes, pensé-je. Je me reprends aussitôt :

— Enfin, je veux dire, je suis ta cousine. Tu te souviens ? Rosaline Caplet ?

Je me frappe la poitrine comme si on pouvait y lire mon nom sur un badge. Elle rejette sa chevelure en arrière.

— Je sais.

Sa réponse allège le poids qui commençait à s'accumuler sur mes épaules,

jusqu'au moment où je comprends qu'elle n'a pas l'air de vouloir développer.

— Je te présente Olivia, reprends-je, pour ne pas paraître totalement décontenancée.

— Salut, enchaîne cette dernière.

Son regard se pose alternativement sur moi puis sur Juliette. J'essaie de m'imaginer ce qu'elle pense d'elle. Juliette est jolie. Pas d'une beauté sculpturale à la Charlie, mais séduisante. Comme elle l'a toujours été, d'ailleurs.

— C'est fou, on ne s'est pas vues depuis nos sept ans, je crois, avancé-je.

Gênée, je balaye le trottoir du bout du pied, soudainement mal à l'aise à l'idée de la regarder. Se souvient-elle de l'épisode de la poupée ?

— Est-ce que Rob vit toujours ici ?

— Pardon ? réagit Olivia, m'ôtant les mots de la bouche.

Juliette garde ses yeux sur moi.

— Rob Monteg. Tu ne peux pas l'avoir oublié, vous étiez inséparables à l'époque.

— Oui, oui, bien sûr. Il vit toujours ici, lui réponds-je.

Je sens Olivia me dévisager. Dans le doute, je n'en dis pas plus. Qu'y aurait-il à ajouter ? Que Rob est mon petit copain ? Je n'en suis même pas sûre, après tout.

— Ça fait tellement longtemps, lâche Juliette, sans que je sache si c'est à moi qu'elle parle ou si elle pense à voix haute.

— Alors comme ça vous venez d'arriver en ville ? continué-je, soucieuse de détourner la conversation de Rob.

Elle acquiesce puis demande :

— Tes parents te l'ont dit ?

— Non, je l'ai appris par le journal.

— Logique, commente-t-elle.

Un petit sourire se dessine sur ses lèvres. Elle verrouille sa voiture.

— C'est tellement étrange de te revoir après toutes ces années, lancé-je, maladroitement.

— Ouais, répond-elle, à nouveau avare de ses mots.

Plus petite, je songeais sans arrêt au moment où je retrouverais Juliette. Je m'imaginai le moindre détail, ce que je lui dirais si jamais elle revenait. À

certains moments j'acceptais ses excuses, à d'autres c'est moi qui lui demandais pardon et invariablement je lui sautais au cou pour la supplier de jouer à la poupée. Mais maintenant dix ans ont passé, je n'en ai plus sept, et je ne sais absolument pas quoi lui dire. Rob au moins n'aurait pas ce problème, étant capable de parler de n'importe quoi à n'importe qui. Par exemple le jour où nous sommes allés en Virginie avec nos parents visiter la ville historique de Williamsburg, qui n'a pas bougé depuis le XVIII^e siècle, Rob a trouvé le moyen de s'entretenir une heure avec le cordonnier du coin de leur passion commune pour les Lakers, l'équipe de basket de Los Angeles. À l'époque je n'aurais jamais pu croire que ce digne artisan en redingote regardait la télévision : il fallait tout le savoir-faire de Rob pour qu'il l'avoue. Je crois que c'est son sourire qui fait craquer les gens. Avec ça, il ferait parler les pierres.

— Et où est-ce que vous avez emménagé, alors ? demande Olivia.

— Une baraque qui donne sur la mer. Pas trop mal, ajoute Juliette.

— Sympa, murmure Olivia du bout des lèvres.

Elle me regarde et dans ses yeux je lis : « Bon courage avec cette fille. » Puis elle tourne les talons et part retrouver Ben. En s'éloignant, elle lance par-dessus son épaule un « ravie d'avoir fait ta connaissance » à Juliette.

Cette dernière esquisse un sourire qui a tout l'air d'un rictus. Elle ne se donne pas non plus la peine de répondre. Son expression me rappelle plus la Juliette qui a décapité ma Barbie adorée que celle avec qui j'étais si liée autrefois.

— Tu veux que je t'aide à te repérer dans le lycée pour ton premier cours ?

— Je dois aller voir... m'interrompt-elle tout en fouillant dans son sac pour en tirer une feuille sur laquelle elle lit : M. Johnson.

— Il doit être dans son bureau, au Logis, lui dis-je. Suis-moi, je vais te montrer où c'est.

Devant nous, Rob, Ben et Olivia sont déjà en train de descendre vers le lycée, mais je choisis de ne pas les rattraper.

— Comment ça se fait que tu n'arrives qu'aujourd'hui ? continué-je pour faire la conversation.

— Hier on était encore en Italie. Mon père y a été retenu.

Évidemment, pensé-je. Soudain un souvenir me revient de l'époque où nous préparions des pizzas tous les trois chez Rob. Les choses ont bien changé depuis.

— Ça devait être génial.

— On peut dire ça, répond-elle en expédiant ma remarque d'un ton sec.

OK. Essaie encore, Rosaline.

— Et qu'est-ce qui vous ramène à San Bellaro ?

— Ma mère avait besoin de changement. La vie à Los Angeles est épuisante, à force.

Elle rajuste la courroie de son sac sur son épaule. J'en entrevois la marque : Tod, cuir blanc.

Le même genre que celui dont Olivia rêvait pour la rentrée.

— Oui, c'est sûr, commenté-je, songeuse.

— Parce que tu as déjà vécu à L.A. ?

— Oh non, m'empressé-je de dire. Mais je crois que je vois l'idée.

Si j'étais venue vivre à L.A., pensé-je à nouveau, tu dois bien te douter que je t'aurais appelée ! On se serait revues, on serait redevenues amies. Non ?

Elle me lance un regard qui me fait comprendre que je ne sais clairement pas de quoi je parle. Heureusement pour moi, nous voici devant le bureau de M. Johnson. Nos chemins se séparent ici. Pour le moment.

— Voilà, tu y es. Il doit être à l'intérieur, dis-je en lui indiquant de passer à gauche après l'entrée.

— Merci.

— Si tu veux te joindre à nous pour déjeuner, on se retrouve la plupart du temps dans la cour. J'imagine que de toute façon on sera amenées à se revoir quand nos parents auront repris contact. Alors à bientôt ?

L'image de mes parents et de ceux de Rob en grande conversation dans le salon hier soir me revient en tête. À bien y réfléchir, je ne suis pas sûre qu'ils soient aussi déterminés que moi à renouer avec cette branche de notre famille. Mais il m'en faudra plus pour me décourager. Le seul fait de revoir Juliette me rappelle combien nous étions proches et combien elle me manque, même après toutes ces années. Peut-être qu'une fois qu'elle aura pris ses marques ici elle baissera un peu sa garde ?

— Ça marche, dit-elle en me souriant.

Et pour la première fois son expression semble sincère, ou du moins est-ce le sourire le plus franc que je lui ai vu depuis longtemps. Un coup d'œil à ma montre et je m'aperçois que je suis déjà en retard d'une minute en espagnol. Charlie va

me tuer. Je lève la tête pour dire au revoir à Juliette mais il n'y a plus devant moi que sa chevelure, en train de s'éloigner vers le bureau. Sans m'accorder plus d'attention, elle a déjà tourné les talons.

Scène 5

— Et donc j’ai dit à Jake que c’était ridicule, et que jamais je ne camperais avec lui devant le nouveau KFC pour être les premiers à l’ouverture, raconte Charlie. Mais pourquoi est-ce qu’il me propose un truc pareil ? poursuit-elle. Encore, ce serait la sortie du dernier *Star Wars*, je comprendrais.

— C’est pour des choses comme ça que j’aime Ben, intervient Olivia. Il est tellement imprévisible !

— Que tu l’aimes ? s’esclaffe Charlie, propulsant un morceau à moitié mâché de son sandwich à travers la table.

— Non, ce n’est pas vraiment le mot, réplique Olivia en rougissant. Enfin vous voyez ce que je veux dire.

— Je ne comprends pas ce qui lui passe par la tête, reprend Charlie. Je lui demande de nous organiser une sortie sympa pour le week-end et c’est ça qu’il me propose ?

— Il veut que vous plantiez votre tente devant un KFC, répété-je, incrédule.

À moitié affalée sur la table, je sirote un Coca à la place de la traditionnelle eau gazeuse. Trop besoin de caféine.

— C’est ça, continue Charlie. À croire que ma vie est une vaste blague.

Olivia acquiesce vigoureusement et Charlie la gratifie d’un bon coup de coude.

— Hé ! J’essaie de te soutenir, moi, proteste Olivia. Et puis d’abord je croyais qu’on allait à Malibu, ce week-end.

— On ne peut pas aller à Malibu, il y a une soirée au lycée ce vendredi que nous sommes censées organiser, dit Charlie en détachant chaque mot.

Puis elle me regarde. Je m’attendais à trouver de l’exaspération sur son visage

et suis surprise de voir ses yeux se remplir de larmes.

— J'en ai assez de devoir tout faire toute seule, ajoute-t-elle, la voix tremblante.

— Mais enfin, Charlie, tu ne peux pas laisser un mec te ruiner le moral comme ça ! m'écrié-je.

Je ne peux pas concevoir que cette histoire avec Jake la touche à ce point. Jake ! Le mec qui adore l'humour pipi-caca et qui trouve hautement spirituel d'appeler ses propres parents par leurs prénoms. Mais soudain je comprends : je suis totalement à côté de la plaque. À tel point que je me filerais des claques. Ce n'est pas Jake, le vrai problème de Charlie. C'est sa mère. Elle presse ses doigts sur ses tempes, et je dois me retenir pour ne pas venir la prendre dans mes bras. De toute façon je la connais, elle ne me laisserait pas faire. La cour du lycée à l'heure du déjeuner est sans doute le dernier endroit où elle voudrait évoquer la mort de sa mère. Dont elle ne parle jamais, d'ailleurs, où que ce soit. Depuis son décès, quand nous étions en cinquième, nous avons dû aborder le sujet en tout et pour tout deux fois. La première, c'était quand nous sommes entrées en seconde. Ma mère nous avait emmenées renouveler notre garde-robe pour la rentrée. Charlie avait fondu en larmes dans la cabine d'essayage : elle ne savait plus si elle devait acheter le sweat qui lui plaisait, parce qu'il était noir alors que sa mère disait toujours qu'il fallait qu'elle porte de la couleur, que ça lui allait si bien.

La deuxième fois, c'est quand elle a pris la décision de coucher avec Matt, tout en sachant que sa mère aurait désapprouvé. Résultat, elle s'est mise à me poser toutes sortes de questions bizarres : est-ce que je croyais en Dieu ? Qu'est-ce qui se passerait si l'enfer existait ? « C'est vrai, m'avait-elle dit ce jour-là, qu'est-ce qu'on en sait, au fond ? »

Pour l'heure la remarque de Charlie nous a toutes les trois réduites au silence. Même Olivia ne pipe pas mot. Est-ce qu'elle a compris ce qui se trame ? Quand Charlie a appris que sa mère était malade, elle a refusé de rentrer et a dormi chez moi pendant une semaine. Elle ne voulait même pas parler à sa mère au téléphone. J'étais décontenancée, et à vrai dire plus effrayée par la réaction de Charlie que par l'idée que sa mère allait bel et bien mourir. Elle est parfois tellement dure, Charlie, irascible même. C'était comme si, prise de court, elle ne pouvait pas faire face tant qu'elle ne s'était pas élaboré une de ses fameuses théories sur la mort. Alors seulement, elle était revenue chez elle.

— Les filles, quels sont d'après vous les cinq garçons les plus mignons de la classe ? nous demande soudain Olivia, l'air pensif.

— Par ordre de préférence ? s'inquiète Charlie, visiblement soulagée par cette diversion.

— Oui, mais il faut que ce soit un choix objectif. Par exemple, tu n'as pas le droit de mettre Jake en premier.

— Et si c'est lui que je trouve le plus mignon ? oppose Charlie.

Olivia réfléchit une minute puis concède :

— OK, ça se tient. Je résume : nous avons Jake, Ben, Rob, clairement. Matt, aussi.

À l'évocation de son ex, Charlie prend un air outré, mais Olivia lui rétorque :

— Ne fais pas cette tête, Charlie, tu ne peux pas nier qu'il a sa place dans le top cinq.

— Et toi, Rose, qui tu choisirais ? me demande Charlie.

— Rob, c'est sûr.

Olivia hoche la tête tout en prenant note, puis elle se redresse et nous lance un regard presque contrit.

— Vous savez à qui je pense ?

— Hmm ? marmonne Charlie tout en rompant son sandwich en deux.

— Len, lâche Olivia.

Aussitôt elle se mord les lèvres et lance à Charlie un regard inquiet.

— Len ? aboie presque cette dernière.

— Tu te fiches de nous ? dis-je en renfort.

Le regard d'Olivia se dirige vers l'entrée de la cafèt', où se tient justement Len, en grande conversation avec Babette Spellor. À les regarder, je me demande s'ils sortent ensemble. Cela paraît tout de même peu probable. Je ne pense vraiment pas que ce soit un truc qui intéresse Len.

— Je vais vomir, annonce Charlie.

— Honnêtement, je ne vois pas ce que tu lui trouves, lancé-je. Il a les cheveux gras.

— Justement ! s'écrie Olivia en levant les sourcils. C'est sexy.

— Et le type qui sert les frites chez McDo, tu le trouves sexy aussi ? raillé-je.

— Hilarant, répond Olivia en remettant le nez dans sa liste. Vous avez beau dire, moi je le trouve intéressant, Len. J'aime son côté mystérieux, comme s'il

avait un secret à percer, qu'il se cachait derrière sa carapace.

— C'est un crétin, affirme Charlie. C'est tout ce qu'il y a à en dire.

À nouveau je regarde Len. Il est en train de jongler avec deux pommes, puis en lance une à Babette qui l'attrape au vol. Elle lui sourit.

— Salut, dit une voix derrière nous.

Je me retourne pour voir Juliette, un plateau à la main. On dirait qu'elle s'est changée depuis ce matin, ou alors c'est juste le gilet rose fuchsia qu'elle arbore désormais sur sa robe blanche. Je suis heureuse qu'elle nous ait finalement rejointes. C'est peut-être une main tendue, qui sait ?

— Tiens, assieds-toi là, lui dis-je en désignant la place à côté de moi.

Olivia se décale à contrecœur. Charlie m'adresse un regard en coin ; la courbe de son sourcil est éloquente : « qui c'est celle-là ? » Les seules personnes d'ordinaire admises à notre table sont Jake, Ben et Rob, éventuellement Lauren mais seulement si la réunion du BDE prévue pour l'après-midi a été annulée et que nous avons des décisions à prendre. Je sais ce que Charlie pense de mon initiative : inviter une inconnue sans avoir consulté les autres au préalable constitue une violation majeure du code de conduite du déjeuner. Mais Juliette n'est pas n'importe qui. C'est ma cousine.

— Salut, lui fait Olivia avec un petit geste de la main. Comment se passe ton premier jour ?

Elle a du mal à articuler, la bouche encore pleine de la traditionnelle pomme du midi. En face, Charlie se racle délibérément la gorge et je m'empresse d'interrompre cette ébauche de conversation.

— Désolée, je ne vous ai pas présentées. Charlie, voici ma cousine Juliette. Juliette, voici Charlie.

Pour ne pas laisser Olivia en reste, je la désigne d'un geste moins formel.

— Et tu as déjà croisé Olivia ce matin.

Charlie sourit froidement.

— Tu viens de Los Angeles, non ?

— Oui, répond simplement Juliette.

Apparemment elle n'est pas surprise que Charlie soit au courant. Il faut dire que sa vie est étalée en première page des journaux. Elle doit être habituée à ce que de parfaits étrangers en connaissent déjà les détails.

Juliette se met à jouer avec les bords de sa serviette et nous retournons chacune à nos sandwiches.

— Parlez-moi un peu des mecs, par ici, commence Juliette.

— Tu as laissé un petit copain à L.A. ? lui demande Olivia.

— Pas vraiment, même si mes parents vous diraient que si. Ils sont persuadés que je sors avec un des stagiaires de mon père.

Avec un geste qui suggère tout le ridicule de l'affaire, elle poursuit :

— Imaginez-vous un peu : le type s'appelle Paris.

Olivia fait un sourire de connivence.

— Une fois, je suis sortie avec un garçon qui s'appelait le Belge.

— Ce n'était pas son vrai nom, l'interrompt âprement Charlie, tout en se tournant vers Juliette : Pour répondre à ta question, les mecs de ce bahut sont passables. Disons qu'on les tolère tout juste. Enfin, sauf Rose mais c'est parce qu'elle a tiré le gros lot, ajoute-t-elle avec un clin d'œil.

Me sentant rougir, je supplie intérieurement : *Faites qu'elle ne parle pas de Rob, faites qu'elle ne dise pas son nom.*

— Ah bon ? dit Juliette en se tournant vers moi. C'est quoi l'histoire ?

— Rien du tout.

Je lance un regard noir à Charlie tout en essayant de lui envoyer un coup de pied sous la table.

— Elle a mis le grappin sur le mec le plus convoité du lycée, persiste Charlie, ignorant complètement mes avertissements.

Et de poursuivre :

— C'est tellement injuste, d'ailleurs. Le seul type bien, il a fallu qu'il soit pour elle.

— Hé ! s'indigne Olivia.

— Oh, je t'en prie, réplique Charlie en roulant les yeux. Je te rappelle que tu sors avec mon frère et que je suis particulièrement bien placée pour dire qu'il ne vaut pas mieux que les autres.

— Jusqu'ici, j'en ai repéré un seul qui me plaise, dit Juliette.

— Ah oui ? réagit Charlie tout en se penchant vers moi. Et c'était qui ? Len ?

Tout en prononçant ce nom, elle lance un regard espiègle à Olivia.

— Je ne sais pas, on ne s'est pas parlé, reprend Juliette en haussant les épaules. Mais il était vraiment pas mal. T-shirt bleu, short beige. Super musclé. Totalement mon genre.

À ces mots, ma gorge se serre. Elle vient de décrire trait pour trait la tenue que porte Rob aujourd'hui. Se pourrait-il qu'elle ne l'ait pas reconnu ?

Charlie n'a pas du tout saisi ce qui est en train de se passer et demande à Juliette de nous montrer le garçon en question. Puis elle ajoute, tout en avisant ma cousine :

— Tu as tout pour toi et il n'en faut pas beaucoup pour avoir du succès auprès de la majorité de crétins qui peuplent ce lycée. Je ne me fais aucun souci.

Concernant toute nouvelle personne susceptible d'intégrer son cercle, Charlie a une règle assez simple : surtout ne pas les laisser entrer. Ou du moins ne jamais les laisser devenir trop proches. Elle dit souvent qu'en amitié, la confiance ne vient pas comme ça. Être loyal n'est pas donné à tout le monde. Donc quand de nouvelles personnes arrivent dans le paysage, la première réaction de Charlie, c'est de s'en méfier. Pour vous dire, elle a mis au moins un an à véritablement accepter Olivia. On pourrait croire que Charlie ne se montre pas très chaleureuse de prime abord envers Juliette, mais à vrai dire je la trouve d'une affabilité presque surprenante.

— Tu viens à la soirée, demain ? demande Olivia à Juliette.

— Je ne savais pas qu'il y avait une soirée, répond cette dernière en levant vivement le nez de son sandwich.

— Si, si, reprend Olivia avec un hochement de tête enthousiaste. On a appelé ça « la Sortie », pour fêter la rentrée. On fait partie du bureau des élèves du lycée.

— Tu veux dire qu'on est l'âme du BDE, la corrige Charlie.

Je sens qu'elle ne souhaite qu'une chose, c'est qu'Olivia ne la ramène pas trop. Nous voyons bien toutes les deux la pente où elle s'engage.

— Nous, on a décidé d'y aller sans nos cavaliers, ajoute Olivia.

— Ah bon ? Pourquoi ? s'étonne Juliette.

À en juger par son expression, elle n'approuve pas. En même temps, elle fait toujours plus ou moins cette même tête contrariée, comme si elle se sentait agressée par le monde entier.

— Pour passer du temps entre filles, je crois, s'avance Olivia en consultant Charlie du regard.

Cette dernière lui répond par une moue exaspérée.

— Quoi qu’il en soit, achève Olivia, sens-toi libre de te joindre à nous.

— Merci, murmure Juliette.

Elle lance un coup d’œil à Taylor Simsburg, qui est en train de passer devant nous. Olivia ouvre la bouche comme pour la mettre en garde, mais Charlie, plus rapide, lui vole la parole :

— Tu vas rencontrer les Trois Mousquetaires !

En effet, Ben, Rob et Jake se dirigent vers nous. Ce dernier est coiffé d’une casquette de baseball, ce qui signifie qu’une dispute va immanquablement éclater. Les couvre-chefs sont interdits dans l’enceinte du lycée, ce qui l’expose systématiquement au même reproche de Charlie : « Si tu tiens autant à t’attirer des ennuis, pourquoi ne pas le faire pour quelque chose qui vaille la peine, au moins ? »

Rob est bel et bien en bleu et beige. À la seconde où Juliette l’aperçoit, elle s’écrie :

— C’est lui !

C’est la première fois que je la vois si enthousiaste depuis ce matin, y compris lorsqu’elle me parlait de son séjour en Italie.

— Comment ça ? demande Charlie d’un ton accusateur, prête à en découdre.

Que Juliette jette son dévolu sur n’importe lequel de ces trois-là, c’est de toute façon une mauvaise pioche.

— Le T-shirt bleu ! s’exclame Juliette, apparemment insensible au ton menaçant de Charlie.

Ce disant, elle sort de son sac Tod un tube de gloss. Mon sandwich me tombe des mains. Je crois que je vais me sentir mal.

Charlie, bouche bée, se tourne vers moi, mais avant qu’elle ait pu réagir les garçons arrivent à notre hauteur. De sa serviette, Juliette tamponne délicatement les coins de sa bouche pour parfaire son maquillage. Je me demande bien quel est son « mouvement stratégique ». À mon avis, je ne vais pas tarder à le découvrir.

Heureusement, Rob vient immédiatement se placer juste derrière moi, et met ses mains sur mes épaules. Je laisse aller ma tête contre son ventre, et ferme les yeux un bref instant. Je ne me suis encore jamais montrée aussi démonstrative en public, mais je veux signifier à Juliette que Rob est pris. Qu’il est à moi.

— Voici Juliette, dit Olivia à l'intention de Ben.

Il vient se nicher à côté d'elle et commence à picorer dans son assiette.

— Tu es d'un sans-gêne, lui reproche Charlie, sentencieuse.

— Qu'est-ce que tu attends pour le dire à papa ? la nargue Ben.

Rob ôte sa main de mon épaule pour la tendre à Juliette.

— Ça fait des siècles, déclare-t-il. Content de te revoir.

— Oh mon Dieu ! s'écrie-t-elle. Rob, c'est toi ?

Il se met à rire.

— C'est bien moi.

Sa voix est douce. En retombant, sa main vient caresser mon bras.

Tout en hochant légèrement la tête, Juliette se mordille la lèvre inférieure. Je l'étudie attentivement. Ça pourrait bien être ça, son mouvement stratégique. Difficile à dire, dans la mesure où tout son comportement a toujours l'air... étudié. Comme si elle avait en permanence une idée derrière la tête. En l'occurrence, je ne lis aucune surprise sur son visage à la découverte que nous sommes ensemble, Rob et moi. Ni aucune gêne de l'avoir jugé si ouvertement à son goût une seconde plus tôt.

— Ta rentrée se passe bien ? s'enquiert Rob.

— À peu près, répond-elle, ne le quittant pas des yeux. Disons que ça va mieux depuis quelques minutes, ajoute-t-elle en nous sollicitant brièvement du regard, Charlie et moi, comme pour ne pas laisser croire que c'est uniquement grâce à l'arrivée de Rob.

— Au fait, tu vas à la soirée de demain ?

L'espace d'un instant, je ne sais plus à qui elle s'adresse, mais quand Rob enlève sa main de mes cheveux, je vois que le regard de Juliette est braqué sur lui.

— Je pense, oui, répond-il.

— Allons-y ensemble, alors.

Ça n'est pas possible. Mes oreilles doivent me jouer des tours. Juliette ne peut pas avoir à l'instant demandé à Rob, mon Rob, d'être son cavalier pour la soirée de demain, alors qu'il a la main sur mon épaule, et que nos corps parlent le même langage !

— Allez, Rose, enchaîne Juliette, puisque tu y vas avec Charlie et Olivia, tu

peux bien me le prêter. Je ne connais personne... et comme ça on pourra un peu se raconter nos vies, Rob et moi.

Son ton a changé. Pour la première fois, elle me parle comme si j'étais sa cousine, qu'on était les meilleures amies du monde et qu'elle voulait m'emprunter mon sweat gris plutôt que Rob.

Je cherche Charlie du regard. *Faites qu'elle dise quelque chose*, pensé-je désespérément. Mais elle est trop occupée à faire tourner en l'air la casquette qu'elle vient d'arracher de la tête de Jake. Dans ces moments-là, elle devient inaccessible à tout ce qui l'entoure. Elle zonerait dans le bâtiment des sciences que ce serait pareil. De son côté, Olivia murmure quelque chose à l'oreille de Ben puis se met à glousser. Je n'ai personne pour venir à ma rescousse.

Il reste que Rob va lui dire non, c'est sûr. D'une minute à l'autre je vais l'entendre dire : « Je ne crois pas, non » ou « Vas-y plutôt avec les filles ». Mais rien ne se passe. Je lève la tête vers lui : il la regarde fixement. Son expression n'est plus la même. Il est visiblement troublé, comme s'il ne savait plus quoi dire. Et c'est pourtant tellement évident, ce qu'il doit dire !

— Allez, reprend lentement Juliette, juste pour une soirée...

Elle se remet à mordiller ses lèvres.

— Tu devrais vraiment venir avec nous, lâché-je finalement. On va bien s'amuser, tu verras. On ira se faire belles chez Olivia, qui a une maison qui fait au moins la taille du Texas.

J'en suis réduite à toutes les extrémités, mais en l'occurrence je sens que mes arguments n'ont aucun poids. Nul doute que la maison de Juliette n'a rien à envier à celle d'Olivia.

— Je veux y aller avec Rob, minaude-t-elle.

Vous voulez savoir mon problème ? J'ai toujours eu horreur du conflit. Depuis que je suis petite, je ne supporte pas l'idée de brusquer quelqu'un. En général, je me débrouille toujours pour ménager la chèvre et le chou. Jusqu'ici j'y étais arrivée sans trop de problèmes, mais aujourd'hui, je me retrouve complètement démunie. Charlie, elle, n'a aucun mal à remettre les gens à leur place, et à défendre ses intérêts. Où suis-je, moi, dans ces moments-là ? À tous les coups, cachée derrière elle.

Je cherche encore la façon de me sortir de ce mauvais pas quand j'entends la voix de Rob jaillir dans mon dos. Il ne prononce qu'un mot :

— OK.

En d'autres termes, « oui ». J'ai dû mal comprendre. Quelqu'un va m'annoncer que, non, Rob ne vient pas à l'instant de donner son accord à ma cousine Juliette pour qu'elle aille à la soirée à son bras. Ma cousine Juliette qui a dit devant moi qu'elle le trouvait canon. Ma cousine Juliette qui a eu le culot de l'inviter alors qu'il me tenait la main, sans que le fait de nous voir ensemble ne la gêne plus que ça.

— Parfait ! déclare-t-elle. On se voit demain, alors. Je file, poursuit-elle en reprenant son plateau.

Elle n'a pas touché une miette.

— Ciao ! lance-t-elle à la tablée.

Ça doit être sa façon à elle de prendre congé. Je sens que je ne suis pas près de l'oublier.

Charlie lui répond d'un geste qui ressemble plus à une volée de gifles. Elle est toujours en train de se défouler sur Jake.

— À plus tard, me dit Juliette, avant d'ajouter, un peu plus bas : Je suis tellement contente d'être à nouveau là. Je sens que cette année va être géniale.

C'est drôle, c'est comme si une éternité s'était passée depuis hier, quand Charlie me disait la même chose. Rob et moi on est ensemble, maintenant, et je devrais être aux anges aussi. Pourtant je ne peux pas me défaire du sentiment qu'elles pourraient bien avoir tort, l'une comme l'autre.

Scène 6

— Sérieusement, ça ne te pose aucun problème, Rose ? me demande Charlie sans détour.

Nous sommes chez Olivia, en train de nous préparer pour la fête. Le sol de sa chambre est jonché de vêtements et de pages de magazines arrachées dans *Elle* et *Glamour* pour nous donner des idées de tenues. Mais ce raz-de-marée ne nous inquiète pas trop. Dix minutes après notre départ, il n’y paraîtra plus grâce aux bons soins de la femme de ménage.

On se croirait plus à l’hôtel que dans une maison normale. Olivia possède sa propre suite avec une salle de bains en marbre, un dressing et un salon. De quoi passer un an à l’intérieur sans avoir besoin de sortir. Une fois nous avons tenté le pari de tenir tout un week-end, mais il a fallu que Matt Lester fasse une soirée chez lui le samedi soir : nous n’avons pas pu résister.

Le salon recèle toujours une provision de nos sucreries préférées. Des Dragibus pour moi, les fameuses sucettes d’Olivia et les crocodiles de Charlie. On peut zapper sur toutes les chaînes existantes et, grâce à un système à la carte, regarder le film qu’on veut, quand on veut. Ce n’est pas chez moi que ça arriverait. On n’a même pas Canal+. Nous, on n’a que les chaînes de base. Mes parents n’ont jamais vraiment regardé la télé.

Cela dit, ce soir pas question de nous attarder à grignoter des bonbons. Nous sommes en retard. On était censées être sur place il y a une demi-heure pour tout installer et je me sens affreusement coupable d’avoir fait faux bond à Lauren. Je l’imagine plantée seule au milieu de la cour, un lampion à la main sans personne pour l’aider à le suspendre, et je regrette amèrement que la règle de ponctualité de Charlie ne s’applique pas en dehors des heures de cours. Je suis tellement mal que je n’accorde pas une seconde d’attention à ce que Charlie est en train de me

dire. Je préfère demander si quelqu'un a prévenu Lauren.

— Je croyais que tu lui avais envoyé un texto, me répond Olivia.

Elle est assise à sa coiffeuse et estompe le rouge à lèvres qu'elle vient de se mettre. Ses cheveux blonds ondulent gracieusement sur ses épaules, résultat d'un tête-à-tête d'au moins soixante-quinze minutes avec son fer à friser.

Charlie essaie de la déloger à coups de hanche. Ses cheveux sont relevés en chignon. Quelques mèches s'en échappent pour retomber en boucles parfaites autour de son visage. J'aperçois, coincées dans le cadre du miroir, des photos de nous depuis la seconde. Il y en a une où on est en train de faire une pyramide humaine dans le jardin de Charlie, le jour où nous avons décidé de fonder une équipe de pom-pom girls pour le lycée. Une semaine plus tard nous renoncions, après avoir compris que Charlie refuserait de recruter tout membre extérieur à notre groupe. Il y a des photos de Malibu, et une d'Olivia et Ben en train de manger des Mister Freeze. Elle doit être toute récente. Je me demande qui l'a prise.

Je saisis mon portable pour envoyer un message d'excuse à Lauren : *On est tlm en retard. Dsl. On arrive !*

À peine mon téléphone reposé, je le regarde à nouveau pour vérifier si elle ne m'a pas déjà répondu. Rien à signaler pour le moment.

— Charlie a raison, reprend Olivia. Tu gères la situation exceptionnellement bien, je trouve.

Haussant les épaules, je leur rapporte le discours que m'a tenu Rob hier.

— C'est ma cousine. S'il fait ça, c'est pour m'être agréable, c'est tout.

— Et en plus il se la joue chevalier servant ! commente Charlie.

— Ils étaient amis, avant. Et puis, elle ne pouvait pas savoir qu'il se passe quelque chose entre lui et moi.

— On s'en fout. Ça ne se fait pas, un point c'est tout, m'interrompt Charlie.

— Ce n'est pas comme s'il lui sortait le grand jeu et passait la prendre en voiture, argumenté-je. Et puis ce n'est pas mon mec, non plus.

J'ai envie d'ajouter « du moins, pas encore », mais je me retiens.

— Je m'étais un peu dit que ce serait le grand soir, pour toi, avance Charlie.

— Comment ça ? demandé-je.

— Eh bien le soir où toi et Rob, vous... enfin, tu vois, quoi.

À ces mots Olivia s'exclame :

— Ooooh ! Tu penses ?

— Vous rêvez. Jusqu'ici on s'est à peine embrassés.

À ce souvenir, je rougis. Rob était censé passer à la maison hier soir, mais finalement il a dû rester avec son père pour réparer une de leurs voitures. M. Monteg est passionné de vieux modèles et a initié son fils à la mécanique dès son plus jeune âge. C'est tellement mignon, qu'ils aient ça en commun ! Une fois remise à neuf, son père revend l'auto sur laquelle ils ont travaillé. Il arrive qu'on croise un de ces petits bijoux en ville, ce qui fait immanquablement dire à Rob : « Celle-là, elle sort de l'écurie Monteg. » Bref, le temps qu'ils finissent, il était déjà 9 heures et Rob avait des devoirs à faire. J'essaie de me persuader que ça ne veut rien dire. Rob fait toujours passer les moments avec son père en premier, et je ne trouve rien à redire à ça. J'aurais quand même aimé le voir avant ce soir pour savoir un peu plus à quoi m'attendre. A fortiori parce qu'il ne sera pas mon cavalier et que jusqu'ici tout ce que nous avons fait, c'est échanger quelques baisers à la Falaise.

Malgré toutes mes réserves, je dois avouer que Charlie a fait mouche. Nous n'irons peut-être pas jusqu'au bout ce soir, mais il se peut que nous soyons au seuil d'une vraie histoire. Ce qui impliquerait tôt ou tard qu'on fasse l'amour. Je me suis déjà imaginée au lit avec Rob, mais à chaque fois dans mes fantasmes il se contente de me serrer dans ses bras et de passer la main dans mes cheveux.

— À votre avis, laquelle plaira le plus à Ben ? La bleue ou la jaune ? demande Olivia.

Postée devant le miroir en pied, elle fait alterner les deux robes sur leurs cintres devant sa silhouette.

— La bleue, répond Charlie sans hésiter. C'est sa couleur préférée. Tu as bien vu sa chambre, même les draps sont...

Soudain elle s'interrompt et retourne à son maquillage. Olivia détourne le regard, mais je peux la voir rougir.

— Moi je préfère la bleue, assuré-je.

— Tu mets quoi, d'ailleurs toi ? me demande Charlie.

Je désigne d'un geste la robe gris argenté que j'ai posée sur le lit d'Olivia. Je l'ai déniché avec ma mère cet été dans une de ces boutiques du bord de mer, où flotte toujours la fragrance de bougies parfumées.

— Ça, c'est quelque chose qu'il faut avoir dans sa garde-robe, m'a dit ma mère en se saisissant de la robe et en me la fourrant dans les bras.

Quand elle me choisit des fringues, ma mère porte toujours son dévolu sur ce qu'il y a de plus, disons, osé. Non qu'elle ait l'intention de m'attifer comme si j'allais faire le trottoir, mais ça ne l'empêche pas de se justifier par des phrases comme : « Tu ne seras jeune qu'une fois » ou « Ce pull te vieillit de dix ans ». Selon Charlie, je ne connais pas ma chance. Quand sa mère était encore en vie, elle était obligée de se changer dans les toilettes de l'école. Mais ça, c'était avant. Aujourd'hui, Charlie peut s'habiller comme elle veut.

Pour en revenir à ma mère, je n'ai pas manqué de lui dire :

— Franchement, je ne suis pas sûre. C'est un peu... voyant.

— Tu l'as dit, m'a-t-elle répondu en me poussant de force dans la cabine d'essayage.

J'ai su qu'on allait acheter la robe avant même de la mettre. Ses bretelles s'attachent sur la nuque, laissant le dos complètement nu. Elle est courte, mais pas trop, et l'argenté du tissu est d'une nuance particulièrement vive. Je me suis d'abord sentie complètement décalée dedans, voire ridicule, mais le concert d'exclamations admiratives de ma mère et de la vendeuse a fini par me convaincre que je n'étais peut-être pas aussi risible que je le pensais. Le soir même, je l'essayais chez moi avec une paire de talons bleu pâle, et je me suis sentie... comment dire ?... jolie. Comme si ce n'était pas moi. Comme si je sortais tout droit d'un film ou d'un magazine. Comme si j'étais Charlie ou Olivia, le genre de fille qui peut se permettre de porter pareille robe. J'espère secrètement produire le même effet ce soir et que Rob en aura le souffle coupé.

Pour l'heure j'enfile la robe, et Charlie émet un sifflement admiratif.

— Tu es tellement sexy là-dedans ! s'exclame Olivia.

— Rob va fondre comme neige au soleil, renchérit Charlie.

Bien sûr, je lève les yeux au ciel, mais je suis en même temps parcourue par un frisson. Ce soir, tout me semble possible. Devant moi je vois la nuit se déployer comme un océan majestueux. Infini. Je pourrais m'y laisser porter jusqu'à la fin des temps.

— Il faut y aller, dis-je en regardant ma montre.

On a quarante-cinq minutes de retard : le temps que nous arrivions, la soirée aura déjà commencé.

— On sait, on sait, s'exclame Olivia.

Elle court d'un bout à l'autre de sa chambre, renversant tout sur son passage, sa pochette à la main.

Charlie reste là, immobile, à me sourire.

— Quoi ? Qu'est-ce que j'ai ?

— Rien, répond-elle, prise en flagrant délit. Je suis juste fière de toi.

— Je suis prête, s'écrie Olivia en refermant son sac.

— En avant la musique !

Nous quittons la pièce et avançons en file indienne dans le vestibule. Les proportions de l'escalier de la maison sont démesurées, avec un énorme lustre de cristal suspendu pile au milieu de la gigantesque cage. Le genre de truc qu'on s'imagine pour le jour de son mariage. Après avoir attendu Charlie qui tenait absolument à se laisser glisser sur la rampe, nous suivons Olivia dans la cuisine. Le cliquettement de nos talons sur le sol marbré semble nous précéder.

— La cavalerie arrive, nous accueille la voix de son beau-père.

Lui et la mère d'Olivia sont en train de pourchasser ses deux petits frères autour de la table. Sa mère redresse la tête et nous adresse un sourire un peu las. Josh, l'un des turbulents frangins, fonce littéralement sur Olivia.

— Si tu me touches, je te tue, vocifère-t-elle.

Mais aussitôt elle se penche pour lui faire un câlin.

— Attention, je t'ai à l'œil, gronde-t-elle tout en lui ébouriffant les cheveux.

— Vous êtes sublimes, nous complimente la mère d'Olivia, avant d'ajouter : Gabe, où est l'appareil photo ?

Le beau-père d'Olivia, après avoir récupéré l'appareil sur la table de la cuisine, nous fait signe de le suivre hors de la pièce. La mère d'Olivia nous positionne devant la porte d'entrée.

— Un, deux, trois, souriez !

D'une jambe, elle empêche Drew, son deuxième fils, de nous foncer dessus, tandis qu'elle s'appuie de son bras libre sur l'épaule de son mari. Remarquable numéro d'équilibre auquel elle se livre tout en pressant le déclencheur.

Charlie a carré ses poings sur ses hanches, tout coudes dehors. Olivia, de trois quarts, ondule de l'épaule. Et moi, comme d'habitude, je suis coincée entre elles sans vraiment savoir quoi faire. Je suis la seule à ne pas avoir de pose attitrée.

— Mets tes mains sur tes hanches, ça te fera paraître deux kilos de moins, me glisse Olivia entre ses dents.

Mais j'ai à peine le temps de comprendre de quoi elle parle que Charlie me traîne dehors. Nous nous entassons à l'intérieur de Rubis. Derrière nous, la mère d'Olivia nous lance :

— Amusez-vous bien ! Soyez prudentes !

Quand nous faisons notre entrée dans la cour, tout le lycée est déjà là. Lauren, qui n'a jamais répondu à mon texto, nous accueille d'un signe insouciant. Elle porte une petite robe à bretelles bleu pervenche, qui met en valeur ses épaules fines. Elle a ramassé ses cheveux blond-roux en un chignon informel.

— Je suis tellement désolée ! Est-ce que je peux faire quelque chose ? dis-je en m'approchant d'elle.

— Rien du tout, répond-elle en balayant mes excuses d'un geste. Non, sérieusement, il n'y a aucun problème. On est bon.

En levant les yeux, je remarque le boulot remarquable qu'elle a fait. Des lampions se balancent à tous les coins de la cour, les arbres sont habillés de cheveux d'ange or et argenté, tandis qu'une guirlande de fleurs serpente le long de la passerelle. Ce décor féérique me rappelle cette pièce de Shakespeare que j'ai vue avec ma mère à Los Angeles, *Le Songe d'une nuit d'été*. J'avais dix ans et je n'y ai pas compris grand-chose, mais je me souviens de mon émerveillement en découvrant le plateau enchanteur.

Les élèves grouillent de toutes parts, sirotant du Champomy dans des flûtes à champagne. On ne se croirait pas dans une simple soirée lycéenne, mais plutôt au milieu d'un événement important, magique, comme si quelque chose d'inouï allait se produire ici, ce soir.

J'aperçois Jake, Ben et Rob près du buffet où les ont déjà rejoints Charlie et Olivia. Rob porte une veste, ce qui est assez rare pour être remarqué. Il n'arrête pas de tirer sur les manches. C'est adorable, cette façon qu'il a d'être mal à l'aise. Je ne vois Juliette nulle part. Elle ne doit pas encore être arrivée.

Durant le peu de temps qu'il m'a fallu pour aller parler à Lauren, Charlie et Jake ont déjà commencé à se disputer, et Ben et Olivia sont à deux doigts de se sauter dessus. Cette dernière est justement en train de s'étirer, la poitrine en avant, tandis qu'il la tient par la taille : belle démonstration de son mouvement stratégique, de quoi donner le coup de grâce à Ben.

Je regarde à nouveau Rob. Il me fait craquer avec sa veste et son pantalon gris.

Il a assorti le tout d'une chemise en damier blanc et rose, que j'aime particulièrement mais qu'il ne met jamais.

Je n'ai qu'une envie, aller l'enlacer étroitement. Mais tout d'un coup, je réalise que, techniquement, il n'est pas mon cavalier ce soir. J'ai tout fait pour ne pas trop y penser jusqu'ici, gardant l'espoir que Juliette finirait par renoncer.

Au moment où je traverse la cour, le DJ passe « Kokomo », une chanson dans laquelle les Beach Boys font le palmarès des meilleurs endroits où aller en amoureux.

— Je crois que je suis allée partout, se vante Olivia tandis que j'arrive à leur niveau.

Puis, tout en suivant les paroles et comptant sur ses doigts :

— Et de sept ! Oui, j'ai visité tous les endroits de la chanson.

— Ce que tu peux être snob, la taxe Charlie.

Apparemment cette remarque sonne comme un compliment aux oreilles de Ben qui gratifie Olivia d'un baisemain. Elle glousse de plaisir.

Je sens les yeux de Rob sur moi, et je fais tout mon possible pour ne pas me tourner vers lui. Pas tout de suite. Dès que j'ouvrirai la bouche, je sais que je redeviendrai juste Rosie. Je préfère laisser ma robe parler pour moi encore quelques instants.

— Wahou, dit-il, venant vers moi et passant sa main le long de mon bras. Tu es éblouissante.

— Ça te plaît ?

Grisée par son contact, je laisse retomber mes mains le long de mon corps et me mets à triturer ma robe. Je n'ai absolument rien bu, et pourtant une ivresse soudaine m'envahit.

— Magnifique, ajoute-t-il.

— Où est Juliette ? demandé-je d'un air détaché.

Il répond avec une grimace :

— Je ne sais pas. On ne s'est pas parlé, répond-il.

— Oh.

— Rosie, je te l'ai déjà dit, c'est sans importance. Si je le fais, c'est pour toi.

Il m'attire à lui, de la même façon que sur la Falaise. C'est si bon, et je me sens tellement en sécurité entre ses bras que le calme se fait soudain dans mon esprit.

— Tu ne m'en veux pas, dis ? s'inquiète-t-il.

— Non, le rassuré-je en me blottissant contre lui.

— Parfait alors. Parce que, même si je ne suis pas officiellement ton cavalier ce soir, figure-toi que j'ai tout de même la ferme intention de t'inviter à danser.

— Aussi cucul que soit la proposition, je ne dis pas non.

Faisant mine de se planter un poignard dans la poitrine, il en rajoute :

— Que ne ferais-je pour vos beaux yeux, mademoiselle.

— Cause toujours, Roméo, nous interrompt Charlie. Alors, on va danser ?

Les premières notes de « Walking on Sunshine », de Katrina and The Waves retentissent. Charlie a voulu miser sur une sélection de tubes rétro.

« Il n'y a pas de raison pour que ces chansons ne soient pas de sortie, elles aussi », avait-elle justifié.

J'adore celle-là. Elle a un parfum d'été et d'enfance. Et lorsque Rob me prend par la main pour m'entraîner sur la piste, toutes mes inquiétudes concernant Juliette se dissipent instantanément.

La nuit est tombée. Rob me fait virevolter au rythme de la musique et les lampions se transforment devant mes yeux en longs zigzags lumineux se propageant à travers la cour. J'ai l'impression de faire un tour sur un grand huit : autour de moi tout bouge à la vitesse de la lumière, mais j'ai une conscience si aiguë des choses qu'elles semblent finalement presque figées, palpables. C'est le paradoxe ultime.

Charlie et Jake ont apparemment instauré une trêve. Ben et Olivia dansent un slow bien serré malgré le rythme bondissant de la chanson. Soudain je sens mes lèvres se fendre en un immense sourire, si irrépensible qu'il se mue bientôt en éclat de rire. Ce moment est juste parfait. Si merveilleux que je ne voudrais jamais qu'il cesse.

Quand la chanson s'arrête, Rob me fait tourner sur moi-même une dernière fois.

— Joli déhanché, Rosie.

Nous avons tous les deux le souffle court. Le décolleté de ma robe est dangereusement descendu et mes cheveux, humides de transpiration, commencent à se plaquer sur ma nuque. Je tiens déjà du chien mouillé, alors que nous venons à peine d'arriver. J'ai sérieusement besoin de me rafraîchir.

— Je vais me repoudrer, annoncé-je à Rob.

— Reviens-moi vite, répond-il en m’attirant à lui et en déposant un petit baiser sur ma joue.

Un peu de sueur a perlé sur ses lèvres : elles sont humides contre ma peau, mais je m’éloigne tout de même en gardant la main posée à l’endroit où il m’a embrassée. Encore une fois, tout est parfait. Cette soirée se passe mieux que je n’aurais jamais imaginé.

Dans les toilettes, quelques élèves de seconde s’attardent devant les lavabos. Quand elles me voient entrer, elles me cèdent la place sans demander leur reste. Ça me rappelle le temps où moi aussi je me sentais si jeune et vulnérable. C’est amusant comme la roue tourne. Ce soir, entre ma tenue et le baiser que Rob vient de me donner, cette période me paraît si lointaine...

Je suis seule et me contemple dans le miroir. J’ai la tête qui tourne. Il faudrait que je m’asseye, mais sous le coup de l’excitation, je ne tiens pas en place. Rob me trouve belle. Et c’est la première fois que je comprends pourquoi. Cette fille, dans sa robe dos-nu argentée *est* belle. Comment ai-je pu croire que ça ne marcherait pas entre nous ou même accorder tant d’importance à Juliette ? Rob et moi, c’est une évidence. Je l’ai su quand il m’a embrassée. Je me sens vraiment moi-même quand je suis avec lui.

Du plus loin que je me rappelle, Rob a toujours été là. C’est lui qui a couru derrière moi pour me rassurer le jour où on a enlevé les petites roues de mon vélo. Lui qui m’a offert des lunettes de soleil pour camoufler mes yeux gonflés par les piqûres de guêpes quand je suis tombée sur un nid en allant cueillir des tomates dans le potager de ma mère. Encore Rob avec qui je me suis entraînée pendant tout l’été dans la piscine de la colo quand on avait onze ans pour pouvoir enfin passer dans le groupe orange. Rob qui était là quand Sally, ma chienne, est morte. Il a insisté pour qu’on fasse une cérémonie d’enterrement et a même composé un petit poème pour l’occasion : « Avec Sally, pas d’embrouillamini. Elle a choisi de partir. C’est bien triste à dire. » C’est Rob toujours qui m’a soutenue lorsque je me suis disputée comme jamais avec Charlie l’année dernière, au point que j’ai cru que nous ne redeviendrions jamais amies. C’est lui qui m’a dit que tout allait s’arranger.

Il sait que les Dragibus sont mes bonbons préférés et que je n’ai pas su épeler correctement mon deuxième prénom jusqu’en CM2. C’est Rob, quoi ! Je le connais depuis toujours et il me connaît mieux que moi-même. N’est-ce pas la preuve que nous étions faits l’un pour l’autre ? Il est mon âme sœur. J’en suis certaine, et le seul fait qu’il soit là, derrière cette porte, à m’attendre, en est la

démonstration imparable. Tout mon corps vibre d'une secrète impatience, du bout de mes orteils jusque dans mes doigts. Peut-être que c'est vrai : cette nuit, tout peut arriver. Je ne voudrais partager ça avec personne d'autre, et je n'ai plus aucune difficulté à nous imaginer aller plus loin que sa simple main dans mes cheveux. Charlie avait raison. Ça va être la plus belle année de toute ma vie. Et la prochaine, on aura tous les deux intégré Stanford. Soudain je vois le reste de mon existence se dérouler devant moi comme un tapis rouge. Je n'ai plus qu'à avancer le pied.

D'un doigt tremblant d'émotion, j'applique une dernière touche de gloss à mes lèvres puis je rajuste ma robe et prends le chemin de la passerelle. Je me sens invincible. Comme Beyoncé dans un de ses clips, mon ventilateur personnel diffuse de l'air dans mes cheveux. Rien ne peut me résister.

J'entends les accords d'un slow résonner dans la cour. « Oh, My Love, My Darling ». C'est la chanson emblématique du film *Ghost* avec Demi Moore et Patrick Swayze. En général les slows me mettent mal à l'aise mais, cette fois, je me vois déjà dans les bras de Rob, sentant ses mains dans mon dos et laissant aller ma tête contre son épaule. Je marche à si vive allure que je n'ai même pas vu que je fonçais droit sur quelqu'un.

— Pardon, lancé-je sans même lever les yeux.

— Une minute ! s'exclame Len en me retenant par le bras.

— Ah, salut, dis-je en me dégageant.

— Je te cherchais.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu es tombé sur la tête ?

— Exactement. Je voulais justement m'en remettre à tes bons soins, dit-il tout en inclinant légèrement le front.

— Qu'est-ce que tu veux, Len ? m'impatienté-je.

Je ne demande qu'une chose : aller retrouver Rob et lui dire une bonne fois pour toutes que je veux être avec lui.

Len hausse les épaules.

— Moi ? Rien, je voulais juste te demander ce qui se passait avec ton mec.

— Mon mec ?

— Ne fais pas ta sainte-nitouche, je vous ai vus vous tripoter.

Tripoter ? De quoi il parle ? pensé-je.

— On ne s’est pas tripotés, rétorqué-je.

— Tu sais quoi ? Pour une fois je vais te donner raison : avec toi, ça n’avait rien à voir avec ce qui est en train de se passer là-haut, dit-il en faisant un signe vers le côté opposé de la cour.

— Là-haut ?

— Tu ne pourras pas dire que je ne t’ai pas prévenue.

Avec deux doigts, il me fait un petit salut avant d’enfoncer ses mains dans ses poches et de s’éloigner en gardant les yeux sur moi.

— Mais de quoi est-ce que tu parles ? lui lancé-je.

— C’est un pauvre type, Rosaline. C’est moi qui te l’aurais dit en premier, me répond-il en se retournant.

— Qui ? marmonné-je, hébétée.

Mais Len a déjà disparu de la passerelle. S’il m’a entendue, il fait la sourde oreille.

*

Je jette un coup d’œil dans la cour. Charlie et Jake tournoient ensemble au rythme de la musique, sauf qu’il semble bien que ce soit Charlie qui mène. Ben et Olivia sont si étroitement enlacés dans un coin qu’on ne distingue plus leurs deux corps, l’un dans l’autre. Rob n’est pas encore en vue, mais il faut dire qu’avec mon léger vertige, j’ai du mal à me concentrer pour le trouver.

Je me faufile parmi la foule serrée de la piste de danse, et tous les couples qui évoluent ensemble. Matt et Lauren sont notamment rivés l’un à l’autre, et je me demande l’espace d’un instant ce qu’il se passe vraiment entre eux. À croire que je n’irai jamais au bout de mes surprises.

Lorsque j’arrive au centre, par un mouvement instinctif je regarde en l’air. C’est là que les propos de Len prennent tout leur sens.

Un petit balcon s’avance au-dessus de la passerelle, qui faisait partie du bâtiment d’origine et que les architectes ont conservé, quoi qu’il ne soit d’aucune utilité. Il ne doit pas mesurer plus de deux mètres de long, et est submergé par les feuilles de lierre.

Rob se tient là. Ses cheveux châtain lui tombent légèrement dans les yeux, et les deux premiers boutons de sa chemise se sont détachés. Il se balance doucement sur la musique, exactement comme je l'avais imaginé. Il est beau, fort et charmant à la fois, et plus que jamais je voudrais être dans ses bras. Seulement voilà, quelqu'un a pris ma place. Il la tient contre lui. Il a passé ses bras autour d'elle, elle a appuyé sa tête sur son épaule et ils dansent lentement, si lentement qu'on pourrait les croire immobiles. Cette fille, qui devrait être moi, cette fille, avec qui il danse si langoureusement, cette fille n'est autre que Juliette.

Il y a quelque chose dans la façon dont il l'enlace qui me fait m'arrêter net. Car ce n'est en rien amical ni platonique. Il la tient comme s'il tenait une fleur que le vent allait emporter d'un instant à l'autre. Elle ressemble à une ballerine, si fine, délicate. Fragile. Il baisse légèrement la tête pour sentir ses cheveux. Tout à coup, je ne parviens plus à respirer, comme si on venait de m'assener un énorme coup de poing dans le ventre. Mais je ne peux que rester là, bouche bée. Leurs corps sont si proches qu'on ne pourrait pas glisser une feuille de papier entre eux. J'ai beau fermer les yeux, l'image est encore là quand je les rouvre. Elle a toujours la tête sur son épaule, et lui, les mains sur son dos. Leur immobilité pourrait faire croire qu'ils sont en marbre. Suis-je la seule à voir ça ? Ben et Olivia sont toujours ventousés l'un à l'autre, mais j'ai perdu Charlie de vue. Je donnerais tout pour qu'elle ne voie pas ce qui se passe sur le balcon. Je voudrais que personne ne sache, que les quarante-huit dernières heures n'aient jamais existé, et ne pas être éclaboussée d'une telle humiliation. Je voudrais m'enfuir aussi loin que mes jambes me porteront sans jamais me retourner, que le temps fasse machine arrière. Je voudrais un million de choses plutôt que de rester plantée là à les regarder, impuissante.

Quand j'arrive enfin à me détacher de cette vision, mes yeux rencontrent ceux de Len. Il me regarde mais ne me nargue pas, comme j'aurais pu m'y attendre. Puis il baisse la tête et se dérobe à ma vue.

L'instant d'après, Charlie est devant moi. Son chignon s'est défait et ses cheveux roux tombent épars autour de son visage, comme les branches d'un saule pleureur. Elle les a vus, sur le balcon, et la même stupeur se reflète sur nos figures. Elle franchit les deux pas qui nous séparent et prend ma main dans les siennes. Elle la serre deux fois, comme le jour où j'avais peur dans la voiture qui nous a emmenés pour la première fois au lycée. Comme elle le fait quand elle veut me rassurer. Sa façon à elle de me dire : « Je suis là. »

Et par cette même main, soudain elle m'entraîne, loin de la piste de danse, en

passant par la passerelle et au-delà du Logis, jusqu'au premier étage du parking où elle m'ouvre la portière de sa voiture et m'installe à l'avant. Ce n'est qu'une fois que nous avons passé les grilles du lycée que je laisse couler mes larmes.

ACTE III

Scène 1

J'ouvre les yeux avant que mon réveil ne sonne. J'ai l'impression de ne pas avoir dormi de la nuit et même de tout le week-end. Je n'ai fait que passer d'un état de semi-conscience à un autre, espérant à chaque fois sortir d'un mauvais rêve tout en sachant bien que ça n'arriverait pas. J'ai mal dans la poitrine. Peut-être est-ce au cœur. Difficile à dire. Au moins maintenant je comprends ce que c'est que d'avoir le « cœur brisé », pas comme tous ces gens qui utilisent l'expression à tort et à travers. Allongée là dans mon lit à attendre le déclenchement de l'alarme, je presse mes mains sur ledit cœur : peut-être qu'en appuyant suffisamment fort, je parviendrai à en recoller les morceaux ?

— Charlie est là, me lance ma mère à travers la porte.

Abominablement en avance, comme d'habitude, me dis-je. Pourtant, en levant un œil vers ma table de nuit, je me rends compte qu'il est 7 h 10. Déjà en retard. Est-ce que mon réveil a sonné, au moins ? Je ne saurais dire. Peut-être ai-je même oublié de le régler hier.

— Je descends tout de suite ! m'exclamé-je en sautant du lit et en enfilant le jean que j'avais déjà hier.

J'y ajoute un débardeur blanc et un gilet bleu qui traînaient sur mon fauteuil de bureau.

J'ai fait la morte ces deux derniers jours, ignorant les appels et textos de Charlie comme d'Olivia. Je n'ai rien à leur dire et n'ai aucune envie de savoir combien elles sont désolées de ce qui s'est passé. S'il y a une personne de qui j'aurais voulu l'entendre, c'est Rob. Or, Rob n'a pas daigné m'appeler ni passer à la maison ces deux derniers jours. J'ai donc toutes les raisons de croire qu'il n'est pas près de me demander pardon. Ce qui est arrivé vendredi soir signe sans doute la fin de ce que nous avons vécu tous les deux l'espace d'un instant.

Le pire dans tout ça, c'est que j'ai bien l'impression qu'il n'est pas rentré du week-end. Je l'ai guetté le soir de la fête, presque jusqu'au matin, juste pour savoir. En vain. Pas de bruit de pneus sur les graviers de l'allée, ni de lumière dans sa chambre. Rien.

— Tout va bien ? me demande ma mère quand j'entre à pas pesants dans la cuisine.

Je suis dans un piteux état. Ça fait trois jours que je ne me suis pas lavé les cheveux et je ne me suis pas donné la peine d'ouvrir ma trousse à maquillage ce matin.

— Oui, réponds-je sobrement.

— Tu es sûre ? On ne t'a pas beaucoup vue ce week-end.

Ce disant, elle met ses mains sur ses hanches et me lance un regard perçant, comme quand elle sent que je lui cache quelque chose. Pour être franche, je n'aurais pas cru qu'elle ferait à ce point attention. Elle et mon père ont passé leur temps enfermés dans le bureau à tenir de longs conciliabules.

— Ne t'inquiète pas, dis-je d'une voix plus ferme.

Je lui colle un bisou rapide.

— Et moi, alors ? Je compte pour des prunes ? s'exclame mon père, assis à la table de la cuisine, tout en indiquant sa joue de l'index.

Quand j'arrive à sa hauteur, il me prend dans ses bras.

— Tu vas les avoir, mon poussin, me glisse-t-il à l'oreille.

Il me dit ça sans raison apparente, et en même temps ça ne me surprend pas. Il a toujours su deviner quand ça n'allait pas, et trouver les bons mots pour me reconforter. Plus que jamais j'aimerais redevenir une petite fille, à l'époque où le seul fait que mon papa m'appelle « poussin » suffisait à effacer tous mes chagrins et à me rendre ma joie de vivre.

Je me force à sourire, bois une gorgée de café dans sa tasse et rejoins la voiture où Charlie klaxonne à qui mieux mieux.

En ouvrant la porte, je découvre Olivia à l'arrière, les deux bras passés autour du siège avant. C'est la deuxième fois en une semaine. Nous avons atteint un record.

— Salut ! Désolée pour le retard, leur lancé-je tout en me glissant à ma place et en attachant ma ceinture.

Peut-être qu'en faisant comme si de rien n'était, ça donnera l'illusion que rien ne s'est passé.

— Comment vas-tu ? me demande aussitôt Charlie en se tournant vers moi, les traits contractés, la mine grave.

Moi qui m'attendais à la trouver énervée par mon silence ce week-end, ou au moins par mon retard de ce matin... Peut-être l'est-elle d'ailleurs, auquel cas elle n'en laisse rien paraître.

— Hmm, bien. On y va ?

Charlie jette un petit coup d'œil à Olivia, qui lâche :

— C'est un salaud.

— Et elle, c'est une garce, renchérit Charlie.

Je hausse les épaules.

— C'est pas grave.

— Si, c'est grave, s'écrie Charlie, sur le même ton que lorsqu'elle est sur le point de se disputer avec Jake.

Soudain je n'ai plus qu'une envie : bondir hors de cette voiture, courir jusque chez moi, me rouler en boule sous ma couette et ne plus jamais en sortir.

— On ne peut même pas dire qu'on était ensemble, commencé-je.

— Quoi ? me coupe Olivia. C'est tellement faux !

— Mais si, insisté-je, ça n'était pas gravé dans le marbre. Au fond c'était logique, c'était elle sa cavalière...

Ma voix se brise, et je tourne mon regard vers la vitre. Nous quittons l'allée. Dans le rétroviseur, j'aperçois mes parents sur le pas de la porte. Mon père est en train de changer l'ampoule du plafonnier de la véranda et ma mère assure son équilibre, une main posée sur son dos. Je garde les yeux fermement braqués sur eux tandis que nous nous éloignons. Je m'empêche de regarder à gauche, du côté de chez Rob.

— Déjà que c'était dégueulasse de sa part de demander à Rob d'être son cavalier, là elle a dépassé les bornes, poursuit Olivia. Je veux dire, elle l'a quand même embrassé, alors que vous êtes cousines !

OK. Donc ils se sont embrassés, pensé-je.

— On les a vus, confirme Charlie.

Elle me regarde du coin de l'œil, mais je reste fixée sur les arbres qui défilent

par la vitre. Évidemment qu'ils se sont embrassés. Ils étaient pratiquement cimentés l'un à l'autre quand je suis partie. À la pensée qu'il a posé ses lèvres sur les siennes, je sens comme si on aspirait le contenu de mon estomac à travers mon nombril pour me le reverser ensuite à l'intérieur de la gorge.

— Ce n'est pas grave, me forcé-je à nouveau. Vraiment.

Aucune de nous n'ajoute rien, et nous poursuivons le trajet en silence. Seule la radio continue de déverser son flot de musique, en l'occurrence un morceau déprimant que je ne connais pas.

Je me souviens quand Charlie a rompu avec Matt, le garçon avec qui elle a fait l'amour pour la première fois l'année dernière. Elle était à ramasser à la petite cuillère. Pendant au moins une semaine elle a écouté en boucle les pires chansons d'amour que le R'n'B ait créées. Et encore, elle n'était même pas amoureuse de lui. Un jour, elle nous a confié qu'elle admirait sa vocation de médecin. Ça a été la seule et unique fois qu'elle nous a vraiment parlé de lui, au-delà du fait que les sweats lui allaient si bien.

Je me sens profondément trahie et humiliée. Est-il possible que Rob ait dansé avec elle, comme ça, alors qu'à peine deux jours plus tôt c'est moi qu'il tenait dans ses bras ? Tout le lycée les a vus s'embrasser. De quoi j'ai l'air, maintenant, moi qui me suis fait jeter comme un kleenex ? La pauvre fille assez bête pour croire que son meilleur ami voulait d'elle. Qui n'a pas vu que sa cousine la poignardait dans le dos, croyant qu'elles pouvaient être amies.

Quand nous arrivons dans le parking, je fais tous les efforts possibles pour ne pas chercher la voiture de Rob des yeux. Je ne veux pas le voir. J'ai peur de ma propre réaction. Je risque de m'effondrer sur place, ou de le supplier de changer d'avis et de me reprendre, ou encore de dire quelque chose d'irréparable. Je ne veux plus qu'il soit dans ma vie, et en même temps j'ai tellement besoin de lui... C'est ça, le pire. Tout ce que je voudrais, c'est qu'il soit là pour arranger les choses. Qu'il trouve la solution. Il est le seul à pouvoir m'aider. À chaque fois qu'il y a un problème, c'est toujours sur Rob que je m'appuie. Et aujourd'hui plus que jamais j'aimerais pouvoir le faire. Ce qui reviendrait à ce qu'il se traite lui-même de minable, peut-être même qu'il se mette un coup de poing dans la figure. Et qu'ensuite, il revienne avec moi.

Olivia fait un mouvement pour rejoindre Ben, qui l'attend un peu plus loin devant sa voiture, mais Charlie la rattrape par la courroie de son sac et nous avançons de front toutes les trois vers l'auditorium, Ben sur nos talons.

À cause de moi, nous sommes en retard : l'allocution du proviseur a déjà commencé, impossible de rejoindre la rangée des terminale. Nous sommes relégués dans la Marge pour la première fois de notre scolarité. Pour moi c'est la goutte qui fait déborder le vase, comme si tout ce qui n'allait pas depuis ce matin se cristallisait soudain dans l'incapacité d'aller m'asseoir au milieu de mes camarades. Comme si j'étais brutalement mise à la porte de ma propre vie.

Rob est là, à sa place habituelle, dernier rang à droite. À sa vue, mon estomac se retourne violemment, et la nausée me monte à la gorge. Je me déteste de le trouver toujours aussi mignon. Il porte un jean et un T-shirt vert, celui avec un arbre que j'aime particulièrement. Pendant une seconde je m'imagine qu'il l'a peut-être choisi ce matin dans son placard en pensant à moi. Peut-être qu'il a prévu de le porter au moment où il viendrait me dire que ce qui s'est passé vendredi soir était une erreur, qu'il avait juste fait ça pour ne pas vexer Juliette, et d'ailleurs où diable avais-je disparu après être partie aux toilettes ?

Mais je sais bien que je n'entendrai jamais ça. Car assise juste à côté de lui, en jupe noire et débardeur rose bonbon, il y a ma cousine.

Charlie passe un bras sur mes épaules. Olivia se tient campée, bras croisés, à ma droite. Avec Ben derrière elle, ils forment tous autour de moi comme une sorte d'armure humaine.

Là où je suis, Rob ne peut pas me voir. C'est pire au fond, car cela me laisse tout le loisir de le regarder. Il chuchote quelque chose à l'oreille de Juliette, qui rit à sa plaisanterie. Elle met ensuite un doigt devant sa bouche comme pour lui demander de se taire. Seulement cela n'a rien d'un rappel à l'ordre. Elle a cette façon adorable qui laisse entendre qu'elle veut tout le contraire : elle ne demande pas mieux qu'il lui parle à l'oreille, encore et encore. On croirait qu'elle le repousse mais en réalité elle l'invite, le provoque. Le voilà, son mouvement stratégique ! Oubliez le mordillage de lèvres, on ne joue plus dans la même catégorie.

Il est penché vers elle, si près que je dois prendre sur moi pour ne pas courir m'interposer violemment. Quelque chose en moi ne s'avoue pas vaincu. Je veux me battre, le convaincre de revenir sur son choix. Le supplier de tout arrêter, d'oublier ces trois derniers jours et de revenir avec moi. Mais je ne suis déjà plus qu'un souvenir, une silhouette qui se fond dans le paysage comme une maison que l'on regarderait s'éloigner dans le rétroviseur. Je me sens rapetisser à vue d'œil, et me racornir au point que, lorsque M. Johnson rugit son final « bonne journée à tous », il me semble presque m'être totalement évaporée.

L'assemblée s'achève, chacun saisit ses affaires. Un flot d'étudiants s'écoule des gradins et vient nous heurter de plein fouet, nous repoussant sur les côtés. Olivia proteste d'un « aïïïeuh » sonore et lutte contre la foule tandis que je me laisse emporter jusqu'à la sortie.

Je suis comme un galet charrié par une rivière : insignifiante et usée. Je ne fais même pas le poids face à la force qui m'entraîne et me roule jusqu'à plus soif.

Je sens une main se poser sur mon épaule. Je me retourne. C'est Charlie, qui se penche à mon oreille :

— Elle ne s'en tirera pas comme ça, tu peux me croire.

J'aimerais vraiment qu'on puisse changer les choses. Que faire payer Juliette aboutisse à les séparer. Mais je préférerais encore que rien ne soit arrivé. Qu'elle ne l'ait pas invité, qu'il n'ait pas dit oui. Et surtout que je me sois rendu compte plus tôt de mes véritables sentiments pour Rob.

— Ce n'est pas grave, affirmé-je à Charlie.

— Si, ça l'est, me dit-elle à nouveau.

— Bon, je vais être en retard au cours de bio, lâché-je tout en dégageant mon épaule. On se retrouve pour déjeuner ?

— D'accord, acquiesce Charlie, en plissant les yeux comme si elle cherchait à percer un secret sur mon visage.

— Rosie ? ajoute-t-elle tandis que je m'éloigne.

D'habitude il n'y a que Rob qui m'appelle « Rosie », et le son de ces deux syllabes me cloue sur place.

— Oui ?

— Ça va aller.

Elle me l'annonce d'un ton ferme, comme si elle avait d'abord besoin de s'en convaincre elle-même.

— Je sais, opiné-je, sans conviction.

Car c'est faux. Ça n'ira pas. Pour la première fois de ma vie, je suis accablée par une impression d'irréparable. Le train a déraillé, c'est fini, rien ne sera jamais pareil. L'ordre des choses s'est altéré sans retour possible. Tout en rejoignant d'un pas lourd le bâtiment des sciences, une pensée m'obsède : *Ça n'était pas censé se passer comme ça.*

Les heures défilent à une lenteur aberrante, comme si le temps traînait des pieds

pour me contrarier. Autour de moi, tout semble se dérouler au ralenti. J'ai l'impression d'être tombée à mon tour dans le terrier du lapin blanc, sauf qu'à l'inverse d'Alice je n'atteins jamais le sol. Je finis par me demander si les choses vont reprendre leur rythme normal. Peut-être suis-je coincée dans une faille temporelle, murée à vie dans ce lycée ?

Le cours d'option bio est pire que la semaine dernière : interro surprise, alors que je n'ai pas ouvert mon cahier du week-end, occupée que j'étais à me morfondre dans ma chambre comme si quelqu'un était mort.

Je ne connais aucune des réponses. Comme si ça ne suffisait pas, je suis prise en sandwich entre Lauren, attentivement penchée sur sa copie dont elle résout chacun des problèmes, et Len, qui griffonne avec ferveur les réponses, comme pour me narguer. Je me sens plus que nulle. Même le bouffon de service s'en sort haut la main.

Mais ce n'est pas tout : une fois que nous avons posé nos stylos, Mme Barch nous annonce que nous allons nous entre-corriger, le temps pour elle d'aller faire une course. D'après elle, au niveau où nous sommes, nous devons être capables de « savoir sanctionner le succès » en son absence. Et comme Len et moi sommes en binôme, c'est évidemment avec lui que je dois échanger ma copie.

Il se frotte les mains en affichant son petit sourire narquois et me dit :

— Allez, fais tourner, Rosaline.

Joignant le geste à la parole, il me tend sa feuille d'un geste dégagé, comme Charlie me passerait une bouteille d'eau à l'heure du déjeuner. Je suis surprise de constater que son écriture est bien formée, et ses schémas tracés avec soin.

— On peut savoir depuis quand tu es aussi consciencieux ? demandé-je en prenant son devoir des mains.

— Que veux-tu, j'étais d'humeur à travailler ce week-end.

— Mais oui, c'est ça. Juste pour le plaisir.

Il sourit à ma moquerie.

— Toi, on dirait que tu as le cafard.

— Ma vie est un enfer à cause de cette fichue prof, grincé-je.

— Elle n'est pas si terrible, dit-il en me mettant une bourrade dans le dos. Tu sais qu'elle dirige le club de théâtre ?

— Qu'est-ce que ça peut faire ?

Len grimace, agacé, puis, avec un mouvement explicatif :

— Ça fait qu'en échange d'un petit coup de main dans les coulisses, tu peux t'attendre à voir ta moyenne augmenter sensiblement.

— De bio, tu veux dire ?

Len hoche la tête.

— Alors, c'est pour aujourd'hui ou pour demain ? me demande-t-il en indiquant la copie que je garde cachée sous mon coude.

— Je n'ai pas... commencé-je, sans savoir par quoi continuer.

Je renonce à me justifier, et la lui tends sans cérémonie.

Il regarde ma feuille et siffle entre ses dents :

— Eh ben ! Quelle audace ! Je n'aurais pas cru, à te voir comme ça.

— Tu te fiches de moi ? Je n'ai pas répondu à une seule question.

— Justement, lâche-t-il. Tu as du cran !

— Dis plutôt que je suis incompétente.

— Détends-toi, c'est juste une interro, tu n'es pas en train de présenter un concours.

— Me détendre ? m'enflammé-je, sentant la colère me monter aux joues. Dois-je te rappeler que ce genre d'interro compte à vingt pour cent dans notre moyenne finale ? Et que même si je me saigne aux quatre veines pour avoir des A tout le reste du semestre, avec le F que je vais me taper aujourd'hui je ne pourrai jamais remonter au-delà du B pour ce cours ? Un B, ça représente 3 points sur mon bulletin de candidature à la fac. Et tu sais combien il faut pour espérer intégrer Stanford ? Au moins 4,3 points !

— Respire.

Je souffle l'air qui se comprime dans mes poumons tout en m'affaissant, mon front venant heurter la table. Quand finalement je me redresse, je vois Len me regarder, sourire aux lèvres.

— Quelle comédie, commente-t-il. De mon point de vue, tout ça n'est pas si terrible, mais si c'est tellement important pour toi, je sais comment régler ton problème.

Il récupère alors sa copie sur ma table et y met mon nom à la place du sien. Puis il réitère l'opération sur ma copie où il reporte son nom.

— Tu peux baisser d'un cran, maintenant, non ? C'est pas pour dire, mais toutes

ces ondes négatives menaçaient sérieusement de gâcher ma journée.

Ma mâchoire se décroche tandis que je le vois annoter les deux feuilles, inscrivant un A sur l'une, un F sur l'autre, et les tendre toutes les deux à Lauren pour qu'elle les fasse passer à l'avant de la rangée.

— Qu'est-ce qui t'a pris ?

Tout en posant sa main sur mon épaule, il répond :

— J'ai juste donné un petit coup de pouce à une camarade de classe. Révolutionnaire, je sais.

— Mais tu as triché !

Il regarde par-dessus son épaule.

— OK, donc il n'y a jamais moyen d'être tranquille, avec toi, c'est ça ?

— Tu vas avoir un F, maintenant !

— Et alors ?

— Ça t'est égal ?

— Plutôt.

— C'est ça, ton problème, grondé-je, la rage me prenant à la gorge.

— Quel problème ?

— Ton je-m'en-foutisme !

— Là je t'arrête : je me fous seulement de ce qui n'a pas d'importance.

— Mais comment, avec tout ce que je viens de t'expliquer, tu peux dire que...

Len lève les mains en l'air pour m'interrompre.

— Écoute, je peux comprendre que tu sois angoissée pour Stanford, etc. Sauf que moi, je pense qu'il y a mieux à faire que de se ronger les sangs pour une interro surprise.

— Ça va, j'ai pigé, tu me vois comme une première de la classe hystérique qui vient te pourrir tes journées. J'arrive pas à croire que tu sois capable d'aller si loin juste pour me faire sentir combien tu me trouves lamentable.

À ces mots, Len éclate de rire.

— Tu as vraiment dû passer un sale week-end. Je crois que tu es en train de perdre le contrôle.

— C'est vrai, acquiescé-je en reniflant.

— Écoute, ce type n'est qu'un con.

— Qui, Rob ?

— Non, Spartacus. Bien sûr, Rob, ajoute Len.

Je ne sais pas quoi répondre. Heureusement pour moi, la cloche me tire de l'embarras.

— Ne te prends pas la tête pour cette histoire de note, me dit Len tout en fourrant son cahier dans son sac, apparemment vide. Allez, à demain, Rosaline.

Je quitte la salle derrière lui en me mouchant quand soudain Rob m'attrape par l'épaule.

— Il faut que je te parle.

Len est juste en face de moi, et pendant un court instant je le vois aviser la main de Rob sur mon bras. Puis il tourne les talons et s'éloigne dans le couloir.

Encore sous le choc de ma piètre performance en bio et de son apparition soudaine, je laisse Rob me guider à l'abri des regards, derrière le Logis. Ce n'est qu'au moment où nous nous retrouvons seuls que je fais un pas en arrière. Après avoir répété « voilà » un certain nombre de fois, il pousse un soupir puis se lance :

— Il faut que tu saches que je n'aurais jamais cru que ça finirait comme ça.

— Quoi ? demandé-je.

Nous savons tous les deux très bien de quoi il parle, mais j'ai besoin de l'entendre.

— Elle, répond-il. Juliette.

— Ça n'a pas d'importance, assuré-je.

Je ne veux pas lui laisser voir combien je suis blessée. Je me mords la lèvre et gomme les tremblements de ma voix.

— Si, c'est important. Pour tout dire, je n'aurais jamais cru ressentir ça pour elle, mais c'est plus fort que moi. Elle est différente, ça devait arriver.

Les mots se sont éteints dans ma gorge. Ses paroles viennent de me déchirer le cœur à nouveau. Ce n'est plus une simple rencontre, il « ressent » quelque chose pour elle. J'ai l'impression qu'on vient de me ficher la pointe d'un crayon en pleine poitrine.

— C'était écrit, tu vois, on devait être ensemble. C'est notre destin, continue-t-il.

— Tu n’as jamais cru au destin.

Rob prend une longue inspiration puis plonge ses yeux dans les miens.

— Je tiens vraiment à toi, Rosie, tu le sais. Nous sommes amis. Tu es ma meilleure amie.

Ce seul mot me fait perdre mon calme. *Amis*. C’est ce que je me suis répété pendant des années, ce dont j’ai essayé de me convaincre de toutes mes forces ces derniers mois. C’est lui qui est venu me chercher, qui m’a dit que j’étais belle, m’a invitée à dîner, m’a embrassée. C’est par lui que tout a commencé, et maintenant que je ne veux plus qu’une chose, qu’on soit ensemble, il pense pouvoir faire marche arrière aussi facilement ?

— Ah oui ? Je n’en suis pas aussi convaincue que toi, lancé-je.

Subitement, son expression change. Il paraît assommé. Triste même. Bien fait pour lui.

— En ce qui me concerne, tu n’es plus mon ami.

— Mais... balbutie-t-il.

Ses épaules se voûtent.

— Rosie ?

— Je suis sérieuse, répliqué-je.

Des sanglots me montent à la gorge, je les réprime. Je dois partir si je ne veux pas m’effondrer devant lui.

— Tu as fait ton choix. Assume, maintenant, achevé-je.

Je lui tourne le dos et m’éloigne, de plus en plus vite. Et soudain je me mets à courir à corps perdu. Je dépasse le Logis, le bâtiment des sciences, je longe tous les terrains de foot. C’est seulement lorsque j’arrive à la frontière du campus que je m’arrête, m’assois, et, pour la millième fois en une poignée d’heures, me mets à pleurer.

Scène 2

— Donc on est d'accord, on va à Malibu ce week-end, dit Charlie, tout en tournant les pages du classeur de Lauren, consacré à l'organisation du BDE.

Nous sommes toutes les trois perchées sur le lit d'Olivia, une gigantesque boîte de Dragibus ouverte entre nous. Après le cours de bio, quand j'ai fini par récupérer mes esprits, je suis allée leur raconter ce qui venait de se passer. Charlie a proposé de sécher les deux dernières heures de cours et nous avons quitté le lycée sur-le-champ. En temps normal, je n'aurais pas été d'accord, Stanford oblige, mais pour une fois, je crois que c'était la bonne chose à faire.

Olivia, comme d'habitude, n'a pas été difficile à convaincre. Elle n'a pas de souci à se faire concernant son orientation : son beau-père a déjà conclu un arrangement avec la prestigieuse université de Californie. Il finance la construction d'un bâtiment, en échange de quoi Olivia pourra y poursuivre ses études. Olivia n'est pas à proprement parler une mauvaise élève, mais c'est clair que le travail ne fait pas partie de ses priorités. Pas la peine.

Devant sa glace en pied, elle essaie le haut violet à rayures blanches qu'elle s'est achetée ce week-end, et qui met en valeur sa poitrine.

— Joli, commenté-je.

— Qu'est-ce que tu en penses, Charlie ? demande Olivia, se tournant de profil et lançant au miroir une œillade aguicheuse.

— Hmm, maugrée Charlie sans lever les yeux, avant de poursuivre : Pensez-y deux secondes, les filles, ça nous ferait du bien de partir.

— Je vais en parler à Ben, répond Olivia.

Elle enlève son haut, exhibant un soutien-gorge marron et rose avec un petit nœud au milieu. Je suis sûre qu'elle porte la culotte assortie. Olivia n'achète que

des ensembles. Elle ne jure que par ça. Ça pourrait être son Sept, sauf que seules Charlie et moi sommes au courant. Et aussi quelques filles du cours de gym. Et Ben ? Qui sait...

Charlie lâche le classeur et jette sur Olivia un regard acéré.

— Tu ne te rends pas compte de ce que tu dis, apparemment.

— De quoi ? répond Olivia, le poing sur la hanche, résolument nue.

— Si Ben vient, il va inviter Rob !

Olivia fronce le nez puis pousse un soupir.

— Il suffit de lui demander de ne pas le faire.

— Non, interposé-je. Je ne veux pas que Rob pense qu'il y a un problème. Je ne veux pas qu'il pense quoi que ce soit.

Olivia et Charlie acquiescent.

— On comprend, dit Charlie.

Puis me parlant comme si j'avais dix ans :

— Tu sais, tu as le droit de te sentir trahie au dernier degré.

— N'en parlons plus, d'accord ? Je vous l'ai dit, on n'était pas ensemble. On est juste allés dîner une fois.

— OK, concède Charlie.

Mais je sais à son ton qu'elle n'est pas dupe. Charlie a l'art de détecter un mensonge à cent mètres. Une fois, elle a magistralement grillé Olivia qui avait prétexté un rendez-vous chez le dentiste alors qu'on avait prévu d'aller voir un vieux film des années 1980, *Rose Bonbon*, dans un ciné d'art et d'essai. Charlie m'a obligée à faire la route jusque chez elle pour la prendre en plein flagrant délit : elle roulait impunément des pelles au Belge dans sa chambre.

De toute façon, tout le lycée finit par être au courant des fêtes qu'Olivia organise à Malibu. Jake prévient John et Matt, qui donnent le mot à Darcy, qui elle-même en parle au monde entier. Au printemps dernier, on devait être soixante et onze en tout pour la fête de fin d'année. Ce week-end n'aura pas la même envergure mais ça n'empêchera pas Rob d'être au courant. Une question demeure : viendra, ou viendra pas ?

— Vous pensez qu'il serait capable de débarquer avec elle ? demande Olivia.

— Je ne sais pas. Est-ce qu'ils sont ensemble, déjà ? répond Charlie.

— Je pense que oui, dis-je.

Rob a parlé de « destin ». On peut en déduire qu'ils en sont au moins au stade de l'officialisation. J'avale un Dragibus.

— Il nous faut absolument de nouveaux maillots, s'écrie Olivia, comme si la question l'emportait sur toutes les autres.

L'an dernier, les parents d'Olivia nous ont emmenés toutes les trois à Acapulco pour les vacances de printemps. Elle avait dévalisé les magasins avant le départ et était partie armée de cinq nouveaux maillots Lilly Pulitzer, des modèles tous plus saturés de couleurs les uns que les autres, électriques.

De retour à San Bellaro, elle a passé son temps à pleurnicher parce qu'elle n'était sortie avec personne alors que notre hôtel était peuplé de mecs canon.

— C'est peut-être à cause des éléphants vert fluo qui te couvraient le corps, avait suggéré Charlie.

Olivia a fait mine de mal le prendre. Moi, je soupçonnais déjà la vraie raison de son abstinence : à mon avis elle en pinçait pour Ben.

— D'accord, concède patiemment Charlie, mais avant concentrons-nous sur le plus urgent.

— Il me faut un nouveau bikini noir, brame Olivia.

Penchée sur sa commode, elle fait voler le contenu de ses tiroirs à travers la pièce.

— Et c'est quoi le plus urgent ? demandé-je à l'intention de Charlie.

— Nous devons décider du sort de Juliette, assène-t-elle.

— On pourrait recouvrir sa maison de papier toilette ? suggère Olivia.

À quatre pattes, elle récupère un haut de maillot violet coincé au fond de son meuble.

— Dois-je te rappeler que nous sommes trois, pas douze ? rétorque Charlie.

Elle me lance un regard exaspéré et roule un Dragibus entre ses paumes, avant de conclure :

— Si vous voulez mon avis, il faut qu'elle dégage.

— Tu veux qu'on la pousse à quitter l'école ? demande Olivia.

— Je veux dire qu'on peut se débrouiller pour qu'elle retourne d'où elle vient. Plus de Juliette, plus de problème.

— Peut-être qu'elle aussi va coucher avec M. Davis, comme Darcy, s'aventure

Olivia.

— Il se ferait renvoyer, remarqué-je.

J'aimerais qu'on cesse d'avoir toujours la même conversation. Des représailles contre Juliette n'y changeront rien. Rien ne sera plus jamais comme avant.

— Pas faux, consent Charlie, ce serait dommage pour M. Davis. Bon, sérieusement, Rose, tu dois ouvrir les yeux. Tout ça est plus grave que tu ne le dis. Et tu as toutes les raisons de mal le vivre.

Elle me lance un Dragibus puis poursuit avec entrain :

— Vous vous souvenez quand Sébum est arrivée au lycée ?

— Brittany ? demande Olivia.

D'un bond elle grimpe sur le lit. Charlie l'accueille par un regard agacé.

— Oui. Elle avait débarqué en plein milieu de l'année, ce qui ne l'avait pas empêchée d'auditionner pour la pièce du club de théâtre.

— C'est Mme Barch qui le dirige, murmuré-je.

Je lis dans les yeux de Charlie qu'elle se demande bien comment je sais un truc pareil, et surtout comment j'ai pu juger l'information intéressante au point de la leur communiquer.

— Quoi qu'il en soit, enchaîne-t-elle, il a fallu qu'elle tombe amoureuse de Matt. Il avait le premier rôle dans cette pièce avec Julia Roberts... là... dit-elle tout en faisant un moulinet de la main pour s'aider à retrouver le titre.

— *My Fair Lady* ? proposé-je.

— C'est ça.

— Ce n'est pas Julia Roberts, la reprend Olivia.

— Non mais sérieux ? Tu me reprends ? se braque Charlie.

Olivia la pousse du coude, taquine, mais Charlie la rembarre.

— Bref, évidemment, il l'a envoyée paître. Normal, on était ensemble à l'époque, lui et moi.

Là, elle nous interroge du regard, cherchant notre approbation. Olivia et moi hochons vigoureusement la tête.

— Vous connaissez la suite : ça l'a tellement brisée qu'elle a bien failli ne plus revenir au lycée, achève-t-elle. Enfin, je dis ça, je dis rien.

— Sauf que Rob est loin de se fier de Juliette, objecte Olivia.

Elle se mord la lèvre et me lance un regard confus, puis poursuit :

— C'est pas pareil, non ?

— Tu crois sincèrement que Rob sait ce qu'il fait ? Moi je suis sûre qu'elle l'a hypnotisé avec ses cheveux, ce n'est pas possible autrement, crache Charlie avec véhémence.

Dans un mouvement instinctif, je ramène ma queue-de-cheval sur mon épaule et me mets à passer mes doigts dedans. D'un côté je ne veux pas que Juliette soit brisée, et de l'autre je ne supporte pas l'idée que Rob reste avec elle. Je ne veux rien de tout cela.

— Enfin vous voyez ce que je veux dire, reprend Charlie plus calmement.

— Donc tu penses qu'il faut qu'on pousse Rob à rompre avec elle ?

Ce disant, le front d'Olivia se ride. Elle regarde Charlie avec une expression où je décèle un mélange de confusion et d'une chose que je n'arrive pas à définir. De la tristesse, peut-être ?

Scène 3

Vendredi. Je me retrouve sans trop savoir comment dans la régie de l'auditorium en train de régler les éclairages avec Len. Mme Barch nous a fait cadeau d'une nouvelle interro surprise il y a deux jours, et cette fois, hors de question de le laisser intervertir nos copies. Avec le D que j'ai récolté, autant dire que je ne vais pas cracher sur quelques points de bonus.

Cette année, le club de théâtre monte *Macbeth* de Shakespeare. Moi qui pensais avoir la paix en me réfugiant chez les théâtres, le destin ne me fait pas de cadeau. Comme s'il ne suffisait pas à Juliette d'être la nouvelle petite amie de Rob, elle s'est révélée être une actrice de talent et a raflé le rôle de Lady Macbeth. Apparemment elle était déjà un peu lancée à Los Angeles, nouvelle qui a aussitôt fait le tour du lycée. Pas dans des rôles de premier plan, plutôt des pilotes de séries et des pubs. Mais toujours de quoi lui garantir une renommée naissante sur Internet.

Charlie est persuadée que Juliette est la fille de la pub pour l'essuie-tout.

— Vous savez, celle avec le chien !

Olivia et moi avons manifesté notre ignorance en secouant la tête.

— Seigneur, mais vous ne regardez jamais la télé ?

Une recherche nous a confirmé que Charlie avait raison. Non seulement Juliette est dans la pub pour l'essuie-tout, mais aussi dans celle pour le pistolet à eau et dans une autre où elle dénonce les méfaits des allergies. Heureusement, ma cousine comédienne et moi n'avons aucun cours en commun. Je ne la vois qu'à l'interclasse ou à l'heure du déjeuner. Et comme Rob et elle mangent souvent dehors, je ne la croise presque jamais. Finalement, il y a quelque chose de rassurant dans le fait de la voir sur scène comme maintenant. L'impression de la tenir à l'œil. Au moins, dans ces moments-là, j'ai la certitude qu'elle n'est pas

avec Rob.

Le Belge est aussi de la fête, dans le rôle de Macbeth. Pas étonnant : Mme Barch fait une fixation sur ce type. Elle qui rêve d'acteurs anglais est trop heureuse d'avoir un Belge à se mettre sous la dent, même si ce n'est pas exactement le même coin d'Europe. Du haut de la régie, je la vois se plier en quatre pour sa vedette, lui proposer de l'eau, puis charger Lucy Stern, la fille de première qui lui sert d'assistante, d'aller la lui apporter.

Pour l'instant, Juliette et lui parcourent la scène en écoutant les indications de Mme Barch, qui n'arrête pas de regarder ses notes tout en beuglant des termes techniques (« côté jardin ! ») pour donner le change. Je ne sais pas grand-chose des talents cachés de cette prof, mais ce qui est sûr, c'est qu'elle n'a aucune expérience du théâtre. Ce que je vois pour l'instant ressemble de fait plus à une mauvaise parodie qu'à une vraie pièce.

— Ohé ! Pour le coup de main, c'est quand tu veux, m'interpelle Len.

Il farfouille dans une boîte à outils remplie de grosses pinces métalliques.

— Excuse-moi. Qu'est-ce que je peux faire ?

Il me tend une pince et me demande de maintenir le projecteur droit.

— Comme ça. Très bien.

Il fixe le projecteur dans sa position puis me fait signe de desserrer la pince. Il fait sombre là-haut et plutôt frisquet alors que nous ne sommes même pas encore en septembre, et qu'il fait 27 degrés dehors. Je croise les bras sur ma poitrine pour me réchauffer et regarde Len travailler, les sourcils froncés par la concentration.

— Je me demande vraiment pourquoi tu fais tout ça, lancé-je.

Il répond sans m'adresser un regard :

— Parce que, grâce à cette affaire d'interro, je me coltine un D en bio. Un petit coup de pouce ne sera pas malvenu.

— Moi qui croyais que tu te fichais de tes notes.

Il se redresse.

— Puisque tu as réponse à tout, pourquoi est-ce que tu ne me dis pas, toi, ce que je fais ici ?

Je baisse les yeux sur la scène.

— Dis-moi juste comment je peux t'aider.

— J'ai eu le temps de me faire la main. Je peux m'en tirer tout seul.

Je me laisse tomber sur une chaise en plastique et le dévisage.

— Donc en fait, quand tu ne joues pas les héros en bio ou que tu n'es pas à ton piano, tu deviens machiniste de théâtre ?

— Moi, jouer du piano ?

Heureusement qu'il fait sombre, car je viens de virer au cramoisi. Je sens la chaleur me monter aux joues comme l'eau en train de remplir une baignoire.

— Hum, oui, tu prenais bien des cours, non ? me justifié-je en bafouillant.

Len croise les bras. Malgré le peu de lumière, j'aperçois l'ombre d'un petit sourire sur ses lèvres.

— Je vois que ça t'intéresse, hein, Rosaline ?

— Dans tes rêves.

— Je te taquine, tu sais. Je me souviens très bien quand on se croisait chez Famke, dit-il, tout en me tendant un filtre rouge pour que je le place devant le projecteur.

— Ah oui ?

— Tu as beau me croire « minable », pour te citer, je ne suis pas pour autant débile.

Une expression fugitive passe sur son visage, un sourire jetant ses derniers rayons.

— Je ne voulais pas... enfin... je n'ai jamais dit ça.

Len me regarde, l'air amusé.

— Ah vraiment ? Ce devait être un de tes acolytes, alors.

Il attrape une pince, l'examine puis la replace dans la boîte.

— Alors, que s'est-il passé ? me demande-t-il.

— Je ne sais pas. Du jour au lendemain, j'ai arrêté. J'avais trop de devoirs, je ne trouvais plus le temps de jouer régulièrement.

Len secoue la tête.

— Je ne parlais pas du piano, mais de Rob.

— Oh.

Je tourne le filtre entre mes doigts. Quand je mets ma main dessous, elle apparaît toute déformée, comme si je l'avais placée sous le gros microscope dont

je me servais quand j'étais petite pour observer les insectes.

— Je ne sais pas.

— Attends, dit-il en me prenant le filtre des mains et en le plaçant devant le projecteur.

Quand il l'allume, une partie de la scène s'illumine. Cela surprend Juliette qui lâche un juron en levant les yeux vers nous.

— Hé ! C'est comme si on maîtrisait les éléments ! m'enthousiasmé-je.

— Exactement.

Il me tend un filtre vert qu'il m'aide à mettre en place. Juliette sursaute à nouveau.

— Ça, ça me plaît !

— Je vois. Un compte à régler avec Lady Macbeth ?

Je hausse les épaules.

— On est cousines.

Il glisse un filtre d'un jaune éclatant devant la lumière, et Juliette porte ses mains à ses yeux.

— Ça n'a pas grand-chose à voir, réplique-t-il, droit comme la justice, tout en me fixant.

Je n'avais encore jamais remarqué combien son visage change quand il ne s'acharne pas à me chercher des noises. Il me rappelle les statues grecques qu'on étudie en cours d'histoire. Ses cheveux bouclés ressemblent un peu à ceux du *David* de Michel-Ange. Qui aurait cru que Len était plutôt beau, à sa façon ? Je rentre les épaules et souffle entre mes dents, pour gagner du temps.

— Elle est sympa.

— Très convaincant, dit Len, toujours sans bouger.

En bas, le Belge a l'air de s'ennuyer ferme. Il se trémousse comme s'il écoutait de la musique. Et en effet, j'aperçois un fil blanc serpenter de ses oreilles vers sa poche. À chaque fois que Mme Barch leur crie une directive, il se tourne vers Juliette. Cela dit il fait un bon choix, Juliette ayant l'air de prendre les choses particulièrement à cœur.

— Pour moi, on joue faux, là, estime-t-elle, le poing sur la hanche.

— Je ne vais pas te dire le contraire, répond Mme Barch. Tu dois donner plus.

— Moi ?

— Oui, approuve Mme Barch. On sent que tu n’y crois pas.

— Bien sûr que j’y crois, se défend Juliette d’un ton hargneux. J’ai déjà joué ce rôle. Deux fois.

— Oui, eh bien ici on vise le niveau des compagnies de théâtre locales, pas la simple pièce de fin d’année.

— Vous parlez d’une référence, rétorque Juliette, elles sont nulles, les compagnies locales ! Vous aurez beau dire, ce qu’on fait là, c’est une pièce de fin d’année, rien de mieux. Je sais ce que c’est un vrai plateau, j’ai tourné dans des pubs, moi !

Mme Barch la regarde avec une expression qui me procure une désagréable sensation de déjà-vu. Quand j’étais en cours de bio avec elle, elle verrouillait la salle dès que la cloche avait retenti, laissant les retardataires à la porte. Or, celle du labo où avait lieu le cours était justement en verre. Elle se tenait derrière, à fusiller du regard les malheureux qui ne pouvaient pas entrer. C’était tellement effrayant que, les quelques fois où j’ai su que je ne serais pas à l’heure, j’ai préféré sécher plutôt que d’endurer ses foudres.

Juliette, de son côté, n’a pas peur de soutenir son regard. On croirait que leurs yeux se lancent des sorts mortels. Je suis à deux doigts de penser qu’elles vont se sauter à la gorge, là, au milieu de la scène, quand soudain Juliette cille et tourne la tête : Rob vient de faire son entrée dans l’auditorium.

Elle court vers lui et se jette à son cou. Mme Barch rejoint quant à elle le Belge, l’air irrité, et se lance dans une tirade à voix basse, à laquelle il réagit avec force sourires et hochements de tête. Elle n’a pas vraiment l’air d’attendre de réponse. Peut-être pense-t-elle qu’il ne maîtrise pas suffisamment la langue de Shakespeare ? À l’instar d’Olivia, qui est restée convaincue que le Belge ne pouvait pas aligner deux mots pendant les premières semaines de leur relation. Quand Charlie s’est offusquée qu’elle ne sache toujours pas s’il savait parler, Olivia a simplement haussé les épaules et dit :

— Ce n’est pas comme si on discutait beaucoup. Oh ! là, là ! j’aime trop ses cheveux !

Mon regard se pose sur Rob et Juliette. Il a la même façon de la tenir contre lui qu’à la soirée, vendredi. Délicat et ferme à la fois. Comme si elle pouvait se casser ou s’envoler à tout moment.

— OK, Banquo, tu es prêt ? lui lance Mme Barch.

— Oui, répond Rob en relâchant son étreinte.

— Banquo ? chuchoté-je à Len, toujours immobile à côté de moi. Qui c'est, ça ?

Il ramasse le texte de la pièce et se met à le feuilleter. Puis il me le tend en pointant un nom sur la page.

Super. Rob aussi sera sur scène. Tout ce dont j'avais besoin. Passer deux mois à les regarder depuis la régie.

Mme Barch leur a indiqué leurs places, mais Rob ne semble pas très concentré. Il n'a d'yeux que pour Juliette et a l'air, je dirais, pantois (en espérant que j'ai bien compris le sens du mot).

Comme s'il doutait de sa présence, et qu'elle était bien à lui.

Quand on était en CE2 on passait notre temps à jouer au « Bras de fer chinois », Rob et moi, dès qu'on prenait la voiture. Comme ses mains étaient plus grandes que les miennes, il gagnait à tous les coups, et nous débattions des heures durant pour savoir si j'avais le droit de feinter et de rester « cachée », c'est-à-dire plaquer mon pouce sur le côté, hors d'atteinte. Sa mère nous achetait chaque fois une glace pour mettre un terme à la discussion. Aujourd'hui, du haut de la régie, c'est comme si je me trouvais dans la même situation que mon pouce à l'époque. Je dois rester cachée, car je sais qu'à la minute où je révélerai ma présence, éclatera ma défaite. Or, je ne me sens pas capable d'endurer ça.

— Alors, on gamberge ? J'ai besoin de ton aide, là, reprend Len.

Je reviens brusquement à la réalité. La lumière se rallume dans la salle, dissipant la pénombre. Avec ma veine, Len peut désormais parfaitement distinguer les larmes qui roulent sur mes joues.

— J'arrive, dis-je en balayant ma figure d'un revers de main.

Pudiquement, Len détourne les yeux et reporte son attention sur la scène.

— Que s'est-il passé, alors ? demande-t-il au bout d'une minute.

Bien qu'il garde les yeux fixés sur Rob et Juliette, quelque chose dans son intonation me donne l'impression qu'il lit jusqu'au plus profond de mon âme. Je ne peux pas lui mentir, il sait déjà la vérité.

— On s'est plu l'espace d'un instant, soufflé-je, mais ça n'a pas duré.

Persuadée que cet aveu me minerait, je suis surprise de sentir un certain soulagement m'envahir. Le poids sur mes épaules s'en trouve comme allégé.

— C'est que ça ne pouvait pas marcher, estime Len.

En levant les yeux vers lui, je suis troublée par ses mâchoires serrées et son air sévère, presque au bord de la colère.

— Peut-être.

— Tu ne comprends pas, reprend-il en secouant la tête. C'est pour ça et seulement pour ça qu'il t'a laissée tomber pour une autre : parce qu'il n'était pas pour toi.

— Qu'est-ce que tu en sais ? Peut-être qu'on devait être ensemble mais qu'elle a tout gâché ?

Affichant à nouveau son petit sourire, Len répond :

— C'est pas comme ça que ça marche.

— Ah oui ? Et comment, alors ? Vas-y, éclaire-moi.

Avec un soupir impatient, il poursuit :

— Écoute, je ne sais pas comment te le dire autrement. Mais tu n'as pas à t'inquiéter parce qu'un pauvre mec n'a pas su tomber amoureux de toi. Ça ne change pas qui tu es.

Voilà, c'est exactement ça, pensé-je. Ça ne me change pas. Je suis toujours Rose Caplet. Des yeux bêtement marron, des cheveux châtain, même pas fille d'un sénateur mais d'un professeur d'histoire. Je ne suis pas taillée pour faire la couverture des magazines, je ne tourne pas dans des pubs contre les allergies. Je ne suis même pas capable de tenir un volant.

Len se tourne vers moi, une telle intensité dans le regard que soudain je ne peux plus respirer, comme s'il avait aspiré jusqu'à la plus petite trace d'air dans mes poumons.

— Parfois, le plus dur quand on doit renoncer à quelqu'un, c'est de se rendre compte que ce n'était pas le bon.

Ses mots résonnent encore tandis que Mme Barch congédie ses acteurs. Elle les avertit qu'ils ont intérêt à faire leurs preuves d'ici à la prochaine répétition, ce qui a l'air d'agacer Juliette. Le Belge se contente de hausser les épaules. Rob est trop occupé à dévorer ma cousine des yeux pour prêter attention aux remontrances de la prof.

Len se trompe complètement. Rob et moi on aurait dû finir ensemble. La question n'est pas de tirer un trait sur notre histoire, au contraire. Ce qu'il faut, c'est faire marche arrière. Remettre à l'endroit tout ce qui s'est déréglé quand

Juliette a débarqué.

Len s'étire à côté de moi, comme si tout ça n'avait pas plus d'importance.

— Eh bien, je crois qu'on n'a plus rien à faire ici.

Ses yeux se posent sur Rob et Juliette, en train de quitter l'auditorium, bras dessus, bras dessous.

— Tu as des projets sympas pour le week-end ? me demande-t-il.

— Non.

Je mens bien sûr car nos affaires pour Malibu sont déjà dans le coffre de la voiture, pour qu'on puisse prendre la route aussitôt que j'en aurai fini avec cette répétition. Mais je ne peux pas le lui avouer. Charlie me tuerait si je lui disais de venir. Enfin, à mon avis, il déclinerait l'invitation. Je ne sais pas très bien avec qui il traîne à part Babette et Brittany, mais mon petit doigt me dit que passer un week-end avec nous ne fait pas partie de ses priorités.

— Prévois-en, me recommande-t-il en saisissant son sac par la poignée. Ne laisse pas un mec te gâcher la vie.

Un mec. Bien sûr. J'envisage un instant de lui expliquer que Rob n'est pas « un mec » parmi d'autres. Et que je ne suis pas du genre à me morfondre pour le premier venu. Ça n'a rien à voir. Rob était mon âme sœur. Mais déjà dans ma tête, ce discours semble ridicule, alors je n'ose pas imaginer ce que ça donnerait à voix haute, et surtout à l'intention de Len.

— À plus, conclut-il en chargeant son sac sur son épaule et en s'engouffrant dans les escaliers avant même que je puisse lui retourner son salut.

— Où tu étaiis ? me demande Olivia quand je les rejoins sur le parking.

Elle se tient appuyée contre sa voiture. J'aperçois Charlie assise à l'avant. Elle porte ses lunettes de soleil alors que le temps est couvert : quelque chose ne va pas. Mon retard, peut-être ? J'ai pris le temps de déposer mes livres dans mon casier après la répétition, mais ça ne m'a pris que cinq minutes. Et puis je leur avais dit que ça finirait sans doute un peu plus tard.

— Désolée. J'étais à l'auditorium. Je vous avais prévenues.

Olivia, fâchée, accueille mes excuses avec un haussement d'épaules. Je grimpe à l'arrière.

— Hello, lancé-je à Charlie, en lui touchant l'épaule.

— Jake a pris ma voiture, répond-elle. Ils nous rejoignent après le surf.

Puis elle se retourne et remonte ses lunettes au sommet de sa tête. Son visage est couvert de traces rouges qui trahissent son émotion.

— J'ai vu Rob monter avec eux.

Apparemment Olivia n'était pas au courant, car elle se tourne illico vers moi et me fait sursauter en posant sa main sur mon genou, à l'endroit même où Rob avait mis la sienne à la sortie du restaurant l'autre soir.

— Je suis désolée, reprend Charlie. Putain, je suis tellement énervée contre Jake !

Charlie jure rarement comme ça. C'est une de ses théories : quand on parle mal, les gens vous respectent moins. Par ailleurs, considère-t-elle, quand on se trouve dans une situation où le gros mot s'impose, on le sort et bam ! ça agit comme un coup de tonnerre. Tout le monde vous écoute. Or, Charlie aime beaucoup que tout le monde l'écoute.

— Au moins il n'y aura pas Juliette, dis-je d'une petite voix.

— C'est ce que je me suis dit, approuve Charlie.

Les plaques rouges sur son cou s'estompent. Elle lance un regard à Olivia, puis laisse échapper un long soupir.

— Bien sûr, on pourrait appeler Jake et lui dire qu'on annule, mais en même temps, ça ne fera pas de mal à Rob de passer un peu de temps avec nous. Il se rendra peut-être compte de son erreur. Ce serait la première étape du projet « Bon Débarras, Juliette ».

— Les mecs sont vraiment trop bêtes, ajoute Olivia, comme si elle nous révélait une vérité fondamentale.

— Je suis sûre que tu manques à Rob. Son histoire avec Juliette n'est peut-être qu'une phase, un peu comme quand Jake s'est mis à porter de la flanelle, suggère Charlie.

Tout en fronçant le nez, Olivia démarre le moteur.

— On passe Chez Mamie prendre des bagels ? demande Charlie.

— Héhé, je t'ai devancée, s'écrie Olivia en pêchant un sachet derrière elle, puis en l'agitant sous le nez de Charlie.

— Olivia Diamond, je t'adore, s'exclame Charlie en le lui arrachant des mains.

Je m'affale sur la banquette tandis que nous quittons le parking. Et si Charlie avait raison ? Ce n'est pas gagné, mais peut-être qu'une fois loin de Juliette, Rob

comprendra qu'il s'est trompé ? Il y a tellement de souvenirs entre nous, de choses qui nous lient... Est-il vraiment prêt à faire une croix là-dessus sur un coup de tête ? Je dois lui manquer, c'est obligé. Je ne compte plus le nombre de fois où j'ai eu envie de l'appeler ou d'écrire un mail pour rire avec lui des petits riens de la vie. J'ai l'impression que le monde entier résonne de nos plaisanteries. Tout me fait penser à lui. En passant devant la boîte aux lettres ce matin, je me suis rappelé notre année de sixième, quand nous avons quitté nos lits au milieu de la nuit dans l'idée d'intervertir les boîtes aux lettres de nos maisons, pour faire un poisson d'avril à nos parents. On a tout juste réussi à les casser, ce qui nous a valu quatre mois de retenue d'argent de poche pour les remplacer.

Une simple odeur de fromage grillé, et me revient en mémoire la fois où nous avons essayé d'en faire fondre avec mon fer à friser. Le cours de maths me rappelle le printemps dernier, quand Rob a juré ses grands dieux que c'est grâce à lui que M. Stetzler s'était acheté des Converse chez Foot Locker. Quand je suis dans ma chambre, je me souviens de tous ces moments que nous avons passés à regarder des DVD ensemble. Même la vue de mes parents éveille des souvenirs liés à Rob. Comme si son image se reflétait sur tous les angles de ma vie. Je me demande comment il pourrait échapper à ça, de son côté. Je suis sûre qu'il se souvient, lui aussi. Non ?

— Musique, s'il vous plaît, commande Charlie, tout en ouvrant sa main devant moi, comme une invitation à danser.

Je repère l'iPod d'Olivia sur le siège à côté, et le lui remets. Elle choisit une vieille chanson des Supremes, « Stop ! In the Name of Love », que nous reprenons toutes en chœur. Quand on était petites, Juliette et moi, on s'amusait à monter des spectacles pour nos parents. On se déguisait avec les robes de cocktail de ma mère, du temps où elle foulait les tapis rouges, et on rassemblait tout le monde dans mon salon. En général le trac me coupait tous mes moyens juste au moment de commencer, et Juliette finissait par chanter la chanson toute seule.

Quand j'y repense aujourd'hui, j'ai l'impression qu'il s'agit d'une personne qui n'existe plus. La Juliette que je connaissais ne m'aurait jamais fait tout ça.

— Les filles, j'aimerais vous parler de quelque chose, risque Olivia.

Elle coupe la musique. Charlie prend une expression outragée et déclame :

— Que mon cœur se console, on a osé réduire les Supremes au silence !

Olivia la regarde, mécontente, et Charlie lève les mains pour faire amende honorable.

— D'accord, d'accord, dis-nous ce qui te tracasse.

— Je suis vraiment bien avec Ben.

Olivia lance un regard inquiet à Charlie qui roule des yeux.

— On sait, grimace celle-ci. Tu es folle de mon balourd de frère. Et alors ?

— Alors est-ce que tu pourrais faire abstraction cinq minutes du fait que vous êtes jumeaux ?

— Comment crois-tu que j'arrive à supporter mon existence ?

Olivia me lance un regard perplexe, comme si elle n'était pas tout à fait sûre que Charlie plaisante.

— T'inquiète, l'assuré-je, dis-nous tout.

— Je crois que je suis prête, se lance Olivia. Je ne dis pas que ça se passera ce week-end, mais je suis sûre d'une chose : c'est avec lui que je veux le faire.

Charlie fait un bond sur son siège.

— Tu es sérieuse ?

— Oui, confirme Olivia.

À son ton je la soupçonne d'être un peu fière d'elle.

— Je sais bien que j'ai dit que j'attendrai la fac, et tout ça, mais...

— Ce n'est pas la question, l'interrompt Charlie en écartant sa remarque d'un geste. Je ne sais pas si tu te rends compte que Ben n'est pas puceau pour rien.

Elle se contorsionne pour chercher mon regard et poursuit :

— Ce type a lu *Moby Dick* en entier au moins quatre fois, c'est pour dire !

— C'est tellement étrange. Je n'aurais jamais cru ressentir ça pour lui, murmure Olivia, rêveuse, comme perdue dans ses pensées.

Quelle amertume de réaliser qu'il y a à peine une semaine, j'étais moi aussi persuadée d'être prête, et que Rob serait le bon. Le retournement de situation s'est fait si brutalement que c'en est presque irréel.

— OK, résume Charlie en levant les sourcils, petit un, tu te sens bien avec lui, petit deux, tu es mon amie. Je n'ai donc aucune objection à faire. En revanche ne compte pas sur moi pour te donner des conseils. Ce serait juste trop bizarre.

— S'il te plaît ! s'exclame Olivia, tu es la seule à savoir comment s'y prendre !

Elle a raison, et pourtant sa façon de le dire m'assène comme un choc. Je ne

suis pas jalouse, non. Ben ne me fait ni chaud ni froid, et Olivia était sincère quand elle disait attendre le bon. Et puis, c'est mon amie, je suis heureuse pour elle. Mais je ne peux pas m'empêcher de penser que Charlie et désormais Olivia vont compter une corde de plus à leur arc. Pas moi. Elles sont déjà scandaleusement belles et pourvues toutes les deux de copains qui ne les plaquent pas du jour au lendemain pour une autre. Ce serait trop leur demander que, sur ce coup-là, elles ne me laissent pas le bec dans l'eau ? J'ai l'impression d'avoir été reléguée sur une autre rive qu'elles : plus le temps passe, plus le fossé s'élargit entre nous, comme lors de la fonte des glaces au pôle Nord, ces icebergs qui se séparent inexorablement. Je repense à l'image de l'ours polaire dans ce documentaire animalier particulièrement déprimant vu sur la BBC. Quand la banquise se craquelle par grandes plaques et que l'ours se retrouve prisonnier d'un morceau, à dériver seul vers le large. J'en pleurerais presque, là, à l'arrière du 4 x 4 d'Olivia.

— Vous vous souvenez de ces bouquins avec des histoires à choix multiple, où le héros s'orientait vers telle ou telle péripétie selon notre décision ? nous demande Olivia.

— Dis donc, O, pas la peine de te cacher derrière des métaphores avec nous. Si tu veux parler sexe, assume, fait remarquer Charlie.

— Noooooon, proteste Olivia, ce n'est pas là où je voulais en venir !

— Peu importe, assène Charlie. Tu permets qu'on remette la musique ?

Elle s'avance brusquement pour atteindre le lecteur, mais sa ceinture se bloque d'un coup sec et la retient.

— Mauvais karma aujourd'hui, Charlie, la taquine Olivia avec un sourire.

— J'en lisais aussi, quand j'étais petite, puis j'ajoute, en me penchant un peu en avant : Je ne pouvais pas m'empêcher de sauter les pages pour arriver à la fin.

— Tout le monde faisait ça, lâche Charlie, toujours en train de se débattre avec sa ceinture.

— Pas moi, rectifie Olivia. J'étais même affreusement triste dès que j'en finissais un, parce que ça voulait dire qu'il n'y aurait plus de surprise.

— Une enfance brisée, commente Charlie, parvenant enfin à se libérer. Elle continue, en se saisissant de son iPod : Vous m'excuserez, mais les vieux tubes me sortent par les oreilles.

Olivia fait un geste qui semble dire « comme tu veux », avant de reprendre :

— Bref, je lisais justement un de ces livres à Drew. Et là, ça m’a frappée combien ça ressemble à la vraie vie, vous voyez ? Comment une bête décision peut vous faire basculer vers un tout autre chapitre.

— Je crois que c’est trop profond pour moi, se moque Charlie.

— Mais arrête ! gronde Olivia tout en abattant son poing sur le volant. J’essaie d’être sérieuse !

— Moi je vois ce que tu veux dire, dis-je. C’est exactement ça, une seule seconde, et tout peut changer.

Charlie me regarde avec un petit sourire triste et fronce le nez.

— Si vous aviez la possibilité de tout connaître de votre vie jusqu’à la fin, est-ce que vous voudriez savoir ? demande Olivia en nous interrogeant l’une et l’autre du regard.

— Certainement pas, prononce Charlie. Je serais trop blasée si Jake continuait à ne faire aucun effort. Et imagine que je n’arrive pas à intégrer Middlebury... Oh non, je préfère ne pas être fixée à l’avance.

— Moi, j’aimerais savoir, je crois, avoué-je. Pour pouvoir me préparer.

Olivia hoche la tête et la chanson change.

En y réfléchissant bien, j’aimerais vraiment, et même je veux savoir. Ça m’éviterait par exemple d’avoir à me débattre avec la situation actuelle. Si j’avais une idée de ce qui se passe dans la tête de Rob, et de comment tout ça va finir, je pourrais agir en fonction. Soit passer à autre chose, soit l’attendre. Je ne serais plus prisonnière de cet entre-deux où je me sens si malheureuse.

Le trajet se poursuit sans évènement majeur. Charlie soulève la question de rester à Malibu la nuit de samedi aussi, sans que nous arrivions à nous décider. La maison d’Olivia donne sur l’eau. Elle est située dans ce qu’on appelle « la Malibu Colony », le quartier le plus huppé de la côte, où logent toutes les stars. Ses voisins directs, c’étaient Zac Efron et Vanessa Hudgens. Enfin, avant qu’ils se séparent.

L’arrière de la maison est doté d’une terrasse avec piscine. Et à l’avant, il y a un perron qui mène à la mer. L’intérieur se décline en une infinité de blancs et beiges, des photos noir et blanc d’Olivia et de ses frères ornent les murs, et d’imposants vases remplis de coquillages trônent sur de petites tables basses. Ça ressemble à ce qu’on voit à la télé dans les émissions de déco, quand les gens découvrent comment les spécialistes ont transformé leur chez-eux.

Nous sommes les premières arrivées. Les garçons feront probablement un tour au fast-food après leur séance de surf et je suis soulagée d'avoir un peu de temps d'ici à ce qu'ils soient là. Je vais voir Rob hors du contexte scolaire. Mon estomac se noue. Qu'est-ce que ce sera quand je l'aurai en face de moi pour de vrai ?

Il fait frais dans la maison, où l'air marin a déposé un parfum d'iode. Charlie et moi nous débarrassons aussitôt de nos chaussures et faisons la course jusqu'à la mer. La parcelle de plage qui dépend de la maison est une des plus longues. Parmi mes souvenirs préférés de ces quatre dernières années, il y a ces matins où, au saut du lit, nous allions marcher sur la grève encore un peu endormies, emmitouflées dans nos pulls, une tasse de café fumant à la main.

— Attendez-moi, crie Olivia.

Elle a déjà enfilé un maillot noir rehaussé de chevaux multicolores.

Nous nous laissons tomber toutes les trois sur le sable. Les nuages se sont dissipés et le soleil nous comble de ses rayons. Je ferme les yeux et m'allonge sur le dos. La chaleur me fait du bien. Pour la première fois depuis vendredi dernier, je me dis que finalement les choses vont peut-être rentrer dans l'ordre. La perspective de passer du temps tous ensemble dans un environnement familier me donne du courage. Bientôt Rob reviendra à la raison. Tout va se régler. L'histoire ne peut pas se finir autrement.

Scène 4

Charlie est soûle. Ça fait une heure que nous sommes au bord de la piscine, alternant Coca light citron vert tiède et shots de vodka. Charlie et Olivia doivent en être à leur cinquième. Comme je me sentais fébrile, je n'en ai bu que deux. Un et demi, étant donné que j'ai délibérément renversé une partie de mon second verre pendant que personne ne regardait. L'alcool permet de se lâcher, paraît-il, mais je ne veux pas risquer d'agir stupidement quand Rob sera là. Si on doit avoir une conversation, il faut que je puisse la tenir sérieusement. En pleine possession de mes moyens.

Charlie a mis un dos-nu blanc, une jupe en jean et de longues boucles d'oreilles dorées empruntées dans la salle de bains de la mère d'Olivia. Chaque membre de la famille conserve une garde-robe complète ici, bien qu'Olivia ne saurait plus dire quand ses parents sont venus pour la dernière fois. Elle a gardé son maillot, par-dessus lequel elle a noué un paréo violet transparent. Pour ma part je porte une robe de plage que je possède depuis la cinquième, en coton, type Petit Bateau, tout ce que Charlie déteste. Elle ne m'a cependant fait aucune réflexion quand je l'ai enfilée, et s'est contentée de complimenter ma coiffure.

Olivia est en train d'errer, bouteille de vodka en main, remplissant au hasard une série de verres en plastique rouges.

— Tu veux soûler un régiment ? demande Charlie tout en éclatant d'un rire incontrôlable.

Depuis le bord, elle se met en devoir de récupérer la bouée qui surnage au milieu de la piscine, vacillant sur ses chaussures à plateformes. Son verre aussi penche dangereusement.

— Tu es à deux doigts de la catastrophe, l'avertis-je, mais elle ne m'écoute pas.

Olivia arrive vers moi avec sa bouteille dont elle me sert un verre entier.

— Il faut que tu boives plus, m’informe-t-elle tout en tapotant sa montre : ils seront là d’une minute à l’autre.

La sonnerie de son portable retentit. Elle décroche à la vitesse de l’éclair.

— Je te l’ai déjà diiit, ânonne-t-elle, avant de débiter une série de chiffres – le code du portail sans doute.

Puis elle raccroche.

— Ils arrivent.

Charlie tente d’opiner du chef, mais entraînée par le mouvement, sa tête bascule tout bonnement en avant.

Mon rythme cardiaque s’accélère, je trempe mes lèvres à plusieurs reprises dans mon verre. Je grimace tandis que le liquide me brûle la gorge. Je ne sens plus mes mains, et je m’évertue à serrer un poing puis l’autre. Nous rentrons dans la maison. J’entends le bruit des voitures et des portières qui claquent. J’aperçois d’abord John Susquich et Jake. Une minute après, ils sont dans la cuisine en train d’ouvrir un paquet de Pringles. Charlie se traîne jusqu’à eux.

— Yo, bébé, l’accueille Jake.

Il enfourne une chips en même temps qu’il tente de lui faire un bisou.

— Tu m’as manqué, balbutie-t-elle.

John les laisse seuls en emportant les chips, et Jake prend le bras de Charlie pour le passer autour de lui.

— Tu sens le hamburger, entends-je dire celle-ci juste avant qu’ils commencent à s’embrasser avidement.

De son côté, Ben prend le verre que lui tend Olivia, la main posée sur sa nuque.

Où est Rob ? pensé-je.

— Hé, Caplet !

Je fais volte-face, mais ce n’est que Matt Lester, accompagné de Lauren. Ils sont sans doute arrivés avec John. On a beau inviter Lauren systématiquement, elle n’a dû venir qu’une fois depuis qu’on se connaît. Et encore, parce que sa famille était à Los Angeles pour le week-end. Ils l’ont déposée en début d’après-midi pour la récupérer trois heures plus tard.

— Salut, dis-je en lui faisant un petit signe.

Lauren semble absorbée par ce que Matt lui raconte.

— Non mais c'est quoi, ça ? Ils sont tous venus par le même bus ? me glisse Charlie.

Elle est juste derrière moi et respire bruyamment dans mon oreille.

— Peut-être, dis-je en haussant les épaules.

— Ils ne sortent pas ensemble, hein ?

— Matt et Lauren ? J'en doute, dis-je, mentant.

Il a fallu que Charlie le suggère pour que tout d'un coup l'évidence m'apparaisse. Matt regarde Lauren de la façon dont il regardait Charlie autrefois, et ses mains lui frôlent dangereusement le dos. Lauren a beaucoup de charme, tout en douceur et en naturel. À vrai dire ils forment un couple plutôt mignon.

— Bref, on s'en fout de toute façon, maugrée Charlie.

Elle s'éloigne d'un pas mal assuré, probablement à la recherche de Jake. Je tends le cou afin de mieux voir l'allée de la maison.

— Où est Rob ? demande soudain Olivia à la cantonade.

Jake et Ben échangent un regard.

— Il est en train de se garer, lance Ben.

La réponse semble satisfaire Olivia mais, de mon côté, elle me met la puce à l'oreille. Il ne me faut pas une demi-seconde de plus pour comprendre. Pas besoin de me retourner pour confirmer mes soupçons : il a amené Juliette.

Elle a ses lunettes de soleil griffées sur le nez, son sac gigantesque à l'épaule. Rien d'inhabituel, à un détail près. Un détail éclatant : à la place de ses habituelles robes décolletées, elle porte un sweat. Si grand pour elle qu'on distingue à peine le short qui pointe en dessous. Sur le coton gris et usé se détache un mot : « STANFORD ».

Charlie me regarde, sourcils dressés, mais elle est trop soûle pour maintenir son expression outragée plus de dix secondes. À la place, elle décide de passer sur Jake son énervement à la vue de Juliette.

Après un moment d'hésitation, Olivia se met en devoir d'accueillir les nouveaux arrivants et leur tend un verre, maîtresse de maison irréprochable en toutes circonstances. Juliette a gardé ses lunettes, si opaques qu'on ne distingue ni ses yeux ni son expression. Elle prend le gobelet des mains d'Olivia et lui sourit en lançant un « merci » enthousiaste, sans lâcher le bras de Rob. Ce dernier a l'air un peu gêné, mais c'est presque imperceptible. Si je ne le connaissais pas par

cœur, je pourrais juste croire qu'il est en train de s'adapter à l'ambiance de la soirée, de se remettre des fatigues de la route. Mais moi je peux dire au premier coup d'œil qu'il est nerveux. Comme lors de notre rendez-vous, ou de notre dîner – quel que soit le mot approprié –, la semaine dernière.

Il ne me jette pas un regard et se dirige vers Jake, qui visiblement ne sait pas comment réagir. Charlie quitte la pièce d'un pas furieux. Jake la suit des yeux, hébété. La seule qui n'a pas l'air de remarquer le drame en train de se jouer, c'est Juliette. Avenante et tout sourires, elle semble aussi à l'aise dans la maison d'Olivia que dans le sweat de Rob.

— Tiens, Rose ! Salut ! s'exclame-t-elle.

Elle traverse la pièce en trois longues enjambées pour me prendre dans ses bras. Nous ne nous étions jamais retrouvées aussi proches physiquement depuis le jour où elle a décapité ma poupée, dix ans plus tôt.

— Salut, bafouillé-je.

Je suis incapable de décider quoi faire. Si j'étais Charlie, je lui aurais probablement jeté le contenu de mon verre à la figure ou je me serais dérobée à son accolade, mais elle ne m'a pas laissé le temps de réagir. Elle desserre son étreinte. Alors seulement je comprends qu'elle a gagné. Sur tous les tableaux. En se montrant gentille avec moi, elle a dissipé les derniers soupçons qui pouvaient encore faire d'elle la méchante de l'histoire.

— C'est ma-gni-fique, ici, s'émerveille-t-elle en remontant ses lunettes. Et tu as vu l'arrière de la maison ? me demande-t-elle ingénument.

Comment ça, j'ai vu l'arrière de la maison ? pensé-je. On est chez l'une de mes meilleures amies, bien sûr que je connais l'arrière de la maison, je viens ici depuis mes treize ans.

— Chéri ? appelle Juliette.

Rob lève les yeux. Je sens comme la lame d'un couteau s'enfoncer entre mes côtes.

— Tu savais que mes parents possédaient une maison dans ce quartier, avant ? lui dit-elle tandis qu'il se rapproche. On a dû la vendre, on y allait trop peu souvent. Maintenant on préfère emprunter la villa des Pitt.

Rob s'arrête à quelques pas de nous et reporte son attention sur une photo accrochée au-dessus du canapé. On peut y voir Drew, le petit frère d'Olivia, tout bébé et logé dans un seau en métal. Je ne peux pas croire qu'il y ait de quoi

intéresser Rob à ce point. Juliette poursuit sa tirade en racontant comment Brad (Pitt, évidemment) a décidé de soutenir l'association caritative de son père, quand soudain elle me regarde et demande :

— Vous n'avez pas de maison dans le coin, vous ?

— Non.

Étant donné que les maisons par ici coûtent en moyenne quinze millions de dollars, nous n'avons, et n'aurons, c'est certain, jamais les moyens d'en posséder une, pensé-je.

Je poursuis :

— Mes parents n'aiment pas la mer.

— Qu'est-ce qu'ils aiment, alors ? demande Juliette, l'air amusé.

Elle me regarde de haut en bas, lentement, comme si elle me passait en revue.

— Hmm... la randonnée.

Elle s'esclaffe puis ajoute, d'une voix si basse que je suis seule à pouvoir l'entendre :

— Ah vraiment ? Je croyais plutôt que votre sport préféré c'était de poignarder les gens dans le dos.

— Pardon ? dis-je en avançant la tête, convaincue d'avoir mal entendu.

— Tu m'as très bien comprise, dit Juliette en croisant les bras et en me regardant droit dans les yeux.

— De quoi est-ce que tu parles ?

Ma voix remonte malgré moi à la fin de la phrase, et Rob, toujours planté devant la photo du bambin dans son seau, fait un mouvement embarrassé.

— Pauvre petite Rose que sa famille a toujours voulu épargner et qui ne connaît pas les tragédies de l'existence...

— Non mais tu es dingue ? chuchoté-je.

— Peut-être, répond Juliette en sortant les épaules. Je suis amoureuse, tu sais. Il paraît que ça rend folle.

Ce disant, un tic nerveux agite ses paupières et ses yeux s'allument d'une lueur que je reconnais, primitive et dangereuse. Terrifiante.

Juliette sourit, rejette sa crinière en arrière puis tourne les talons pour rejoindre Rob. Elle l'attire en un baiser langoureux, enroulant ses bras autour de son cou

puis enfonçant ses doigts dans ses cheveux. La nausée me monte à la gorge.

Je sors sur la terrasse pour chercher de l'air. Non contente de m'avoir volé Rob, Juliette ose attaquer ma famille ! Je sais que nos parents se sont brouillés il y a quelques années, mais de là à traiter mon père et ma mère de traîtres... D'ailleurs comment ose-t-elle accuser qui que ce soit, alors qu'elle est précisément en train de rouler le palot du siècle à Rob ?

Je n'arrête pas de penser aux paroles de Jackie ce soir-là, dans notre salon. Les parents de Juliette veulent se venger. Mais de quoi ? Si Juliette agit comme ça, est-ce aussi par revanche ?

Matt et Lauren sont sur la terrasse, absorbés dans un coin par leur conversation. Je m'assieds dans un des gros fauteuils à rayures avoisinants et me mets à regarder le ciel. Il fait de plus en plus sombre. Bientôt Olivia nous fera sa fameuse proposition de la baignade à poil, tout en veillant à ne pas quitter, elle, son maillot. C'est ce qui s'est passé la dernière fois que nous sommes venus ici, le mois dernier. Rob n'était pas encore rentré de sa colo et il n'y avait que Jake et Ben. Sans le faire exprès, Olivia avait monté le thermostat de la piscine et, lorsqu'on avait plongé, c'était comme si on entrait dans une baignoire trop chaude. Bondissant hors de l'eau sans demander notre reste, nous nous étions étendus sur les transats, laissant nos corps refroidir. À ce moment-là, je pensais à Rob, au fait qu'il me manquait. Je me demandais si, dans de pareilles circonstances à son retour, on se blottirait l'un contre l'autre, partageant la même serviette et laissant nos pieds tremper dans l'eau depuis le bord de la piscine.

À l'intérieur j'aperçois Charlie et Olivia. Elles sont en train de parler avec Ben et Jake. Rob et Juliette sont à côté. Un beau groupe, à eux six. Tout d'un coup, je devine comme dans un film la façon dont le reste de l'année va se dérouler. Et je peux dire qu'il n'y est pas du tout question d'ostraciser Juliette. Charlie et Olivia s'évertueront à la traiter de salope encore quelque temps, pleines de rancune parce qu'elle a « volé » Rob. Mais petit à petit, elles se mettront à passer du temps avec elle. Ce sera de plus en plus dur de continuer à montrer les dents. Juliette finira par les en décourager complètement. Elles commenceront à oublier la raison pour laquelle elles lui en voulaient. Après tout, c'est la petite copine de Rob. Et puis un jour, ils iront tous les six au cinéma. Juliette s'exclamera qu'elle adore le serre-tête d'Olivia, qui lui indiquera où elle l'a acheté. Elle leur proposera d'aller faire du shopping, peut-être même en mentionnant la limousine de son père. Olivia jettera un coup d'œil anxieux à Charlie avant d'accepter. Elles m'inviteront, bien sûr. « Ça fait des mois, raisonneront-elles, il y a

prescription maintenant. » Et nous nous retrouverons parties pour faire les boutiques. Dans la voiture on parlera de Rob, juste ce qu'il faut. Juliette fera une allusion aux sempiternelles séances de surf avec Jake. Charlie lèvera les yeux au ciel en signe de compréhension. Elles seront désormais unies par une cause commune. Ensuite nous irons Chez Mamie acheter des bagels où les garçons nous rejoindront. Six jolis couples plus une personne : moi. Seule.

— C'est du jus de pomme, pas du jus de raisin, précise Olivia en titubant sur la terrasse.

D'une main, elle tient une bouteille de jus de fruits par le goulot, et de l'autre, une serviette de bain. Charlie paraît derrière elle, occupée à inspecter l'intérieur de son verre comme si elle s'attendait à y trouver quelque chose.

— Ah, te voilààà ! s'exclame Olivia.

Elle pose la bouteille par terre et s'assied sur le bord du fauteuil, étalant sa serviette en travers de mes jambes. Elle arrache son paréo et le jette au sol. J'anticipe sa proposition en secouant la tête.

— Non ! intervient Charlie, m'ôtant les mots de la bouche, tu peux toujours courir pour que j'aille me baigner toute nue.

Elle met sa main devant elle pour faire barrage aux éventuels arguments d'Olivia, puis grimpe dans mon fauteuil, se calant contre moi et laissant aller sa tête contre mon épaule.

— Je n'en reviens pas qu'elle ait osé se ramener, commente-t-elle.

Elle sent la vodka à plein nez et je détourne la tête, projetant mon regard vers l'horizon. La lune est presque pleine et donne à l'océan une coloration argentée. Il paraît que la mer est bleue à cause du ciel qui s'y reflète. En regardant l'eau la nuit, peut-être qu'on pourrait se rendre compte qu'en vrai elle est transparente. Et qu'on pourrait voir tout ce qui s'y passe, jusqu'aux fonds marins.

— Tu veux que je la mette dehors ? me demande Olivia.

Je ne réponds pas. Charlie marmonne quelque chose d'inaudible contre mon épaule, mais elle n'a pas l'air de plaider en faveur d'une éviction catégorique. Trop ivre pour s'interposer, sans doute. Mais aussi, j'en suis sûre, parce que Olivia comme elle sont sur la voie de l'acceptation. Elles ne s'en rendent peut-être pas compte encore, mais leurs protestations à l'encontre de ma cousine commencent déjà à s'émousser. La morsure de la trahison est en train de se résorber, leurs coups de gueule deviennent répétitifs et de moins en moins convaincants. Combien de temps me reste-t-il à entendre que je suis « plus jolie

qu'elle » ou que « Rob est un pauvre type » ? C'est en train de leur passer, voilà tout. D'ailleurs lorsque Olivia annonce : « C'est une salope », Charlie se contente de hocher faiblement la tête en écho.

Mon cerveau est saturé d'émotions contradictoires. Ma colère contre Juliette, mon désarroi face à ses attaques... et puis mes sentiments pour Rob. C'est bien tout le problème : je tiens encore à lui. Je veux qu'il soit dans ma vie. Ça me paraît impensable de le voir là, à quelques mètres de moi, sans pouvoir lui parler. Au point où nous en sommes, je me satisferais de son amitié, mais ça aussi c'est fini. Je voudrais qu'on ne se soit jamais embrassés, qu'on ne se soit jamais dit toutes ces choses. Alors on aurait pu surmonter tout ça, et il ne serait pas en train de me manquer alors qu'il n'est qu'à deux pas.

— Qui veut se baigner ?

Je m'apprête à nouveau à refuser. Sauf que la proposition ne vient pas d'Olivia. Au-dessus de nous se tient Juliette, vêtue d'un maillot rose pâle soigneusement ajusté. Elle sourit, dévoilant des dents d'une blancheur éclatante. Rien à voir avec les crocs acérés qu'elle m'a laissée voir tout à l'heure. Elle s'en garde bien maintenant que nous sommes en public. Olivia se lève et cherche son équilibre.

— De toute façon je voulais y aller, se justifie-t-elle auprès de Charlie et moi.

Charlie la congédie d'une main lasse et se blottit un peu plus contre moi. Olivia hésite un instant puis se saisit de sa serviette et s'élance vers l'océan avec Juliette. À la lumière de la lune, leurs chevelures blondes se confondent et l'on ne saurait les distinguer l'une de l'autre au bout de quelques pas.

— On est tellement bien, murmure Charlie.

Elle est collée contre moi et pourtant je ne me suis jamais sentie aussi seule qu'en cet instant.

ACTE IV

Scène 1

En Californie, il n'y a pas vraiment de saisons, pas comme sur la côte Est du pays. Pourtant, même si les arbres ne perdent pas leurs feuilles et que le campus ne se transformera jamais en une palette de jaunes et rouges orangés, j'adore quand arrive le mois d'octobre à San Bellaro. L'air se rafraîchit, devient plus tranchant. Je me sens à chaque fois à l'orée d'un renouveau, comme si tout pouvait changer sans que je le sache encore.

Et en effet, cet automne plus que jamais, les choses ont bien changé.

— Mme Barch veut ma peau, déclaré-je à Olivia et Charlie.

Nous finissons de déjeuner dans la cour. C'est la période où beaucoup d'élèves préfèrent trouver refuge dans la cafétéria et y hiverner jusqu'au printemps. Ce n'est pas notre genre. « On est des durs », comme Charlie se plaît à dire. Un bon pull et nous restons dehors sans problème.

— Hmm ? maugrée Charlie, occupée à observer Jake sur la passerelle.

Ils ont rompu la semaine dernière. En cause : le « délit d'abandon » perpétré par Jake, qui a préféré aller voir un concert avec John Susquich plutôt que de passer son samedi soir avec Charlie, la livrant à elle-même en plein week-end. Elle ne s'en est toujours pas remise, et ils ne se sont plus parlé depuis.

— Je ne comprends toujours pas pourquoi tu n'as pas pris option physique avec nous, déplore Olivia. Hier, M. Dunfy nous a apporté des gâteaux. On n'a fait que manger pendant tout le cours.

Du regard elle cherche la confirmation de Ben qui acquiesce.

— C'est vrai, affirme-t-il. Le cours entier.

Cette affaire de bio commence vraiment à poser problème. J'ai envoyé une candidature anticipée pour Stanford, mais ils demanderont tout de même à voir

mes notes du premier semestre. Or, pour l'instant j'atteins péniblement le B-.

— Avec qui es-tu en binôme ? me demande Olivia.

— Len.

— Len Stephens ? s'étonne-t-elle.

Charlie revient de sa songerie et nous regarde.

— De quoi vous parlez ?

— De comment je suis en train de sombrer en bio.

— T'aurais dû prendre option physique, dit Charlie. Tu ne devineras jamais ce qu'on a fait au dernier cours, on a...

— Passé l'heure à manger des gâteaux, je sais.

Olivia mord sans entrain dans sa pomme puis la repose.

Une lueur que je connais bien s'allume dans la prunelle de Charlie. Je lève les yeux à temps pour voir Rob et Juliette traverser la cour, main dans la main.

Juliette nous mesure du regard, et ébouriffe les cheveux de Rob. Puis elle se réfugie dans ses bras, en gardant toujours un œil sur moi.

Ça fait plus d'un mois, et pourtant les voir me prend toujours par surprise. Je m'attends presque encore à ce que Rob se faufile derrière moi pour me faire « coucou qui c'est ? » en posant ses mains sur mes yeux. D'après Charlie, ça fait partie du processus de deuil. Elle raconte que, quand sa mère est morte, elle n'a pas pu s'empêcher de croire qu'elle allait finir par la voir surgir tous les jours pendant un an. La différence, c'est que Rob n'est pas mort. Il est même là, à portée de main.

— C'est comme s'il était mort, au fond, murmure Charlie, lisant dans mes pensées. Tu ne lui dis même plus bonjour.

Olivia, qui est dans le même cours de littérature que Rob et Juliette, nous a rapporté qu'ils passaient leur temps à discuter entre eux. Et aussi que Rob n'a presque plus de contacts avec Ben.

— Il ne va plus surfer, renchérit Charlie, et j'ai entendu dire que ça n'allait pas fort avec sa famille, en ce moment.

— Impossible, déclaré-je, il est beaucoup trop proche de ses parents.

— Eh bien, si, assure Olivia. Josh me l'a dit.

— Josh a six ans, je te rappelle.

— Oui, et c'est aussi le meilleur ami de Mathew.

Qui n'est autre que le petit frère de Rob, le dernier de la fratrie.

— Qu'est-ce qui ne va pas, alors ?

— Je ne sais pas, répond Olivia en haussant les épaules, mais je ne serais pas surprise si ça avait à voir avec elle.

Moi non plus, songé-je.

— Bref, pour le moment tout ce qui m'importe, c'est ma moyenne en bio. Je suis fichue, me lamenté-je tout en laissant aller ma tête en avant, heurtant mon front sur la table.

— Ce ne serait peut-être pas plus mal que tu n'aïles pas à Stanford, suggère Charlie. Pourquoi voudrais-tu te coltiner ce mec quatre années supplémentaires ? ajoute-t-elle en agitant sa main au-dessus de son épaule, indiquant l'endroit où Rob et Juliette ont disparu dans la cafétéria.

— Qu'est-ce qui te fait croire qu'il a envoyé une demande anticipée ? observé-je.

— Ce n'est pas ce qui était prévu ? demande Olivia.

— Tu sais, maintenant, je ne me fie plus à « ce qui était prévu ».

Je referme mon livre de bio et me lève pour prendre le chemin du labo.

— Tu t'en vas déjà ? geint Charlie.

Pour autant, elle ne quitte pas Jake des yeux.

Le cours ne commence que dans dix minutes, mais je veux en profiter pour relire le dernier chapitre. Il suffit que j'ouvre mon manuel pour que les mots se transforment sous mes yeux en un code indéchiffrable. Comme si je m'étais procuré par erreur le programme en version arabe.

Len est déjà au fond de la salle, assis devant un des ordinateurs. Il porte son T-shirt violet avec l'éclair, et une boucle de cheveux lui tombe sur le front. Je ressens un désir fulgurant de la saisir entre mes doigts et de la tirer.

— Tu es en avance, lui lancé-je.

— Le cours est annulé, me répond-il sans lever les yeux de l'écran.

— Ah bon ?

D'un geste il me montre le tableau, où l'on peut lire : « Mme Barch absente. Sur mon bureau, exercices à faire en binôme pour la prochaine fois. »

— Absente, répété-je.

— Eh oui, renchérit Len en hochant la tête. À mon avis, c'est *Macbeth* qui l'a achevée. Tous ces mauvais numéros d'acteurs commençaient d'ailleurs à me peser sur l'estomac à moi aussi.

Il se tourne vers moi et sourit.

— Comment ça va, Rosaline ?

— Tu veux qu'on commence les exos ?

— Plus tard, répond-il en balayant ma suggestion du revers de la main. Viens t'asseoir.

Il s'empare d'une chaise en plastique qu'il fait glisser à côté de la sienne et m'invite d'un geste. J'obtempère, lâchant mon sac au pied du siège. Je tends le cou pour mieux voir l'écran.

— Dis donc, ne te gêne pas, s'écrie Len.

— Oh, ça va, à d'autres.

En grognant, il positionne l'écran entre nous deux. Je vois apparaître une photo de Juliette entourée de ses parents.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Les infos, figure-toi. Au risque de faire mentir la croyance populaire, il s'avère que je sais lire. Hééé ! proteste-t-il tandis que je tourne l'écran vers moi.

Je parcours l'article, sur la réforme de l'éducation élaborée par le père de Juliette et la place primordiale qu'il accorde à la famille.

— Je déteste ses idées, commente Len.

— Parce que tu suis ce qu'il fait ?

Len souffle entre ses dents :

— Tu as devant toi un citoyen informé.

Il essaie de récupérer la souris de mon côté, mais je le décourage d'une tape sur la main. J'ai une idée. Mes doigts galopent sur le clavier : j'entre « Richard Caplet » dans le moteur de recherche de *La Dépêche de San Bellaro*. Un bon millier d'articles s'affichent en résultat.

— Tu nous fais une fixette ? me demande Len, amusé.

Méthodiquement, je parcours les titres en remontant dans le temps. J'élimine les articles datés de deux, trois, quatre puis cinq ans, à l'affût. Ce n'est qu'arrivée

à la dernière page, les archives les plus anciennes, que je trouve ce que je cherche : un article qui remonte à plus de dix ans. À la lecture du titre cependant, ma mâchoire se décroche. Je contemple les mots, une fois, deux fois, puis je regarde Len pour m'assurer qu'il voit bien la même chose que moi. Je clique sur le lien.

Une photo de mon père et de mon oncle s'affiche. La légende : « TRAHI PAR SON PROPRE FRÈRE ».

Scène 2

Coup de théâtre dans la campagne de Richard Caplet ce jeudi soir. Au moment où Steve Monteg annonçait sa candidature au poste de maire de San Bellaro, se présentant ainsi comme l'adversaire de Richard Caplet, ce dernier a appris que son frère et directeur de campagne, Paul Caplet, avait rallié le camp de Steve Monteg. Les deux frères avaient jusque-là toujours été proches. Les raisons du revirement de Paul Caplet restent floues. Alors qu'il est actuellement professeur à l'université privée de San Bellaro, certains observateurs avaient déjà perçu chez lui certaines aspirations à la politique. L'universitaire s'explique sur son changement d'obédience : « Notre État, notre ville ont besoin d'un homme comme Steve Monteg. Je ne doute pas un instant de ses compétences en tant qu'élu et le soutiendrai de tout le poids de mes convictions. »

Len achève sa lecture et se renverse sur son siège. Les élèves commencent à affluer dans la salle, prenant place après avoir récupéré une feuille d'exercices. Ni Len ni moi ne bougeons.

— Je ne comprends pas, commencé-je.

— On ne sait pas de quoi les gens sont capables quand le pouvoir est en jeu, répond Len.

— Pas mon père. Tu ne le connais pas. Il est prof.

— Je vois, fait Len en hochant la tête, mais en même temps c'était il y a longtemps.

— C'est pour ça que Juliette a dit qu'on les avait poignardés dans le dos.

Je me laisse aller brutalement contre le dossier de ma chaise, abasourdie.

— C'était donc vrai, enchaîné-je.

— Ton père devait avoir ses raisons, me dit Len avec douceur.

Si délicatement d'ailleurs que je me retourne pour m'assurer que je n'entends pas des voix. Mais non, c'est bien lui qui vient de parler.

— Qu'il ait ses raisons ou non, il n'empêche qu'on leur a purement et simplement tourné le dos.

— Tu en es sûre ?

D'un geste impatient, j'indique l'écran.

— Tu viens de le lire comme moi !

Len prend une grande inspiration puis, lentement, comme s'il entreprenait de me faire une leçon d'arithmétique :

— Je dis juste qu'on peut donner plein de sens différents au terme de « famille ». Peut-être que, pour tes parents, leur famille c'étaient les Monteg.

— C'est trop bizarre. Je connais mes parents. Ils sont neutres comme la Suisse.

— La Suisse aussi a ses défauts. Une météo exécrationnelle, par exemple, plaisante Len.

— D'abord pourquoi est-ce qu'ils ne m'en ont jamais parlé, alors que c'est ça qui a éloigné les parents de Juliette de San Bellaro ?

Len garde le silence.

— Le père de Rob a gagné, en plus, ajouté-je. Il a été maire pendant quatre ans quand nous étions petits.

— Je sais, je me souviens, dit Len.

Il me regarde avant de reprendre :

— Ils ont dû partir sans demander leur reste, non ?

— Honnêtement je ne me rappelle pas. J'avais à peine sept ans.

— En tout cas, ça a bien changé entre-temps. C'est eux qui mènent le jeu, on dirait.

— Tout ce que je sais, c'est qu'on était comme des sœurs, avec Juliette. Dès qu'ils ont déménagé, elle s'en est prise à moi. Enfin, si ses parents nous détestaient, je comprends mieux pourquoi. Elle a dû le sentir.

J'observe la figure juvénile et enthousiaste de mon père sur l'écran. Bras dessus, bras dessous, ils sont tout sourires, son frère et lui. On dirait presque des jumeaux, avec leurs chemises et leurs vestons assortis, leurs cheveux très courts et

la même paire de fossettes.

— Je suis désolée, je ne devrais pas te parler de tout ça.

Partant d'un éclat de rire, Len réplique :

— Sérieux, tu es toujours aussi névrosée, Rosaline ?

— Sans doute, lâché-je tout en lui faisant une grimace digne d'une échappée de l'asile.

— Écoute, poursuit Len tout en se tournant sur sa chaise pour regarder l'horloge, il nous reste quinze minutes de cours à tout casser. Comme je sais que de toute façon tu vas m'obliger à faire ces fichus exercices, est-ce que ça te dirait de se retrouver plus tard pour bosser ?

Len qui demande à ce qu'on passe du temps ensemble en dehors du cadre scolaire ? Incroyable !

— Hmm, oui, pourquoi pas. Mais plutôt que d'aller à la bibliothèque, ça ne t'ennuierait pas de venir chez moi ? La journée a été longue, et je n'ai aucune envie de m'attarder ici plus longtemps, dis-je en me toquant le front de l'index comme si j'étais en passe de devenir folle.

— Pas de problème.

Je sors de quoi écrire de mon sac.

— Tiens, je vais te noter l'adresse.

Je déchire une page de mon agenda et lève mon stylo quand soudain Len met sa main sur la mienne. Je sursaute.

— T'inquiète, je me souviens.

— Mais tu n'es jamais venu, m'étonné-je.

Je n'ai jamais fait aucune fête chez moi et il n'y a que notre petit groupe de six qui connaisse la maison. Lauren et John aussi mais je pourrais compter leurs visites sur les doigts de la main.

— Si, une fois, dit Len.

Une lumière s'allume dans son regard et disparaît aussitôt sans que j'aie pu identifier sa signification.

— Un jour ma mère a oublié de venir me chercher après une leçon de piano. La tienne m'a laissé l'attendre chez vous, tout simplement.

— Oh.

Il baisse les yeux sur son agenda, et poursuit :

— Tu passais juste après moi, et je te croisais toujours devant la porte, quand je sortais de ma leçon. D'ailleurs je tiens à te présenter mes excuses, mes prouesses ne devaient pas être terribles à entendre à l'époque, continue-t-il en levant la tête et en me souriant.

— Au contraire, tu jouais tellement bien ! le détrompé-je. Ce que je préférerais dans ces leçons, c'était justement ce petit moment où je pouvais t'écouter.

Aussitôt je sens mes joues s'embraser. D'où est-ce que je sors ça ? Et qu'est-ce qui m'a pris de le lui dire ? Au-delà du fait que ce n'est pas tout à fait faux...

Len de son côté n'a pas l'air vraiment gêné. Il plonge ses yeux dans les miens et prononce, nettement :

— Merci.

Le temps semble se figer. Le moment s'éternise assez pour que soudainement je prenne conscience du silence qui s'installe.

— On s'arrache ? proposé-je.

— J'ai cru que tu ne te déciderais jamais.

Le visage de mon père s'efface de l'écran que Len éteint d'un geste.

Après avoir rassemblé nos affaires, nous prenons la poudre d'escampette. En passant la porte du labo, Len se lance dans une imitation à mourir de rire de Mme Barch dirigeant le Belge sur scène. Je ne lui savais pas tant d'humour et j'avoue mieux comprendre Olivia quand elle disait le trouver mignon. Même si je ne l'admettrai jamais devant Charlie. Ça n'est pas frappant au premier abord, mais c'est vrai qu'il est plein de charme. Bien sûr, ses cheveux sont un peu trop longs, il est nonchalant, mais paradoxalement il fait preuve d'une belle assurance. De cette force qui le rend insensible au regard des autres.

Je suis en train de hoqueter de rire quand je vois Rob, planté devant nous.

— Il faut que je te parle.

Il a l'air hagard, désesparé, comme s'il ne savait pas lui-même ce qu'il est en train de faire. Ben se tient derrière lui, l'air contrit.

Je ne détache pas mes yeux de Rob.

C'est la première fois qu'il m'adresse la parole depuis des semaines.

— Bon, dit Len, le cours de littérature m'appelle. On se voit après ?

À ces mots le visage de Rob se ferme. En mesurant Len du regard, il demande :

— Qu'est-ce que vous alliez faire ?

Len arbore le petit sourire que je lui connais si bien, puis il marmonne quelque chose à voix très basse.

— J'ai dit que je voulais te parler, réclame à nouveau Rob.

Ses mâchoires se mettent à trembler imperceptiblement.

— OK, intervient Ben tout en posant une main sur l'épaule de Rob. Viens, on va être en retard.

Rob se dégage brutalement. Ben me lance un regard, le même que lorsque Olivia revient d'une séance de shopping ratée. J'y lis son soutien inconditionnel en même temps qu'un aveu d'impuissance. Pour tout vous dire, je ne sais pas non plus comment réagir, démunie face à cette situation. Comprenez-moi : c'est très rare que Rob se mette en colère. Je veux dire, vraiment en colère. Le Rob que je connaissais a toujours été doux comme un agneau, gentil, et surtout incapable d'entrer en conflit avec qui que ce soit. Rien à voir avec le Rob qui me fait face.

Juliette a dû le monter contre moi lui aussi, pensé-je.

C'est alors que Len prend la parole :

— Rob, peut-être que tu ferais mieux de partir.

Il prononce la phrase d'un air parfaitement détaché, comme s'il lui proposait quelque chose à boire.

— Ne me dis pas ce que je dois faire, gronde Rob, en agrippant Len par son sac à dos.

Ben tente à nouveau de l'arrêter, mais cette fois Rob l'envoie valdinguer contre le mur.

— Non mais tu es fou ? clamé-je en essayant de m'interposer. Lâche-le !

— Ah parce que tu le défends, c'est ça ? fulmine Rob en montrant les dents, semblable à une bête féroce.

Ses yeux, fixes, sont glacials, comme si un feu dévorant l'avait calciné de l'intérieur.

— Je ne défends personne, je veux la paix !

— Calmos, mec, respire un bon coup, dit Len.

Du coin de l'œil, j'aperçois M. Davis se diriger vers nous.

— S'il te plaît, arrête... Rob, sérieusement, imploré-je.

Mais Rob, tout en restant hors de portée de Ben, ne m'écoute pas. Il lâche le sac de Len pour le prendre par le col.

— Ne me dis pas de me calmer, lui crache-t-il au visage. Tu ne me connais pas. Elle non plus, tu ne la connais pas.

Puis de sa main libre, Rob lui assène une droite fulgurante en pleine figure. Len titube sous le choc. Rob le suit des yeux, avant de regarder, incrédule, son poing, Len à nouveau, puis moi.

— Je suis... commence-t-il.

Mais trop tard. M. Davis a vu toute la scène et ne lui laisse pas le temps de finir sa phrase.

— Qu'est-ce qui se passe, ici ?

Ben tente d'intervenir, mais M. Davis lui fait signe de garder profil bas. S'adressant à Rob et Len :

— Vous deux, dans le bureau du proviseur. Immédiatement.

Il prend Rob par les épaules, lui fait faire demi-tour et l'escorte dans le couloir.

— Est-ce que ça va ? chuchoté-je à Len. Je suis tellement désolée...

— Ça va. C'est pas grave, dit-il avec un sourire qui se veut rassurant. Au fait, on a oublié la feuille d'exercices. Tu veux bien en récupérer une ?

— Bien sûr. Mais tu es sûr que ça va aller ?

— Je devrais survivre, me charrie-t-il.

Souriant toujours, il m'adresse un petit salut avant d'emboîter le pas à M. Davis, déjà loin dans le couloir, guidant toujours des deux mains un Rob déconfit.

— Je hais cette fille. Depuis le premier jour elle ne fait que nous attirer des ennuis, décrète Olivia.

Nous sommes toutes deux en maths, dernier cours de la journée, et je viens de lui raconter l'altercation entre Rob et Len, griffonnant une bonne partie du récit sur un coin de mon agenda : M. Stetzler n'est pas homme à tolérer le bavardage.

— Pour le coup, je blâmerais plutôt Rob, chuchoté-je.

— Sauf que c'est elle le déclencheur. Avant, Rob ne faisait jamais de vagues. Maintenant il se bat et laisse tomber ses amis. Sans compter ses parents, à qui il ne parle plus. Tu le crois, ça ?

Olivia surveille M. Stetzler d'un œil et garde l'autre sur le Belge, assis à

quelques rangées de nous sur la gauche. On le voit rarement en cours, et sa seule présence suffit à la mettre dans tous ses états. En y réfléchissant, Matt a aussi le même genre d'effet sur Charlie. À croire que les gens avec qui on a été ou qui ont compté pour nous ne nous laissent jamais tout à fait indifférents.

— À mon avis, il cherche une échappatoire. Il a dû se rendre compte qu'il sort avec une espèce de cinglée envahissante. Mais rien à faire, il a les poings liés.

— Ils ne sont pas mariés, non plus, dis-je.

Je gribouille paresseusement des dessins inspirés de notre conversation sur les pages de mon agenda. Quelle que soit la période de l'année, il règne une chaleur abrutissante dans le bâtiment des sciences. Mission impossible pour se concentrer, d'autant que M. Stetzler parle d'une voix de basse profonde, digne d'une bande-annonce de cinéma, qui me tient comme hypnotisée. Pas au point d'aller lui faire du gringue, à la Olivia, mais de quoi me donner une envie farouche de piquer du nez sur mes notes.

— Elle le tient par la culpabilité.

— Comment ça ?

Olivia replace ses cheveux derrière ses oreilles.

— Elle lui a fait du chantage au suicide.

J'émet un son à mi-chemin entre la toux et l'éternuement, attirant le regard sourcilleux du prof.

— On n'en sait rien, ce n'est jamais qu'une rumeur, affirmé-je.

Le bruit a circulé aujourd'hui à travers toute la promo que Juliette avait voulu mettre fin à ses jours en avalant des médicaments. Sauf que personne n'ayant été capable de préciser les circonstances ou le motif, j'ai du mal à trouver ça crédible.

— Pourquoi est-ce qu'elle aurait fait ça ? Sa vie est parfaite.

— Parce que son mec est encore amoureux de son ex, par exemple ? dit Olivia, la bouche en cœur, avec un regard lourd de sous-entendus.

Je lui balance un coup de coude et me penche sur ma feuille d'exercices. J'aimerais pouvoir la croire.

— Tu veux savoir autre chose ? me souffle à nouveau Olivia. Elle m'a volé mes mocassins. Le nouveau modèle de chez Tory Burch. Elle est allée dans la boutique et elle a remplacé ma réservation par la sienne.

— Qui, Juliette ?

Olivia me lance un regard qui semble me dire : « On se réveille, ma vieille ! »

— Évidemment Juliette ! Qui d'autre serait capable de me faire un coup pareil dans ce lycée ?

Soudain elle se mord la lèvre, comme si elle avait gaffé.

— Enfin, tu vois, quoi. C'est vrai qu'elle a fait pire, mais...

— T'inquiète.

M. Stetzler nous fait de gros yeux et nous plongeons dans nos cahiers, prétendant nous affairer à résoudre le problème. Dès que le prof reprend le fil de sa leçon, Olivia se penche vers moi.

— Je sais que je ne devrais pas te parler d'elle. J'ai promis à Charlie...

À ce moment le Belge lâche un rot sonore et toute la classe éclate de rire. Olivia me regarde en fronçant le nez.

— Qu'est-ce que Charlie t'a fait jurer ?

— C'est juste qu'on ne voulait pas en rajouter, tu vois ? me dit-elle avec douceur. On tient fort à toi, tout ce qu'on veut c'est que tu ailles bien.

— Je vais bien, dis-je. Ça fait des semaines déjà.

Olivia joue avec son crayon. Elle s'est fait les dents dessus. Elle se ronge les ongles aussi, selon sa bonne habitude de mordre dans quelque chose pour passer son stress.

— Ce n'est jamais facile de perdre un ami, répond-elle en plongeant ses grands yeux bleus dans les miens.

— Tu me parlais de Juliette, dis-je en me déroband, car d'un coup j'ai l'impression qu'elle parle aussi de moi. Du fait que je n'ai pas été très présente ces derniers temps, ou du moins pas tout à fait moi-même.

— Oui, reprend-elle en inspirant à fond. Tu sais, je crois qu'elle est sournoise, cette fille. Franchement, qui ferait ça : aller dans ma boutique, se renseigner sur mes commandes, tout ça pour me voler ma place en haut de la liste de réservations ? Est-ce qu'elle a le droit, d'abord ?

Je n'ai jamais vraiment compris l'obsession d'Olivia pour les fringues. Je ne déteste pas m'habiller, mais de là à passer mes journées à courir les magasins, non. Olivia fait ça en véritable professionnelle et y déploie tout son talent. Normal qu'elle soit hors d'elle à l'idée que quelqu'un la batte sur son propre

terrain.

— On dirait que son but dans la vie, c'est de piétiner nos plates-bandes. Comme si ça ne lui suffisait plus de t'avoir volé Rob.

M. Stetzler est en train de distribuer les devoirs à faire à la maison. Quand j'ai la feuille entre les mains, je constate avec horreur qu'aucun des problèmes ne me paraît faisable. En général on passe le cours à en débroussailler la première partie, afin d'avoir « un modèle » pour la suite, mais aujourd'hui je n'ai pris aucune note.

— Je n'ai pas suivi un seul mot de la leçon, annoncé-je à Olivia.

— Pas grave, répond-elle en pliant sa feuille. Un petit tour chez Cal Bloc, ça te dit ?

— Je ne peux pas, dis-je tandis que nous suivons le mouvement vers la sortie. J'ai prévu une séance de travail après les cours.

— Quelle matière ?

— Bio. Len doit passer à la maison me filer un coup de main. À moins qu'il ne se soit fait coller par M. Johnson.

— Len, hein ? susurre Olivia en levant les sourcils et en roulant les épaules d'une façon suggestive. Tu passes pas mal de temps avec lui, dernièrement, je me trompe ?

— Normal, on est censés bosser ensemble, me justifié-je en détournant le regard, car mes joues se sont subitement embrasées. On est dans la même galère : si jamais je me ramasse, lui aussi en prend pour son grade.

— Je croyais qu'il se fichait des notes ? Et puis tu oublies toutes les répétitions que vous passez ensemble...

Elle s'interrompt : le Belge passe devant nous. Olivia se renverse en arrière, lui dévoilant subtilement le bas de son ventre. Ça a l'air de marcher. Il lui coule une œillade, mais Olivia reste trop absorbée par notre conversation pour continuer le jeu. Ou du moins c'est ce qu'elle laisse croire.

— Vos protestations ne font que vous trahir, mon amie, récite Olivia en gloussant.

— Du Shakespeare, maintenant. Tu es dingue.

— Je te l'ai dit, poursuit-elle alors que nous empruntons les escaliers, je l'ai toujours trouvé mignon, moi.

— Oui, mais il est tellement hargneux parfois.

— Et alors ? Je trouve ça sexy, ce côté rebelle.

— Mais qu'est-ce que tu attends ? Len te tend les bras ! plaisanté-je.

Olivia roule des yeux et se défend :

— Moi c'est Ben que j'aime bien.

Elle s'immobilise et se mordille la lèvre avant d'ajouter :

— Je l'aime tout court, à vrai dire.

Cette révélation me coupe net dans mon élan moi aussi. Je m'en doutais, mais je ne m'attendais pas à ce qu'Olivia l'assume avec autant de simplicité. Elle me regarde comme si elle voulait ajouter quelque chose.

— Qu'est-ce qu'il y a ? lui demandé-je en changeant mon sac d'épaule.

— Bah, en fait on a plus ou moins... commence-t-elle.

Elle souffle à fond puis fait mine de balayer de la poussière du bout de sa chaussure.

— On a couché ensemble.

— Charlie est au courant ?

C'est la première chose qui me vient à l'esprit. Pourquoi ? Ça paraît important, voilà tout.

— Oui, je lui ai dit ce matin.

— Alors, comment tu te sens ?

Je ne sais pas par quel biais aborder la question. Je m'étais toujours dit que le jour où nous aurions cette conversation, Olivia et moi, je serais plus calée sur le sujet. Je m'étais encore trompée.

— Pas plus changée que ça, répond Olivia en haussant les épaules.

— Je vois.

— Mais tu sais quoi ? reprend-elle, sa voix montant d'un demi-ton. Ça m'a vraiment plu.

— C'est plutôt bien. Ça sert un peu à ça, non ?

— Non, ce n'est pas ce que je voulais dire, coupe-t-elle en fronçant légèrement les sourcils et en croisant les bras. Ce qui m'a plu, c'est de me sentir aussi proche de quelqu'un. Aussi proche de lui.

On lui en fait voir de toutes les couleurs, à Olivia, avec son côté un peu

écervelé, superficiel. Mais au fond elle a ses failles, comme tout le monde. Il y a tout de même certaines choses qu'elle ne prend pas à la légère. En l'occurrence, elle tenait vraiment à faire l'amour avec Ben, et j'admire la façon qu'elle a eue de foncer. De prendre sa décision sans se laisser influencer.

— Bref, pour en revenir à Len, tout ce que j'ai à dire, c'est que je suis pour. Voilà.

— Eh bien, merci pour ta bénédiction.

Charlie nous attend au parking, appuyée contre sa voiture, lunettes de soleil sur le nez. Ses cheveux sous la lumière prennent une couleur incroyable, un orange iridescent, comme les ailes d'un papillon.

— Il faut qu'on parle, nous lance-t-elle dès qu'elle nous voit. On va chez Cal Bloc ?

— Je crois qu'un rendez-vous torride avec ton frère m'attend, dit Olivia en m'envoyant un clin d'œil et en disparaissant dans sa voiture.

— J'étais sûre qu'ils étaient passés à l'acte, commente Charlie en la suivant du regard. Elle avait l'air beaucoup trop heureuse pour être honnête.

Nous nous engouffrons à l'intérieur de Rubis.

— Comment ça va de ton côté ? me demande Charlie. Ben m'a dit deux mots de la bagarre, je veux les détails. Tu as entendu parler de l'affaire du suicide, aussi ?

— Len est censé passer travailler chez moi. Je ne sais pas s'il viendra, mais il faut quand même que je sois rentrée, coupé-je dans le vif.

Charlie me lance un regard perçant tandis que nous sortons du parking et nous engageons sur la route.

— C'est quoi l'histoire, exactement ?

— Quelle histoire ?

— Rose, ne fais pas ta sainte-nitouche avec moi. Len et Rob se battent dans les couloirs du lycée et tu essaierais encore de me faire croire que Rob n'est pas jaloux ?

— Jaloux ? Même si je sortais avec Len – ce qui n'est pas le cas, au passage –, je ne vois pas ce que ça pourrait bien faire à Rob. Dois-je te rappeler qu'il a une copine ?

— Pas si simple, décrète Charlie en faisant claquer sa langue contre son palais. À mon avis, quelque chose ne tourne pas rond.

— Et comment ! En une journée Rob veut se la jouer redresseur de torts, Juliette décide de se suicider, et moi je découvre que ma famille est souillée par des scandales politiques !

— Hein, quoi ? dit Charlie en me regardant par-dessus ses lunettes.

Je lui raconte la découverte faite avec Len un peu plus tôt.

— Au moins, ça explique pourquoi elle passe son temps à te chercher des noises, ta cousine.

— Mouais. Mais de là à me haïr purement et simplement, je ne comprends pas. Ni d'ailleurs comment mon père aurait pu faire ça à son propre frère, sans raison. Ça ne lui ressemble pas.

— Peut-être tout simplement parce que le père de Rob méritait vraiment d'être élu, suggère Charlie. Tes parents ont toujours été très proches des Monteg. Si ça se trouve, ça n'avait rien de personnel, juste un choix politique.

Charlie s'engage dans mon allée. La voiture de la mère de Rob y est déjà garée. Elle a dû passer en revenant d'une course, sinon elle aurait tout simplement traversé la rue, comme d'habitude. Sur la vitre arrière, je distingue l'autocollant « SOMMITÉ DE SAN BELLARO » que nous lui avons offert Rob et moi pour son anniversaire il y a deux ans.

Je saisis mon sac de cours et sors de la voiture.

— Bonne chance avec...

Charlie agite sa main en l'air, faisant mine de chercher ses mots.

— Len, la coupé-je dans son cinéma.

— Ou avec la bio, c'est comme tu préfères. Mais apparemment...

En ôtant ses lunettes de soleil, elle m'envoie un baiser aérien.

— Appelle-moi demain. J'aurai peut-être besoin de ton aide pour prendre Jake en filature, continue-t-elle.

— Mince, j'avais complètement oublié qu'on était vendredi.

— Eh oui. Mine de rien, ça fait prendre à ta petite séance de travail des allures de vrai rendez-vous, me taquine Charlie avec un clin d'œil.

Elle manœuvre et me lance un « ciao, bella » avant de mettre les gaz.

Je lui fais un signe puis prends le chemin de la maison. Ma mère et celle de Rob discutent, attablées dans la cuisine. Ça me remet en mémoire toutes les fois où j'ai ouvert la porte pour découvrir ce même genre de scène. Les ateliers de

confection de cookies à Noël, les dîners sur le patio pendant l'été. Le jour aussi où nos mères nous ont laissés, Rob et moi, boire un verre de vin avec elles autour de la table. À ces souvenirs, Rob me manque soudain affreusement.

— Coucou, dis-je en pénétrant dans la cuisine. J'interromps une réunion secrète ?

La mère de Rob me sourit. Elle a les mêmes yeux couleur chocolat que son fils et je prends sur moi pour contenir la vague d'émotion qui me brûle la gorge. Elle me fait signe d'approcher.

— Salut, ma puce, comment vas-tu ?

— Pas mal.

— Ça se passe bien au lycée ?

Je hoche la tête.

— Ça va, à part la bio qui me tue.

Je ressens soudain le besoin impérieux de lui demander des nouvelles de Rob. La pulsion est si forte que je dois me mordre violemment la langue pour ne pas y céder.

Vain effort, la seconde d'après ma mère prend la parole :

— Jackie était en train de me parler de Rob. Tu savais qu'il a été exclu temporairement du lycée, aujourd'hui ?

— Oui, marmonné-je. Enfin, je veux dire, je ne connaissais pas précisément la sanction, mais je me doutais qu'il se passait quelque chose.

— C'est à cause de cette fille, cette Juliette, intervient Jackie en secouant la tête. Je suis désolée de le dire, mais il n'est plus lui-même depuis qu'elle est arrivée ici. Il est impliqué dans des bagarres et maintenant il veut intégrer l'université de Californie. Son père pense qu'on devrait lui interdire de la fréquenter, mais...

— Il n'a pas postulé pour Stanford ? la coupé-je.

Ma voix se brise. Ma mère et celle de Rob échangent un regard.

— Je suis désolée, ma chérie, me dit cette dernière d'une voix faible. Je ne sais pas ce qui lui a pris.

Mais personne n'est dupe. L'université de Californie représente tout ce dont Juliette peut rêver : revenir à Los Angeles, entamer un cursus de théâtre et s'aguerrir en tant qu'actrice tout en poursuivant ses études. Comme Rob ne veut

pas être séparé d'elle, il a accepté de la suivre. Il se plie à tous ses désirs. Stanford, c'est de l'histoire ancienne.

— J'attends du monde pour une session de travail, lâché-je. Je vais regagner mes pénates.

— Les filles arrivent ? s'enquiert la mère de Rob.

Elle a toujours adoré parler de Charlie et Olivia en ces termes. Un jour quand nous étions plus petites, elle m'a emmenée avec Charlie passer une journée à Los Angeles faire ce qu'elle appelait une « virée shopping *entre filles* ». En la voyant ici aujourd'hui, en repensant à tout ça, je réalise combien non seulement Rob mais toute sa famille me manquent.

— Non, c'est un garçon, Len, rectifié-je.

— Len Stephens ? demande ma mère, relevant vivement la tête de sa tasse de café.

— Mais ce n'est pas lui avec qui Rob s'est... postule la mère de Rob en donnant un léger coup sur la table.

— Si, c'est bien lui, dis-je en avalant péniblement ma salive. Ce n'était la faute de personne, ajouté-je, la situation a complètement dégénéré.

— C'est à Len que Rob a mis un coup de poing ? dit ma mère en écarquillant les yeux. Je n'en reviens pas. Je le revois encore, Len, un petit garçon si gentil. Il prenait sa leçon juste avant toi chez Famke, tu te souviens ? Il était doué.

— Il l'est toujours, avancé-je.

Je ne sais pas si c'est vrai, mais je sens le besoin de dire quelque chose en la faveur de Len. Or, à tout prendre, attester ses talents me semble moins hasardeux que louer sa gentillesse.

La mère de Rob plisse les yeux et, tout en se massant le front :

— Rob a assumé ses torts sans chercher à discuter, tu sais, précise-t-elle en fermant les paupières comme par lassitude.

— C'est un bon garçon, lui assure gentiment ma mère en posant une main sur son épaule.

— Je crois que tu lui manques beaucoup, dit Jackie en se tournant vers moi. Quant à cette fille...

Sa voix s'éteint. Elle se frotte les yeux et se redresse.

— Je suis désolée. Je sais que ce n'est pas facile pour toi non plus. Vous étiez

si proches...

La sonnette retentit juste à point pour me permettre de m'éclipser.

— Heureuse de t'avoir croisée, dis-je à la mère de Rob. Maman, on va travailler dans ma chambre.

— Vous voulez que je vous apporte des fruits ?

— Maman, on n'a plus cinq ans.

— Je sais, répond-elle en venant vers moi, mais j'aimerais pouvoir te dorloter tant que tu es encore là.

Je lève les yeux au ciel puis les tourne avec impatience vers la porte.

— OK, mais n'en fais pas trop quand même, recommandé-je en la prenant brièvement dans mes bras. On va monter directement.

Len se tient dans l'encadrement de la porte, nonchalamment appuyé contre le chambranle, un énorme hématome violet foncé autour de l'œil.

— Seigneur ! Tu es dans un sale état.

— Merci, mais tu n'es pas mal non plus, plaisante-t-il.

— Tu veux un peu de glace ?

— Non, ça ira, t'inquiète.

— OK, mais tu es quand même vraiment amoché.

— J'ai quand même le droit d'entrer ?

— Bien sûr, excuse-moi, dis-je en m'effaçant pour le laisser passer. Ma chambre est à l'étage.

— Eh ben, ça ne traîne pas, avec toi ! Même pas une petite visite guidée ?

— Plus tard. Pour l'instant, on a du pain sur la planche.

Je remarque qu'en lieu et place de son sac à dos, il se promène avec un sachet de Dragibus.

— Attends, tu comptes travailler avec quoi, exactement ?

Il brandit le paquet.

— Des bonbons, donc ? continué-je, incrédule.

— Tes préférés, si je puis me permettre, claironne-t-il.

La surprise me cloue sur place.

— Comment tu sais ça ?

— Allez hop, pas une minute à perdre, se dérobe-t-il en m'écartant pour s'engager dans les escaliers. Et tu n'as pas intérêt à me laisser les manger tout seul.

— Mais il faut qu'on travaille, rappelé-je en me lançant à sa poursuite.

— J'ai besoin de décompresser cinq minutes. Recommandation du docteur : ne surtout pas trop me fatiguer, poursuit Len.

Arrivé en haut des marches, il pose une main innocente sur sa joue. On lui donnerait le bon Dieu sans confession.

— Je cède, mais sache que je ne suis pas dupe.

— Où est ta chambre ? me demande-t-il en désignant les portes qui s'offrent à lui.

— À gauche.

Nous nous installons par terre, le paquet de bonbons ouvert entre nous. Il m'en offre un que j'accepte sans façon.

— Comment ça s'est fini chez le proviseur ?

En soupirant, Len fait rouler un Dragibus entre ses paumes.

— Rien d'extraordinaire. Rob a plaidé coupable. Je n'ai pas eu de sanction, mais j'ai entendu dire qu'il s'était pris une exclusion temporaire.

Il me regarde comme s'il cherchait à évaluer ma réaction.

— J'ai su ça aussi. Tu dois être plutôt soulagé.

Il hausse les épaules.

— Ah, j'oubliais, ça ne te ferait rien, à toi, d'être exclu. C'est comme des congés payés, quand on n'accorde pas d'importance à ses études.

Il me regarde en plissant les yeux, le coude posé avec désinvolture sur son genou.

— C'est comme ça que tu me vois ?

— Oui, confirmé-je.

Mais ma voix faiblit et je ne trouve rien à ajouter : il est parvenu à me déstabiliser.

— Enfin c'est vrai, enchaîné-je, tu ne travailles pas et tu passes ton temps à faire tourner les profs en bourriques. Je ne sais même pas si tu comptes faire des études supérieures, d'abord.

J'extrais un Dragibus du sachet, et m'emploie à l'aplatir comme une crêpe.

— Ça alors ! Je n'imaginai pas que tu m'accordais autant d'attention, Rosaline, dit Len en penchant la tête avec un sourire en coin.

Je m'apprête à répondre, mais il m'arrête d'un geste.

— Pour ma défense, figure-toi que je le fais, mon travail. Je ne serais pas là, sinon. Et je ne martyrise pas tous les profs, seulement ceux qui le méritent. Quant aux études, commence-t-il en levant les sourcils, j'ai déjà été accepté.

— De quoi tu parles ? Même les candidatures anticipées ne seront pas examinées avant le mois prochain.

— J'ai été pris dès l'année dernière, répond-il en étendant ses jambes et en attrapant les bonbons.

— Alors qu'on était seulement en première ? On n'a pas le droit de porter sa candidature avant la terminale.

— Bonne remarque, dit-il en mastiquant.

— Mais quoi alors ? Si c'est parce que tu redoubles, je te signale que ça ne compte pas comme des études supérieures.

— Ta sollicitude m'honore, mais tu n'y es toujours pas. J'ai été pris à Juilliard.

Mes mâchoires se décrochent si brutalement que j'envisage le moment où je vais devoir les récupérer sur le tapis. Quand je recouvre l'usage de la parole, c'est une véritable diarrhée verbale qui sort de ma bouche.

— Quoi ? Tu te fiches de moi ? Comment c'est possible ?

Len éclate de rire.

— Que tu sois surprise, passe encore, mais étonnée à ce point ? Je ne sais pas comment je dois le prendre.

— Je suis désolée. Tu ne me fais pas marcher ?

— Tu voudras que je te montre la lettre ?

Je le scrute. Ce qu'il me raconte est impossible, mais en même temps je ne vois pas pourquoi il mentirait. D'accord, il n'est pas du genre à se vanter, mais c'est tout de même Juilliard, quoi ! La plus prestigieuse école de musique du pays !

— Il n'y a que de jeunes prodiges qui entrent là-bas, non ?

— Jeune prodige, droit devant ! dit-il en se frappant le torse de façon caricaturale.

— Prodige de quoi, alors ?

— Puisque tu veux tout savoir, dit-il en ramenant ses bras sur sa poitrine modestement : c'est grâce au piano.

Soudain tout s'éclaire. Voilà pourquoi il pouvait se permettre de jouer au plus malin, toujours désinvolte sur la question des études.

— Donc tu n'as pas arrêté, murmuré-je.

Je me lève et lui tends le bras. Il a l'air surpris mais accepte néanmoins de se mettre sur ses pieds. Je l'escorte en bas des escaliers, jusqu'au salon, les mains posées sur ses épaules. Un peu à la façon dont M. Davis a conduit Rob chez le proviseur tout à l'heure. Ma mère et Jackie ont déserté la cuisine, sans doute pour s'installer au jardin. Quand il voit le piano, Len se met à rire.

— Trop fort, vous l'avez gardé, s'exclame-t-il.

— Oui, au cas où je m'y remettrais un jour.

Je m'assois sur la banquette et me tourne vers lui.

— Tu jouerais quelque chose pour moi ?

Il affecte de se tourner les pouces, comme pour se laisser le temps d'envisager la question.

— D'accord, mais à condition que tu me joues d'abord quelque chose.

— Attends, ce n'est pas moi qui viens d'être acceptée à Juilliard.

— Permits que je te corrige : ça fait déjà un an que j'ai été pris. Pas tout à fait la même chose.

— Ha ha, très drôle.

— Allez, ne te fais pas prier, Rosaline. Tu vas voir, tu vas te surprendre toi-même.

Je prends une profonde inspiration avant de soulever le couvercle du clavier. Je place mes doigts sur les touches, tâchant de me remémorer un morceau que j'aimais beaucoup, *Fleur de Lis*. Les premières notes me viennent par à-coups. Je suis un peu rouillée, comme une chaîne qui aurait besoin d'être huilée. Au fur à mesure cependant, je commence à me détendre. Le morceau est plus difficile que dans mon souvenir, et je me retrouve assez rapidement essoufflée, mais quelle sensation merveilleuse ! J'ai l'impression de sortir d'un long engourdissement, comme lorsqu'on peut enfin bouger ses jambes après un voyage en avion autour de la planète.

Je m'arrête au bout de quelques minutes, visiblement hors d'haleine.

— Pas mal, commente Len. Tu devrais vraiment reprendre.

Il a raison. J'avais oublié combien jouer me faisait vibrer. La musique s'empare de chacune de mes cellules pour les mettre en mouvement, à la façon dont l'adrénaline vous monte au cerveau après une longue course.

Len se glisse à côté de moi sur la banquette. Lorsqu'il caresse les touches de ses doigts, je remarque à nouveau, sur son pouce, sa tache de naissance. Elle est d'un rouge profond, semblable à du vin. En la suivant des yeux, je découvre qu'elle remonte tout le long de son bras, ou du moins jusqu'à l'endroit où Len a retroussé les manches de son T-shirt. Elle dessine comme une carte sur sa peau, y traçant les contours d'un continent, les frontières de ses pays, les rivières qui le parcourent. Loin de me rebuter, je la trouve magnifique, et je ne comprends pas comment elle a pu m'échapper pendant toutes ces années.

Tout proche, Len respire lentement. Ses yeux se ferment. Je me retrouve à retenir mon souffle, comme tout le reste de la pièce, paraît-il. L'atmosphère rappelle celle qui précède l'orage : quand le ciel est lourd, chargé, et l'air si humide qu'il semble déjà pleuvoir. Soudain les premières gouttes se forment, précises et discrètes, apportant la fraîcheur. Puis elles se multiplient peu à peu, jusqu'au moment où enfin le ciel bascule pour déverser toute sa furie sur la terre.

Sous les doigts de Len, je reconnais instantanément un prélude de Chopin, *Gouttes de pluie* – pour une coïncidence ! Du temps de mes leçons, Famke me le jouait parfois, quand je ne voulais plus avancer, que j'étais fatiguée ou avais la tête ailleurs. Assise à l'extrémité de la banquette, c'est moi qui l'écoutais, pour changer. Len joue ce morceau encore mieux qu'elle, si possible. Ses doigts virevoltent sur le clavier, comme un tourbillon de vent assaille une dune, soulève chaque grain de sable telle une invitation au jeu. Je me détache un instant de ses mains pour mieux observer son visage. Il a rouvert les yeux, désormais posés attentivement sur le clavier. Ce calme inébranlable contraste étonnamment avec la fougue de ses gestes.

Un silence tendu succède à la dernière note, on croirait que chaque meuble de la pièce, du canapé aux fauteuils en passant par les rideaux, se retient pour ne pas ovationner le pianiste.

Lentement, Len ôte ses doigts des touches et les repose sur ses genoux. Puis il me regarde et soudain j'ai l'impression de le découvrir pour la première fois. Rien à voir avec le Len qui ne cesse d'en remonter aux profs du lycée. Le garçon

à côté de moi n'est pas sarcastique ni méchant, il est simplement drôle, plein d'esprit. Et je ne dirais pas que ses cheveux font négligé, mais qu'au contraire ils lui donnent un petit côté sexy. Voilà.

Il se passe justement la main dans les cheveux puis me sourit, avant de tourner le visage vers le clavier. Il s'apprête à refermer le couvercle, au moment où j'amorce moi aussi le même geste : nos doigts entrent fugacement en contact. Un frisson me traverse la main, et je recule sous le choc.

— Électricité statique, diagnostique-t-il tout en désignant malicieusement l'éclair imprimé sur son T-shirt.

D'un signe de tête, j'indique que ce n'est pas bien grave. Une sensation persiste cependant au bout de mes doigts, qui n'a plus rien à voir, j'en suis sûre, avec un phénomène physique. Je détourne le regard, sachant que mes joues doivent déjà trahir mon trouble.

Pour me donner une contenance, je me mets à étudier la marque sur son pouce.

— On appelle ça une tache de vin, commente alors Len.

Ce disant, ses yeux sont braqués sur moi.

— Oh, excuse-moi, je ne voulais pas te mettre mal à l'aise.

— Il n'y a pas de risque, répond-il tout en levant son bras à hauteur d'yeux. Je l'ai depuis que je suis né.

Il remonte encore sa manche, et je constate que la trace se prolonge au moins jusqu'à son épaule, bien plus loin que je ne l'aurais imaginé. Je suis prise de l'envie instinctive de la toucher. Du doigt j'en suis le chemin sur son bras, ce qui le fait sourire. Sa peau est chaude et douce.

— C'est beau, murmuré-je presque sans m'en rendre compte. Je ne l'avais encore jamais remarquée, alors qu'elle est si cool, cette tache de naissance.

— Pourtant elle a toujours été là, sous ton nez. Il suffisait de lever les yeux, dit-il doucement, tout en me laissant faire.

— C'est pour ça que tu portes toujours des manches longues ?

Il éclate de rire et je me fustige intérieurement de mon indélicatesse.

— Désolée. Ça ne me regarde pas.

— Ne t'inquiète pas, je m'en fiche.

Il rabat sa manche.

— Quand j'étais gamin, je crois que j'en avais un peu honte. Mais plus

maintenant. Ça me plaît d'être différent, dit-il en haussant les épaules. C'est ce qui est bien quand on grandit, poursuit-il : on se rend compte qu'il n'y a pas de mal à ça, au contraire. Cela dit c'est vrai, les manches longues ont perduré.

La pièce résonne encore des vibrations du prélude.

— Mais dis-moi, si tu as été accepté l'année dernière à Juilliard, pourquoi tu n'y es pas allé tout de suite ?

Je lève les yeux vers lui. Il a les siens fixés sur moi et j'y vois un certain trouble percer au milieu de la sérénité. Comme s'il réfléchissait attentivement à sa réponse, sans trop se préoccuper du temps que ça allait prendre.

— J'avais l'impression de ne pas en avoir tout à fait fini ici.

— Tu veux dire à San Bellaro ?

Ses yeux me font le même effet que l'autre jour, dans la régie de l'auditorium. Comme s'ils lisaient au plus profond de mon âme.

— Je ne trouve pas le lycée si épouvantable que ça, moi.

— Pourtant ce n'est pas tout à fait ton élément non plus, je me trompe ? Et puis c'est tout de même Juilliard, quoi.

Je laisse mes doigts errer sur les touches du clavier, lisses et légères. Quand j'appuie, elles émettent à peine un son.

— Juilliard sera toujours là l'année prochaine, répond Len. Et puis il y a des choses qui valent bien d'attendre un peu.

Je sens sur ma peau la chaleur de son regard, comme ces lentilles de microscope capables d'embraser à elles seules un morceau de papier.

Len se lève et suit du doigt les photos de famille qui trônent dans leurs cadres sur le haut du piano. Il y en a une de mes parents et moi sur la plage hawaïenne de Maui, prise pendant les vacances d'hiver de mon année de seconde. J'ai une fleur rose dans les cheveux et nous posons devant une chute d'eau, un jour où j'ai tellement été dévorée par les moustiques que j'ai dû faire trempette dans de la lotion à la calamine le soir venu pour endiguer les démangeaisons.

Len se saisit de la photo suivante : Rob et moi au dernier bal de fin d'année. La seule de lui que je n'ai pas supprimée, parce que mes parents s'en seraient aperçus. Pour la pose, il me renverse par la taille, comme à la fin d'une danse, tandis que je lève la jambe au plafond. Je le regarde avec cette même adoration qu'a ma mère pour moi sur toutes les photos où je suis bébé. Rob, lui, fixe l'objectif avec un large sourire un peu bête.

Je lui prends la photo des mains.

— Elle n'a rien à faire ici, me disculpé-je.

— Difficile de se débarrasser des vieilles habitudes, dit Len en désignant les manches de son T-shirt pour appuyer son propos.

Il récupère le cadre et le repose à sa place. Ses doigts effleurent les miens au passage. Plus d'électricité statique cette fois, et pourtant je sens comme un courant persister entre nous. Il me regarde et j'aperçois sa petite boucle de cheveux, tombée à nouveau sur son front. J'aimerais la toucher, encore, cette fois pour la remettre doucement à sa place.

— J'aimerais savoir une chose, commence-t-il d'une voix douce.

Il est si proche que je sens son parfum, enivrant. Le courant ne parcourt plus seulement mes doigts à présent, il me traverse tout le corps. Il part de mes orteils pour glisser le long de ma colonne vertébrale et se loger dans ma tête, me laissant tout étourdie.

— Oui ? dis-je d'une voix que j'essaie de garder ferme.

— Est-ce que tu voudrais passer du temps avec moi, sans le prétexte d'une séance de travail ?

Il me regarde droit dans les yeux, sans détour, et mon estomac se contorsionne si violemment que je pourrais jurer l'entendre. Je ne sens plus mes mains et mon cœur bat à toute vitesse. Len me fait perdre tous mes moyens. Il est si proche que nos fronts se touchent presque.

— C'est un rendez-vous que tu me proposes ? chuchoté-je.

— Quelque chose comme ça, oui, répond-il en se reculant très légèrement.

Il me regarde toujours avec cette intensité qui me terrifie tout en me faisant me sentir vivante. Comme s'il devinait quelque chose en moi qui n'y était pas jusque-là. Et soudain c'est un grand oui que je veux répondre. Pour savoir comment se passerait une soirée entière en tête à tête avec lui. Me rapprocherais-je ? Se pencherait-il encore un peu plus, m'effleurant la main et peut-être... ?

Mais je ne dis rien. Je me contente de balayer du pied le tapis sous le piano, accaparée par la pensée que la mère de Rob est seulement à quelques mètres de moi. Je crois commettre une trahison en me laissant aller au plaisir d'être assise ainsi près de Len.

— C'est mort ? Est-ce que j'ai dit quelque chose qu'il ne fallait pas ?

— Non, ce n'est pas toi, le rassuré-je.

— C'est quoi, alors ? insiste-t-il en se rasseyant, mais cette fois à califourchon sur le banc, pour me faire face.

— Je ne sais pas, dis-je après avoir pris une profonde inspiration.

— Quoi ?

— Comment ça, quoi ?

— Qu'est-ce que tu ne sais pas ?

— Je ne sais pas, c'est tout.

J'ai peur de m'expliquer, mais je le lui dois. Il y a quelque chose chez Len qui me donne l'impression d'être comprise. Comme s'il voyait vraiment qui je suis. Avec lui je suis bien plus que Rosie, la voisine d'à côté. Il peut tout entendre, j'en suis sûre. Tels que nous sommes, à ce moment précis, je sens que je pourrais lui confier n'importe quoi sans qu'il me juge, sans qu'il bouge même un cil.

— C'est juste que le semestre a été compliqué. Pour le moment je ne serai sans doute pas une compagnie souhaitable pour un rendez-vous.

— Je comprends ça. Vous avez une longue amitié derrière vous, répond-il en désignant du menton la photo du bal.

— Il n'y a pas que ça.

J'ai envie de lui dire que je n'avais encore jamais pensé être avec quelqu'un d'autre. Que je ne m'étais même pas imaginé que ça pouvait être possible. Qu'il sache que, près de lui, je ressens des choses nouvelles, inconnues avec Rob, et que ça me fait peur. Je veux lui parler de cette impression de trahir mon destin par le seul fait d'être auprès de lui. Mais je ne me sens pas prête à formuler tout ça à voix haute.

— Je crois que j'ai besoin d'un peu de temps, achevé-je.

Ce qui a l'air de l'amuser. Il lève les sourcils et répond :

— C'est tout ?

— À quoi tu t'attendais ?

— Oh, rien. Simplement ça tombe bien : la patience est l'une de mes plus grandes qualités. Si tu as besoin de temps, ça ne me pose aucun problème, dit-il tout en étirant ses bras devant lui en bâillant – ou plutôt en affectant de bâiller, pour l'effet.

— À ce que je comprends, tu ne manques pas de qualités, continué-je, en montrant le piano.

— C'est drôle j'étais justement en train de penser la même chose de toi, réplique-t-il.

Je sens mes joues prendre à nouveau de la couleur. Quelle malédiction, rougir si facilement ! Que tout le monde puisse lire instantanément chacune de mes émotions sur mon visage ! Et mon droit à l'intimité, dans tout ça ?

— Au boulot ! m'exclamé-je en tapant dans mes mains.

— Déjà ? Bon, d'accord, mais pas sans mes Dragibus, répond-il, le petit sourire en coin réapparaissant sur ses lèvres.

— Je croyais qu'ils étaient pour moi...

— Hein ? s'étonne-t-il en extirpant un bonbon de sa poche. Jamais de la vie !

Il le promène sous mes yeux comme pour m'appâter. Puis il se penche, si près que je sens son souffle contre mon oreille.

— J'ai oublié de te dire...

Ses mots s'attardent langoureusement dans mon cou.

— ... moi aussi ce sont mes bonbons préférés.

Scène 3

Après avoir raccompagné Len à la porte, je retrouve ma mère dans la cuisine. Elle boit à petites gorgées dans une tasse rouge sur laquelle se détachent les mots : « LA CURIOSI-THÉ EST UN VILAIN DÉFAUT. » Je n'ai jamais vraiment compris l'intérêt de l'inscription. Toujours est-il que ma mère l'adore. Elle l'a trouvée à Portland, l'été avant mon entrée au lycée. Quand elle n'a pas le moral, mon père lui prépare un chocolat chaud qu'il lui sert dans sa fameuse « tasse à curiosi-thé », comme il dit. Ça la déride immanquablement.

— Ça s'est bien passé ? me demande-t-elle en me voyant arriver.

Elle repose sa tasse tandis que je m'accoude à la table.

— Pas mal, lâché-je, ma bouche se fendant subitement en un sourire incontrôlable qui me donne, j'en suis sûre, l'air barjot.

Ma mère se met au diapason, me faisant un beau sourire.

— Qu'est-ce qu'il y a ? lui demandé-je en tentant désespérément de discipliner le coin de mes lèvres.

— Rien, dit-elle en buvant une gorgée et sans me quitter des yeux. C'était juste vraiment agréable de t'entendre jouer à nouveau. Tu te débrouilles toujours aussi bien.

— Ah, ça, dis-je en me redressant et en passant une main dans mes cheveux. Je suis heureuse qu'on l'ait gardé, ce piano.

— Moi aussi.

Je cherche la meilleure façon de lui parler de l'article. En même temps, ce n'est jamais facile de demander à sa mère si son père est un traître ou non. Je prends mon courage à deux mains.

— Maman, je peux te poser une question ?

— Bien sûr, répond-elle en fronçant les sourcils, attentive.

Hésitante, je pince les lèvres de gauche à droite en choisissant mes mots.

— J’ai découvert un truc à l’école aujourd’hui, commencé-je, et j’aimerais savoir ce qu’il en est vraiment.

— D’accord, répond-elle, si je peux t’éclairer je le ferai.

J’inspire profondément avant de prendre appui sur la table.

— C’était quoi le problème, exactement, avec oncle Richard et sa famille ? Pourquoi papa a-t-il pris le parti des Monteg ?

Ma mère lâche un soupir puis croise les doigts autour de sa tasse.

— Je savais bien que tout ça allait nous revenir à la figure avec leur retour. Je l’ai dit à ton père...

— Maman ? coupé-je, pour la ramener dans le vif du sujet.

Elle secoue la tête comme pour signifier : « J’y viens. »

— Comment as-tu su ?

— En trois clics sur Internet.

Mon ton est plus sarcastique que je ne l’aurais voulu.

— Ça n’a pas été simple, reprend-elle. Ton père et celui de Rob ont toujours été très proches.

— Ça n’était pas seulement pour ça, lancé-je, leur amitié ne suffit pas à expliquer pourquoi la famille de Juliette nous déteste autant, ou pourquoi ils sont partis.

À ce moment ma mère plonge ses yeux dans les miens et, pour la première fois, je me rends compte qu’elle a vieilli. Il n’y a pas si longtemps, son visage ne portait pas une seule ride. Un million de choses lui sont arrivées dont je n’ai pas eu connaissance, parce que je n’ai pas été là pour elle. Je ne peux donc que la croire lorsqu’elle ouvre la bouche pour me dire :

— La mère de Rob et ton oncle Richard ont eu une liaison. Les conséquences ont été épouvantables, et ton père et moi nous sommes retrouvés pris entre deux feux. Ton père a choisi son meilleur ami, c’est ce qui lui a paru le plus juste.

Elle se lève de sa chaise et vient passer sa main autour de ma taille, de telle sorte que je me retrouve face à elle.

— Tu sais, ma chérie, tout le monde fait des erreurs. Nous en avons tous une sur la conscience dans cette affaire. Parfois c’est surmontable, parfois non. Le

père et la mère de Rob ont réussi à recoller les morceaux. À présent ils ont quatre beaux garçons ensemble. Malheureusement, ton père n'a jamais pu se réconcilier avec son frère.

Je hoche la tête, laissant toutes ces informations faire leur chemin dans mon cerveau.

— Tu penses qu'ils y arriveront ?

— Je ne sais pas, soupire ma mère, mais je l'espère. J'en fais même le vœu tous les jours.

— Est-ce que la mère de Rob...

J'avale ma salive, ne sachant trop comment poursuivre.

— Est-ce qu'elle aimait oncle Richard ?

Ma mère prend le temps de réfléchir. Elle replace une mèche de mes cheveux derrière mon oreille, un geste qu'elle a gardé de mon enfance.

— Oui, me répond-elle finalement. Mais c'est son mari qu'elle aimait le plus.

Il y a six mois, j'aurais refusé d'admettre qu'on pouvait aimer deux personnes à la fois. Aimer vraiment, je veux dire. Je crois qu'il y aura toujours en moi de l'amour pour Rob. Pour autant, je ressens aussi d'autres choses, et ça ne m'a pas empêchée par exemple de sourire jusqu'aux oreilles tout à l'heure devant le piano avec Len. Pour la première fois depuis des semaines, je suis contente de ne plus parler à Rob. Ce serait tout aussi compliqué de tenter de lui cacher ce sentiment que d'avoir à le lui révéler.

— Ma chérie, est-ce que je peux te demander quelque chose à mon tour ? tente ma mère.

— Vas-y.

— Pourquoi tu ne nous as rien dit pour Rob ?

Je passe mes doigts le long du granit froid et lisse de la table, jouant avec les aspérités.

— Il n'y avait rien à signaler, dis-je dans un haussement d'épaules. Il est en couple maintenant. Je le vois moins qu'avant, c'est tout.

Ma mère a un hochement de tête, de ceux qui sous-entendent : « Ce n'est pas parce que je ne vais pas te poser de questions que tu vas t'en tirer aussi facilement. »

— Allez, il faut que j'aille finir mes exos de bio, déclaré-je. Merci d'avoir été

honnête avec moi.

Elle me sourit et me plante un baiser au sommet de la tête.

— Rose, il y a encore une chose importante.

— Oui ?

— Ne fais pas la même erreur que ton père. Ne laisse pas une rancœur se cristalliser si longtemps qu'on ne puisse rien y faire.

Sur ces paroles, elle ôte sa main de ma taille, récupère sa tasse et quitte la pièce.

Scène 4

Parmi les dons secrets de ma mère, il y a l'art d'anticiper les événements. Quand j'étais petite, elle savait d'avance les jours où j'aurais besoin d'une ration supplémentaire pour mon goûter, et ceux où je voudrais porter mon T-shirt vert. Une fois, alors que nous campions au beau milieu de nulle part, elle n'a même pas été prise au dépourvu quand il a fallu que la petite souris passe à l'improviste. Autant dire que je n'ai pas été vraiment étonnée quand elle m'a annoncé qu'elle avait invité Juliette et ses parents à dîner à la maison le dimanche suivant notre conversation.

Je ne doute pas de ses bonnes intentions, mais j'avoue que l'option retenue me semble un peu ambitieuse pour un premier pas. Pourquoi ne pas inviter les parents de Rob, tant qu'on y est ? Je le suggère justement à voix haute, tandis que je mets la table. Tout ce que je récolte, c'est un regard sévère et l'injonction de continuer ma besogne en silence.

Je suis bien d'accord qu'il faut laisser le passé derrière soi, mais cette soirée me paraît franchement loufoque. À se demander ce qui les a poussés à accepter, eux aussi. J'ai renoncé à expliquer à ma mère combien il me serait pénible de m'asseoir en face de la fille qui est venue m'arracher Rob au pire moment. J'ai bien essayé de me défilier, prétextant une sortie avec Charlie, mais en un tour de main, nous voilà assis tous les six dans la salle à manger autour d'un plat de pâtes. Ma mère ne tarit pas d'éloges sur le bouquet de roses apporté par ma tante. Ça doit faire la quatrième fois qu'elle s'extasie en cinq minutes, mais il faut dire qu'à part elle, personne ne dit mot et la situation devient franchement embarrassante.

— Alors, Juliette, comment ça se passe à l'école ? demande finalement mon père.

— À merveille, pépie-t-elle. Les profs sont bien et j'ai décroché le rôle principal dans le spectacle de fin d'année. Je ne sais pas si tu sais, mais j'ai un petit copain, aussi. Ça me prend pas mal de temps, mine de rien, termine-t-elle en souriant à mon père.

Bien sûr qu'il le sait, qui ne le sait pas ? pensé-je amèrement.

Au moment où Juliette prononce l'expression « petit copain », sa mère lève les yeux sur son mari, tandis que la mienne regarde furtivement mon père avant de boire une grande gorgée d'eau.

On notera que ce dernier n'a pas jugé bon de s'opposer à cette soirée, chose absurde qui témoigne selon moi beaucoup plus de son amour immodéré pour sa femme que d'une quelconque envie de se réconcilier avec qui que ce soit.

Juliette m'a à peine adressé la parole, ce qui me va très bien. Je ne sais pas trop quoi lui dire non plus, à part : « Au fait, merci de m'avoir privée de mon meilleur ami. »

— Richard n'a pas arrêté une seconde, ces derniers temps, claironne la mère de Juliette. C'est vrai, chéri, tu n'es pratiquement jamais à la maison.

— Quelle surprise ! lâche mon père, sarcastique.

Je sens presque ma mère lui envoyer un coup de pied sous la table malgré les deux chaises qui nous séparent.

— Il n'arrête pas d'aller et venir entre San Bellaro et la capitale, poursuit ma tante.

J'en profite pour scruter attentivement Juliette. Je repense aux rumeurs qui ont agité notre promo : ses prétendues tendances au suicide et à l'hystérie. Rien de tel ne transparaît ce soir. Au contraire, elle rayonne. De beauté et d'autosatisfaction.

— Mange, ma chérie, voyons. Tu n'as pas touché à ton assiette, dit ma tante à Juliette.

Avec un sourire, elle adresse un regard entendu à ma mère, semblant lui dire : « Les enfants, tu sais ce que c'est. »

Cette dernière est en train d'enrouler ses spaghettis sur sa fourchette. Elle s'arrête un instant pour me faire un clin d'œil qui se veut rassurant : « Tout va bien, on est en famille. Cette soirée ne va pas durer toute la vie. » Comme la façon dont Charlie me serre la main deux fois, pour me faire sentir qu'elle est là. Juliette, assise en face de moi, n'a pas perdu une miette de cet échange silencieux. Elle me lance un regard perçant.

— Pourquoi es-tu si occupé, oncle Richard ? lancé-je.

— Humpf, grommelle-t-il.

Il se fourre sans ménagement un énorme morceau de pain dans la bouche, s'étouffe, tousse comme un beau diable, boit une gorgée d'eau.

— Eh bien il se trouve qu'on est... commence-t-il avant de s'arrêter et de regarder sa femme ; pour achever brutalement : ... dans la merde !

— Chéri, ce n'est ni le lieu ni le moment, tente de le modérer ma tante en lui tapotant l'épaule.

— Et pourquoi pas ? Nous n'avons aucun secret les uns pour les autres, n'est-ce pas ? enchaîne-t-il.

Ma tante esquisse un mouvement de lassitude. Juliette, elle, repousse sa chaise et quitte la pièce comme un ouragan. Sa mère tend la main pour l'arrêter au passage, mais Juliette la force à lâcher prise.

— Je crois que ça lui a été insupportable d'apprendre la vérité. D'autant que ça concerne aussi Rob, nous explique ma tante. Elle continue tout en regardant ma mère : il a pourtant bien fallu qu'on le lui dise. Qu'elle l'apprenne de nous, au moins, pas par la presse. Les journalistes commencent à fouiner, et nous pensons que Richard va devoir se résoudre à s'expliquer publiquement sur cette liaison.

Ma mère hoche la tête. Mon père, lui, ne dit rien. Je sais que ses pensées, comme les miennes d'ailleurs, vont avant tout aux Monteg. Aux conséquences que cette histoire va avoir sur la famille de Rob. Dire qu'il a trois petits frères...

— Quand pensez-vous franchir le pas ? demande ma mère.

— D'ici une semaine, maximum, intervient mon oncle. Sans doute avant.

Ma mère lui passe le plat de pâtes dont il se saisit avec un empressement glouton. Mon père a quitté la table et se sert un verre au salon, d'une bouteille qu'il a extraite du meuble de la télévision – je ne nous connaissais même pas cette cachette.

Lentement, je me lève et me dirige vers la cuisine. Je m'attends à y trouver une Juliette fulminante, sur le point de sortir en furie à mon approche, mais tout ce que je vois, c'est une pauvre silhouette effondrée sur le sol dans un coin, en train de pleurer silencieusement. Si fragile, si humaine, que je reste un instant frappée de stupeur. Jusqu'à ce qu'elle se rende compte de ma présence.

— Qu'est-ce que tu veux ? me crache-t-elle d'un ton amer, relevé d'une pointe de colère.

— Est-ce que ça va ?

Je me penche au-dessus d'elle. Elle ne se dérobe pas, ce qui me surprend à nouveau.

— Qu'est-ce que ça peut te faire ? me demande-t-elle enfouissant sa tête entre ses mains.

— Honnêtement ? Je me le demande, dis-je en me laissant glisser à côté d'elle.

— Enfin un peu de franchise dans cette famille ! commente-t-elle.

La remarque est tellement ironique que j'en rirais presque.

— Qu'est-ce que tu ferais, à ma place ?

— En tout cas, je ne viendrais jamais m'asseoir par terre à côté de toi comme ça, certifie Juliette.

Et là, je sens l'envie irrépressible de lui poser la question qui me brûle les lèvres depuis si longtemps. Les mots se pressent dans ma gorge, et je sais que si je n'en saisis pas l'occasion maintenant, je n'oserai jamais.

— Juliette, pourquoi tu as fait ça ?

Elle relève la tête. Ses yeux sont rouges, ses joues barrées de larmes.

— C'est tellement évident, Rose.

— Figure-toi que non. Pourquoi je te le demanderais ?

Elle se masse les tempes et reprend :

— Tu as toujours eu tout ce que je voulais. Une famille adorable, des parents qui faisaient attention à toi. Et Rob, qui était bien plus ton ami que le mien.

Elle secoue la tête, de nouvelles larmes dévalant son visage.

— Je voulais que tu comprennes ce que c'est de souffrir. Je voulais me venger.

— Te venger de quoi ? Qu'est-ce que je t'ai fait ?

— Quand je suis partie, tu ne m'as jamais appelée. Pas une seule fois. Tu n'es pas venue me voir non plus. Seulement au bout de deux mois.

— On avait sept ans ! Je ne conduisais pas à l'époque !

Pas plus que maintenant, d'ailleurs, pensé-je.

— Ta mère t'aurait emmenée sur-le-champ, poursuit Juliette, si seulement tu le lui avais demandé. Ce que tu n'as pas fait. Pareil quelques années après. Tu ne t'es jamais opposée au fait qu'on ne pouvait plus se voir, Rose. Mais en laissant faire, tu n'étais pas innocente pour autant.

J'appuie mon dos à la paroi du placard. Je n'ai même pas le courage d'essayer de la détromper. Ce qui est fait est fait, plus la peine d'y revenir.

— Ça aurait pu se passer autrement, dis-je.

— Non, Rose. C'est foutu depuis bien trop longtemps. On est revenus ici parce que mon père commençait à s'attirer des ennuis à Los Angeles. Toujours la même histoire, poursuit Juliette en faisant un signe vers la salle à manger. Tu ne sais pas ce que ça fait d'avoir des parents qui ne se parlent presque plus.

— Mais pourquoi tu ne m'as pas demandé de l'aide en arrivant ici, plutôt que de faire ce que tu as fait ?

— Parce que tu m'aurais aidée ? lâche-t-elle avec dédain.

Je la regarde en prenant une profonde inspiration et, soudain, je revois la petite fille dont j'étais si proche autrefois. Celle qui se faufilait dans mon lit les nuits où elle couchait à la maison, pour s'endormir sur mon épaule. Tout à coup je suis terrassée par la tristesse de l'avoir perdue, d'avoir été assez bête toutes ces années pour ne pas me rendre compte qu'elle était toujours là.

— Tu sais, je le ferais encore aujourd'hui.

Elle soutient mon regard.

— J'aimerais que tu ne dises rien à Rob.

— Il ne sait pas encore ?

— Je n'ai pas voulu lui en parler. Et toi non plus, tu ne lui en parleras pas, ajoute-t-elle, péremptoire.

— On n'a plus aucun contact, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué.

— Il tient à toi, tu sais.

À nouveau je rirais presque.

— Dans ta bouche, je ne sais pas trop comment l'interpréter.

— Promets-moi juste que tu ne lui diras rien, réitère-t-elle.

Il y a une nuance nouvelle dans sa voix, quelque chose comme du désespoir.

— Promets-le-moi, insiste-t-elle.

— D'accord, l'assuré-je. Mais d'après ce que tes parents étaient en train de dire, il le découvrira bien assez tôt par lui-même, de toute façon.

Elle baisse les yeux sur ses mains, prises de tremblements.

— Il est persuadé que sa famille est parfaite. Je ne veux pas lui enlever ça.

Elle redresse la tête, et j'aperçois des larmes perler à nouveau au bord de ses paupières. Elles ne sont plus empreintes d'amertume ou de colère. Au contraire, j'y distingue une tout autre émotion, quelque chose qui ressemble à de l'amour. Pour la première fois depuis dix ans, je me prends à croire que nous ne sommes peut-être pas si différentes que je le pensais, Juliette et moi.

Scène 5

C'est le matin. Les terminale se retrouvent dans la SDP, d'humeur grincheuse comme un lundi et les yeux bouffis de sommeil. Après le départ de nos hôtes hier, j'ai veillé, prêtant l'oreille aux chuchotements de mes parents. Ils sont allés se coucher bien après minuit, et même là je n'ai pas pu fermer l'œil. J'ai passé la nuit à me répéter les mots de Juliette – « en laissant faire, tu n'étais pas innocente pour autant » –, obnubilée par l'expression sur son visage au moment où elle m'a demandé de ne rien dire à Rob.

À deux pas, Charlie et Olivia se disputent mollement, revendiquant chacune d'avoir découvert en premier la marque de jean dont elles portent un modèle. Le reste de la promo vaque paresseusement à ses occupations, les uns bavardent à voix basse par petits groupes, les autres surfant sur Internet.

— Rose, toi qui étais là, m'interpelle Olivia sans me regarder. On était au centre commercial, tu te souviens ? Dis-lui, à la fin.

Dans un coin de la salle, Babette et Lauren sont penchées au-dessus de l'iPhone de cette dernière. Après avoir achevé leur lecture, elles relèvent la tête et me lancent un coup d'œil. Je leur souris tout en marmonnant un expéditif « je sais pas » à l'intention d'Olivia. Là-dessus arrive John Susquich, *La Dépêche de San Bellaro* à la main. Il me regarde aussi avant de prendre un siège.

— Sacré Caplet, lance-t-il avant d'ouvrir grand son journal.

Soudain mon estomac me tombe dans les talons, comme un ascenseur se décrocherait de son câble. Je n'arrive pas à croire que je n'ai pas compris plus tôt ce qu'ils étaient en train de lire, tous. Les regards convergent vers moi, fusant l'air. Pas besoin de voir le gros titre, « RATTRAPÉ PAR LE SCANDALE », qui barre la première page du journal, ni juste en dessous la vieille photo où l'on reconnaît mon oncle Richard et la mère de Rob en train de s'embrasser au sortir

d'une voiture ou devant un hôtel, ni celle, plus récente, du même Richard en train de tripoter une femme devant le siège du Congrès. Je sais déjà tout. Et aussi que mon oncle n'aura finalement pas à faire d'annonce publique.

— Oh mon Dieu ! s'écrie Charlie en hurlant presque le dernier mot.

Elle arrache son exemplaire à John et me le met sous le nez.

— Tu as vu ça ? Non mais est-ce que tu as vu ça ? s'exclame-t-elle en secouant *La Dépêche* comme une forcenée, si bien que le contour des photos devient flou sous mes yeux.

— Oui.

— C'est énorme ! Est-ce que Rob est au courant ? Rosaline ! m'invective Charlie, en m'abattant le journal sur la tête – quand soudain je vois mon « oui » faire enfin son chemin dans son cerveau : Non... Tu savais ? s'exclame-t-elle, incrédule.

À ce moment, Juliette fait son entrée, tête basse, ses lunettes noires dissimulant son visage. Dans un même élan de stupeur, toute la salle se retourne et le silence se fait. C'est une chose d'être la nièce d'un homme pris dans une tempête médiatique. En être la fille, voilà une autre paire de manches.

Elle semble chétive. Ou alors c'est simplement parce qu'elle est seule. Ça fait des semaines que je ne l'ai pas vue sans Rob ventousé à elle. Maintenant son copain est exclu du lycée, et sa famille est impliquée dans une affaire de mœurs. J'ai de la peine pour elle. Surtout après l'avoir vue s'effondrer hier soir.

— C'est hors de question, m'avertit Charlie comme si elle lisait dans mes pensées. Pas de compassion. Au fond, c'est tout ce qu'elle mérite. La vie ne fait pas de cadeau.

— C'est bien vrai, affirmé-je, en écho à sa dernière phrase.

Car ça concerne chacun d'entre nous. Moi, qui ai perdu mon meilleur ami et ma cousine. Elle, ses parents. Finalement, nous nous sommes tous égarés dans cette affaire. C'est bien le drame du libre arbitre : chaque décision, chaque choix que nous faisons privilégie une chose au détriment d'une autre, écartée irrémédiablement.

Juliette se tourne brièvement vers nous, puis elle repart aussi vite qu'elle est venue.

— On va être en retard, nous prévient Olivia.

Charlie fourre le journal sous son bras et me prend par le coude.

— Allez, Rose, on y va.

— Juste une seconde, dis-je en esquissant un mouvement pour suivre Juliette.

Mais Olivia me coupe la route.

— Il faudra d’abord me passer sur le corps.

— Pourquoi ?

Olivia cherche Charlie du regard, qui hoche la tête comme si elle lui donnait sa permission.

— Rose, tu es la personne la moins rancunière que je connaisse. Tu as pardonné à Charlie quand elle a oublié ton anniversaire il y a deux ans.

À ces mots Charlie regarde ses pieds, et fait tourner sa bouteille d’eau gazeuse entre ses doigts, gênée.

— Tu m’as pardonné le jour où j’ai fait passer le Belge avant ce concert de piano auquel tu voulais tellement aller, reprend Olivia. Et c’est sans doute l’une de tes plus grandes qualités. Tu as à cœur de mettre les choses derrière toi pour donner une seconde chance aux gens. Mais tu dois comprendre que certaines personnes ne le méritent pas.

— Elle a raison, acquiesce Charlie.

— Elle fait partie de ma famille, argumenté-je.

— Ah bon ? feint de s’étonner Olivia. Vous avez le même nom, OK, mais ça s’arrête là. Ta vraie famille, ce sont les gens qui te connaissent, Rose, qui sont là pour toi. C’est nous, ta famille. Mais Juliette ? Certainement pas.

Je repense aux événements, au poids de chacun de nos choix. Et à cette chose à laquelle je ne peux rien changer, quoi que je fasse, car elle n’est plus de mon ressort.

— Rob. Il va l’apprendre, dis-je.

— Oui, confirme Charlie en me prenant par l’épaule pour m’amener vers la sortie. Mais ce n’est pas à toi de t’en soucier. Tu n’as pas à porter les conséquences d’une histoire qui ne t’appartient pas, Rose.

*

— Je ne comprends pas pourquoi tu ne les envoies pas paître, déclare Charlie.

Elle parle du spectacle de fin d'année. Nous avons fini de déjeuner, assises dans la cour malgré la bruine qui tombe par intermittence depuis ce matin. Le flacon en équilibre au creux de la main, elle applique sur ses ongles une couche du vernis noir grisé qu'elle s'est achetée la semaine dernière. Elle adresse une grimace au groupe de filles de seconde qui nous fixent du coin de l'œil. Elles détalent sans demander leur reste en direction du Logis.

— À cause de la bio ! Et de ma moyenne.

— Mais on s'en fiche de la bio, reprend Charlie tout en soufflant sur ses ongles. Je suis sûre que le directeur de Stanford comprendrait combien ça te coûtait de voir ta cousine infernale parader sur scène au bras de ton ex.

— Rob est exclu du lycée, je te rappelle.

— Pour le moment, répond-elle, implacable.

Du coin de l'œil, j'aperçois Len à l'autre bout de la cour et soudain c'est comme si j'étais à nouveau téléportée à côté de lui devant mon piano. Chaque parcelle de ma peau, mon corps tout entier s'électrise à sa vue. Il est en pleine conversation avec Babette, et porte... un T-shirt à manches courtes ! Ça fait des siècles que je ne l'ai pas vu comme ça. Il y a bien eu cette fois en quatrième où nous nous sommes retrouvées nez à nez avec lui, Charlie et moi, sur la plage, mais je crois que même là il avait des manches longues.

— Pas mal, hein ? me glisse Olivia en suivant mon regard.

— Qui ? dis-je, feignant l'ignorance.

Elle roule des yeux exagérément, un petit sourire aux lèvres.

— Allez, va lui parler, m'enjoint-elle en m'envoyant son coude dans les côtes.

Charlie projette ses mains en l'air comme si elle était assaillie par un essaim de moucherons.

— Je reviens tout de suite, finis-je par leur dire – ce à quoi Olivia répond en levant discrètement le pouce.

De son côté, Charlie hoche simplement la tête.

Je traverse la cour lentement. À mi-chemin Len me remarque, sourit et me fait signe d'approcher. Babette m'adresse un petit salut avant de s'engouffrer dans la cafèt'.

— Alors comme ça on porte des manches courtes ? commencé-je, m'efforçant de paraître désinvolte, alors même que mon corps est secoué d'un frisson irrésistible.

Son œil au beurre noir s'est estompé et l'on ne distingue plus que de légères marques jaunes, comme de petites empreintes digitales parsemées sur son visage.

— Que veux-tu, j'essaie de me mettre à la portée du peuple, plaisante Len en embrassant la cour d'un geste démonstratif.

Il sourit de plus belle et je détourne le regard. Je n'arrête pas de penser à la possibilité de se retrouver tous les deux, seuls, chez moi. Nous sommes au centre des regards, et pourtant je suis travaillée par l'envie de le toucher, d'enfoncer mes doigts dans ses cheveux et de poser mes mains sur ses joues.

J'inspire profondément. Je voudrais lui reparler de sa proposition de passer une soirée ensemble. Il se pourrait bien que j'aie changé d'avis, que je n'aie pas besoin de temps, mais les mots me manquent pour lui dire.

— Tu seras là à la répétition d'aujourd'hui ? lui demandé-je finalement.

— Je n'ai pas vraiment le choix, répond-il en fourrant ses mains dans ses poches. Sans moi, ils peuvent faire une croix sur les éclairages. Ce n'est pas pour te vexer, mais tu n'es pas exactement au top en la matière, ajoute-t-il en me lançant un regard en coin.

— Malheureusement je ne peux pas te contredire, approuvé-je avec un rire nerveux.

Il lève les mains comme pour ne pas en rajouter et enchaîne :

— Comment s'est passé ton week-end ?

— Plutôt agité.

— Ah oui ? Tu m'intéresses.

— Tu as lu les journaux ?

— Je te l'ai dit, je suis un citoyen informé, me rappelle-t-il.

— Alors ? C'est tout ce que ça t'inspire ?

— Comment ça ?

— Eh bien je ne sais pas, tu pourrais me faire remarquer combien ma famille est dysfonctionnelle, par exemple.

Il rit en secouant la tête.

— Tu es un sacré numéro, Rosaline, tu le sais ?

— C'est déjà ça, dis-je en haussant les épaules.

— Bon, OK, ton oncle traite les femmes n'importe comment et tes parents ont

fait face à un dilemme cornélien. Et alors ? Moi, mes parents ont divorcé quand j'avais cinq ans, et maintenant ma mère vit avec un homme qui a fait deux fois de la prison. Ce matin ma sœur de douze ans s'est cassé le bras parce qu'elle est montée à l'arrière de la moto de son petit copain. Les journaux n'en font pas leurs choux gras, mais ça ne veut pas dire qu'on n'est pas moins à la masse que d'autres familles.

— Je suis désolée, j'ignorais tout ça.

— C'est la vie. Il faut la prendre comme elle vient, parce que, au milieu de tout ce qui foire, il y a quand même un paquet de trucs géniaux.

Ses sourcils prennent une inflexion particulière. Pas froncés, vraiment, mais accordés à ce regard attentif que je lui vois parfois, comme lorsqu'il jouait du piano chez moi. Un regard qu'il ne réserve qu'aux choses qui lui importent vraiment. Et qu'il pose sur moi à cet instant précis.

Scène 6

Je viens de me cogner l'orteil, et la douleur est si forte que je dois me retenir pour ne pas crier. Effort qui me fait me retrouver en nage au beau milieu de la régie. Juliette et le Belge évoluent sur scène. J'ai la vague impression qu'ils se sont améliorés, mais ça reste à confirmer. Le Belge persiste à écorcher certains mots. Un peu inquiétant à une semaine de la première.

— Tu me passes le texte ? me demande Len à voix basse.

Je me suis assise dessus, sans ménagement. Lorsque je tire la liasse de feuilles de sous mes fesses, la première page s'entête à rester collée à ma cuisse. Au prix de multiples contorsions, je parviens finalement à l'arracher. Len m'observe, un éclat de rire brillant au fond de sa prunelle.

— Je ne te savais pas si attachée à cette pièce, Rosaline.

— Très drôle.

En bas, c'est l'entracte, et Mme Barch accorde une pause à ses comédiens. S'effondrant sur une chaise, Juliette attrape sa bouteille d'eau, comme si elle venait de rejoindre le banc de touche. Len s'affaire à bricoler les éclairages. Je n'ai même pas le temps de tourner sept fois ma langue dans ma bouche que les mots en sortent d'eux-mêmes.

— Au fait, tu voulais qu'on passe une soirée ensemble, non ? lâché-je d'une traite.

Len pose sur moi un regard curieux, et ne répond rien.

— Tu sais, ce que tu me disais devant le piano vendredi soir... ajouté-je.

— Je n'ai pas oublié, chuchote Len en se redressant. Mais rappelle-toi, je t'ai aussi dit que la patience était innée chez moi, précise-t-il avec un petit sourire de guingois.

— À quoi bon attendre, au fond ?

— Tiens donc, s'étonne-t-il, sourcils levés. Et puis-je savoir pourquoi tu as changé d'avis ?

Je fais un véritable effort de concentration pour arriver à sortir une phrase tant soit peu cohérente – sujet, verbe, complément. En sa présence, tout mon vocabulaire se précipite dans ma tête, comme aspiré au creux d'une vague qui s'écraserait avec un fracas retentissant sur la grève. *Whoosh*.

— Ce sont tes manches courtes, argumenté-je, comme si c'était une explication.

— Je le savais, mes biceps sont irrésistibles. Je devrais faire gaffe à ne pas les sortir trop souvent, ça pourrait porter atteinte à l'ordre public.

Il balaie la boucle de cheveux qui lui tombe devant les yeux et me regarde.

— Est-ce que ça veut dire que je peux t'inviter dès ce soir ?

— Ce soir ?

— Tu l'as dit toi-même : rien ne sert d'attendre.

À ces mots, il pose sa main sur la mienne. Instantanément, je reçois un choc. Sauf que cette fois, je ne recule pas. Au contraire. De ma main part un courant qui irradie tout le long de mon bras jusqu'à ma poitrine.

— Toi qui te disais patient, le taquiné-je.

— Comme tu viens de le prouver, il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas d'avis, rétorque-t-il, en me regardant droit dans les yeux, d'une façon si intense que j'en ai le souffle coupé.

J'expulse l'air qui me reste dans les poumons pour pouvoir à nouveau respirer.

— Passe me chercher à 6 heures, alors.

— Compte sur moi, me garantit Len en soulevant ma main pour la presser doucement contre sa joue. Je reviens dans une minute, ajoute-t-il, je dois récupérer quelque chose au Logis.

En le regardant s'éloigner, un immense sourire envahit mon visage. Au point que j'ai l'impression d'être le Joker dans *Batman*. Je ne peux rien y faire, et c'est très bien comme ça. Je suis encore tellement envoûtée par ce qui vient de se passer qu'il me faut une minute pour réaliser que quelqu'un est en train de crier.

Rob vient de se propulser sur scène à la vitesse d'une balle de tennis au service. Il a foncé droit sur Juliette et se tient devant elle, les poings serrés. Le Belge et Mme Barch ont quitté le plateau. Mis à part les quelques membres de la

troupe qui s'égrènent le long des rangées de l'auditorium, Rob et Juliette sont seuls en vue.

— Tu étais au courant ? lui hurle-t-il.

— Tu ne devrais pas être là, répond Juliette sans se lever de sa chaise et d'une voix faible, teintée de lassitude.

— Tu étais au courant ? clame-t-il à nouveau.

Juliette enfouit son visage dans ses mains, de la même façon qu'hier soir, sur le sol de la cuisine. Je n'ai qu'une envie, la prendre dans mes bras et m'interposer pour les protéger du mal qu'ils vont se faire.

— Réponds-moi ! rugit Rob.

Je distingue d'ici les veines saillir de son cou, particulièrement celle qui part de son oreille gauche. Ça arrive quand il se met en colère, et c'est la deuxième fois que je le remarque, après ce jour où nous en sommes presque venus aux mains pour établir si le blanc était, oui ou non, une couleur primaire. Dispute stupide, mais qui a valu à Rob d'entrer dans une si grande fureur que cette même veine était près de se désolidariser de son cou. À le voir aujourd'hui, j'ai presque peur pour Juliette.

— Je suis désolée, murmure cette dernière dans un souffle.

Il règne un tel silence dans l'auditorium qu'on pourrait entendre une mouche voler.

— J'aurais dû me méfier, reprend-il. Je croyais pouvoir te faire confiance. J'avais foi en notre couple, envers et contre tous. Mais ils avaient raison. Tu n'es qu'une folle, et une menteuse avec ça.

Juliette relève la tête, haletante.

— Écoute-moi, s'il te plaît, dit-elle.

— Qu'est-ce qu'il y a à dire ? Tu m'as trahi, c'est tout.

— Je voulais te protéger.

— Me protéger de quoi ? De la vérité ? rugit-il en faisant un pas en arrière.

— Tes parents... commence Juliette.

Mais Rob ne la laisse pas poursuivre.

— Je t'interdis de parler d'eux. Tu ne les connais pas.

Son visage est si dur... Je sens qu'il est à deux doigts de craquer complètement.

Juliette se lève. Elle fait bien vingt centimètres de moins que lui.

— Je suis désolée, Rob. Désolée de ne pas connaître ta famille, désolée de ne pas savoir être là pour toi comme tu voudrais. Désolée de ne pas être elle !

— Ça n'a rien à voir avec elle.

Rob embrasse l'auditorium du regard, soudainement déstabilisé.

— Bien sûr que si, enchaîne Juliette, dont la voix monte d'un ton. Tu es encore amoureux d'elle.

Tout d'un coup, un million de pensées se bousculent en même temps dans ma tête. La fille dont parle Juliette, c'est moi, ça je l'ai compris. Mais une autre chose vient de m'apparaître subitement : si Rob est amoureux de quelqu'un, c'est de Juliette. Il est blessé et fou de rage justement parce qu'il tient à elle. Qu'elle ne soit pas capable de le voir relève effectivement d'une certaine folie.

— Ne va pas prendre ça comme prétexte pour faire à nouveau une bêtise, tu m'entends ? gronde Rob entre ses dents.

Juliette pâlit brusquement. Elle fait un pas en arrière. Rob l'attrape par les épaules.

— Tu n'as pas le droit de me tourner le dos.

Mais le regard de Juliette est déjà perdu dans le lointain. Quand Rob la touche, elle clôt ses paupières un instant.

— Laisse-moi, dit-elle.

Puis elle s'arrache à lui et prend ses jambes à son cou, remontant l'allée de l'auditorium.

Rob se laisse tomber sur une chaise, la tête entre les mains. Les lycéens éparpillés dans la salle partent d'un petit rire nerveux, cherchant à dissiper la tension qui vient soudainement d'embraser l'air. De loin, on dirait ces figurines qui opinent inlassablement du chef au gré des secousses d'une voiture. Des têtes différentes greffées sur le même corps, interchangeables. On pourrait remplacer l'intégralité de la distribution sans qu'aucun spectateur le remarque.

Soudain, Rob lève les yeux dans ma direction. Je pourrais croire que nos regards se croisent, mais je sais que je suis invisible pour lui, perdue dans la pénombre de la régie. Ses yeux s'attardent dans les hauteurs, comme s'il formulait une prière. Puis il se lève d'un bond, renversant la chaise de Juliette dans son élan, et se lance à sa poursuite.

Scène 7

— D'accord, tu es perturbée par ce qui arrive à Rob et par le petit numéro de ta cousine. Mais crois-moi, batifoler avec le bouffon de service n'arrangera pas les choses, déclare Charlie.

Elle me ramène chez moi en voiture, illustrant sa tirade avec force gestes.

J'attrape son bras au vol et le serre doucement.

— « Batifoler », carrément ? la taquiné-je en soulignant ses outrances.

— Tu ne m'auras pas par les sentiments, se défend Charlie, en essayant mollement de me faire lâcher prise.

— Je peux toujours essayer.

Elle avance un peu le menton et fronce les sourcils.

— Tu te rends compte qu'il y a de quoi rompre, pour Rob et Juliette.

— Peut-être, dis-je.

— Enfin, ce ne sera pas facile de recoller les morceaux, quoi.

— Oui, je sais. Mais je reste persuadée qu'ils vont rester ensemble. Il tient vraiment à elle.

Je revois Juliette, si fragile au milieu de l'auditorium, sans défense, et je ne peux pas m'empêcher d'avoir de la peine pour elle. En plus elle n'a personne à qui se confier. Dès le début, elle a privilégié Rob contre le reste de l'humanité.

— C'est quand même possible, insiste Charlie. Qu'est-ce que tu feras dans ce cas ?

— Je te ferais remarquer que même s'il y a une possibilité qu'il neige à Noël, pour le moment personne ne se rue pour acheter une luge.

Charlie s'engage dans mon allée et coupe le moteur. Elle se cale dans son

siège, le regard toujours droit devant elle.

— Tu as peut-être raison. C'est juste que tout me semble tellement instable, ces derniers temps, poursuit-elle.

Elle lâche un soupir puis elle me regarde.

— Ça ne t'est jamais arrivé de ressentir ça ? Un jour, tu as l'impression que c'est bon, tu maîtrises, jusqu'au moment où tu te rends compte que tu t'es plantée sur toute la ligne ?

— On se connaît ? C'est l'histoire de ma vie, ça.

— J'ai toujours pensé que je savais où j'allais, reprend Charlie en haussant les épaules.

Sa lèvre inférieure se met à trembler, et elle la mord pour l'immobiliser.

— C'est à cause de Jake ? demandé-je.

Elle fait non de la tête, et toutes les larmes qu'elle réprimait remontent soudain à la surface, inondent son visage, viennent s'écraser sur son T-shirt en y laissant de petites taches.

Je défais ma ceinture, me penche vers elle et la prends dans mes bras.

— Elle me manque tellement, murmure Charlie, ses mots étouffés contre mon épaule.

— Je sais, tenté-je de la calmer d'une voix douce.

À force de la croire plus forte que nous tous, j'oublie qu'elle a ses blessures, elle aussi. Peut-être plus profondes que les nôtres, d'ailleurs.

Elle se dérobe à mon étreinte et essuie son visage d'un revers de main.

— Le pire, c'est que le temps n'y change rien. Parfois, j'ai juste l'impression d'être revenue au point de départ, comme si elle était morte hier.

— Ce n'est pas vrai, Charlie. Tu as fait du chemin.

Elle roule des yeux et croise les bras sur sa poitrine, comme pour se rassurer.

— Qui peut dire, au fond ?

— Moi !

La vigueur de mon affirmation me surprend moi-même. Et pourtant les mots me viennent naturellement.

— J'y étais, et je me souviens de combien ça a été dur, combien tu étais atteinte. Tu n'en es plus là, Charlie, ça n'a rien à voir. Alors bien sûr, il t'arrive

encore de te heurter à des obstacles. Mais tu sais te ressaisir et aller de l'avant, jour après jour. Et par la même occasion tu me fais avancer, moi aussi.

— Merci.

Elle se tourne pour saisir derrière nous son fourre-tout brodé à ses initiales et en tire un mouchoir qui surnage opportunément au sommet pour se moucher.

— Je le pense vraiment. C'est ça mon boulot de meilleure amie : te rappeler que les choses ne sont plus comme avant.

Elle me regarde et me sourit. Malgré son visage rouge et ses traits bouffis, sa beauté est absurdemment intacte.

— Si tu as besoin de quelqu'un pour te remettre les idées en place, fais-moi signe. Tu peux compter sur moi, ajouté-je en lui prenant la main et en la serrant – deux fois.

— Tu sais qui m'a surnommée Charlie ?

— Non, dis-je en secouant la tête, je ne m'étais jamais posé la question.

— Ma mère, me révèle-t-elle en souriant, le regard perdu loin devant elle, soudainement absorbée par ses pensées, indifférente au monde extérieur. C'est comme ça qu'elle voulait m'appeler, au début, poursuit-elle. Elle disait qu'il fallait une personnalité hors du commun pour porter un nom pareil.

— Eh bien, elle ne s'est pas trompée.

— C'est pas faux, renchérit Charlie, d'une voix où revient résonner un éclat chantant et familial.

Elle cligne des yeux à plusieurs reprises avant de me fixer à nouveau.

— Dieu merci ! achève-t-elle, comme un cri du cœur.

Et nous éclatons toutes les deux d'un rire qui nous secoue les épaules, jusqu'à nous en tenir les côtes.

— C'est « Charlie » mon vrai nom, en fait, dit-elle entre deux hoquets.

— Et moi c'est vraiment « Rosaline », remarqué-je, l'écho d'une voix me revenant en tête, rapidement balayé par un spasme d'hilarité.

— Je t'appellerai comme tu voudras, mais jamais au grand jamais Rosaline Stephens.

— Ne sois pas si fermée. Regarde, ça prouve que je tourne la page. C'est plutôt positif.

— Je ne suis pas sûre que sortir avec Len soit exactement positif, rétorque

Charlie.

Elle soupire, calant le fourre-tout à sa place.

— Enfin bon, si tu y tiens tant que ça, au moins tu lui feras couper sa tignasse.

*

Quand j'ouvre la porte, la maison est silencieuse. Personne. Je lâche mon sac dans l'entrée. Mes pas me conduisent au salon. Sans trop savoir comment, je finis par m'asseoir devant le piano. Autrefois, j'avais l'habitude de m'y mettre tous les jours en rentrant de l'école. À peine mes parents avaient-ils ouvert la porte, je me précipitais à l'intérieur pour me scotcher au clavier. Ça me procurait le même effet qu'une bonne douche. Muscles détendus, tête vidée, les péripéties de la journée n'étaient plus qu'un lointain souvenir.

Je me lance de mémoire dans un de mes morceaux préférés, de Tchaïkovski. Une mélodie d'amour. Je suis un peu rouillée, les premières notes s'en ressentent, mais je suis surprise par la mémoire que mes doigts ont conservée. Bientôt ils parcourent les touches avec aisance, les survolent presque. Ce que j'aime quand je joue, c'est que j'oublie le monde extérieur. Dès que mes mains se posent sur les touches, il n'y a plus que le piano et moi. Comme si nous étions seuls dans tout l'univers.

Je ne sors de ma rêverie musicale qu'un peu avant 6 heures. Près de deux heures se sont écoulées depuis que j'ai commencé ! Quand je me redresse, je m'attends une seconde à trouver Len à côté de moi, un sourire encourageant sur les lèvres. Soudain je bondis sur mes pieds : il va arriver d'une minute à l'autre et il faut encore que je me prépare !

Le truc, quand on grandit dans le sud de la Californie, c'est qu'on porte plus ou moins la même chose tout au long de l'année. À part l'éventuel gilet ou l'écharpe dont on pourra se munir l'hiver venu, la garde-robe ne varie jamais.

Je fonce à mon placard. L'intérieur sent la lavande, grâce aux sachets parfumés que ma mère dispose dans les tiroirs. Je respire avec bonheur, savourant cette accalmie qui me permet de considérer avec sérénité mes options vestimentaires.

Je fais une première sélection : la robe que j'ai achetée pour les quarante ans de la mère de Rob. Celle que j'ai mise le soir où nous sommes allés voir *Le*

Fantôme de l'Opéra ensemble à Broadway. La robe d'été portée lors de notre balade à vélo l'an dernier. Une autre encore où l'on distingue une tache à l'endroit où Rob a malencontreusement renversé sa glace au chocolat il y a deux ans. En bref, chacune semble raconter une histoire liée, d'une manière ou d'une autre, à Rob.

Je fouille à nouveau mon placard, déterminée à trouver mieux. Tout au fond, je repère une robe achetée avec ma mère au printemps dernier. En coton, elle est bleue et un peu froufroulante, agrémentée de petits volants sur les épaules. Elle m'arrive juste au-dessus du genou. Je ne l'avais encore jamais mise, et l'enfile aussitôt. Elle est agréable à porter, et je trouve qu'elle me donne un air plus mûr. Je choisis une paire de boucles d'oreilles en forme de goutte que Charlie m'a offerte pour mes seize ans. J'ajoute une touche de blush et de mascara. Le résultat n'est pas aussi spectaculaire que le soir de la Sortie, avec ma robe gris argenté, mais au moins avec celle-ci, je me sens vraiment moi.

La sonnette retentit sur le coup de 6 heures. Je n'aurais jamais cru Len si ponctuel. Il n'en finit pas de me surprendre. Je fais glisser dans mon sac les quelques billets dispersés sur ma commode et jette un dernier coup d'œil au miroir. Je suis excitée à l'idée de ce qui va suivre. Il y a, dans le fait que Len m'attende en bas, comme une évidence. Ce n'est pas un rêve éveillé, c'est encore mieux : la réalité.

Il me tarde de sentir sa main dans la mienne, et peut-être même ses lèvres sur ma bouche. De lui demander quelle est sa couleur préférée et ce qu'il entendait en disant que Juilliard pouvait attendre, qu'il n'en avait pas fini ici. J'ai envie qu'il me parle de sa sœur et de sa mère, de savoir s'il en est proche. Je veux connaître sa préférence entre la cuisine thaïe et la japonaise, et quel film il aime par-dessus tout. L'avenir me tend les bras, surpassant, par sa force et sa vitalité, le passé. En descendant les escaliers, je ne pense qu'à une chose : cette folle impatience qui bout dans mes veines.

Légèrement hors d'haleine, j'ouvre la porte. Mais ce n'est pas Len que je découvre. À sa place, se tient une silhouette en jean, avec un T-shirt vert, familier. Rob. Le visage rouge, essoufflé comme s'il venait de courir. Il est plié en deux, les mains sur les genoux, et sa respiration hachée me parvient par intervalles caverneux. Il empeste.

— Qu'est-ce que tu fais là ? lâché-je, stupéfaite.

Je laisse la porte à peine entrebâillée, la main sur la poignée.

— Est-ce que je peux entrer ? me demande-t-il en fronçant les sourcils et en levant les yeux vers moi. Juste une minute, ajoute-t-il.

— Non. Mes parents sont là, lui rétorqué-je en mentant. Qu'est-ce qu'il y a ?

Il secoue la tête et répond, d'une voix pâteuse :

— Il fallait que je te voie.

— Tu as bu ?

— Un peu.

— Tu es dans un sale état.

— Ma vie est dans un sale état, assène-t-il.

Ses yeux sont rouges, injectés de sang. Il a pleuré.

— Ma mère m'a menti, Juliette m'a menti, tous mes amis m'ont menti. Tu es la seule...

Il s'interrompt, regarde ses pieds.

— Tu es la seule qui soit restée la même.

— Rob... commencé-je.

— Tu me manques, Rosie.

Pendant des mois, c'est ce que j'ai voulu entendre. Je n'attendais qu'une chose, qu'il sonne à ma porte, reconnaisse son erreur, dise que j'étais celle avec qui il voulait être. Et maintenant qu'il est là, ivre, à ramasser à la petite cuillère, je ne pourrai plus lui tomber dans les bras.

— C'est un peu tard pour ça, tu ne crois pas ?

Ses paupières frémissent. Il me regarde.

— Je, je... je ne sais pas, bredouille-t-il. Je crois que j'ai fait une erreur.

Il passe sa main dans ses cheveux.

— Rob, qu'est-ce que tu veux de moi ?

— C'est toi que je veux, dit-il doucement. Que tu reviennes. Tu me manques vraiment. Tu ne vois pas ?

Il plonge ses yeux couleur chocolat dans les miens. Ses yeux qui m'ont regardée dormir, jouer du piano dans des récitals, ses yeux qui m'ont soutenue, sans faille, le jour où j'ai fait du vélo sans les petites roues pour la première fois.

— Et Juliette dans tout ça ?

À ma question, la veine de son cou commence à s'agiter.

— Je ne sais pas. Je ne peux pas lui faire confiance.

Ce que je lui répons alors nous surprend tous les deux :

— Ce n'est pas sa faute, tu sais. Ne la tiens pas pour responsable.

Interloqué, Rob prend un moment avant d'articuler :

— Elle m'a quand même menti.

Il s'est adossé contre le chambranle de la porte, le corps arqué, se tenant à peine.

— Elle ne t'a pas menti, elle a simplement choisi de se taire. Elle ne voulait pas te blesser.

Ce que je ne dis pas, c'est qu'au-delà d'établir qui est le coupable initial, nous avons tous joué un rôle dans ce drame.

— Hein ? s'exclame-t-il en plissant les yeux, comme s'il tentait encore de saisir le sens de mes paroles, avant de secouer la tête en signe de renoncement et d'insister : Tu as entendu ce que j'ai dit ? Tu me manques !

Je croise les bras. Mon cœur devrait se mettre à battre plus vite, mes mains devenir moites, et pourtant il ne se passe rien. Je suis, contre toute attente, étonnamment calme.

— En effet, tu l'as déjà dit.

— Je ne veux plus de Juliette, dit-il en soupirant et en regardant à nouveau ses chaussures. Elle n'est pas toi. Elle ne te remplacera jamais. Je lui ai dit que j'irai te parler, et elle n'a même pas essayé de m'en empêcher.

— Tu lui as dit ça ? m'exclamé-je.

— Oui, répond-il, avec un air coupable.

— Tu ne devrais pas rester, Rob. Juliette et toi vous devriez...

Je m'interromps, et avale ma salive, avant de poursuivre :

— ... vous devriez vous parler.

Cette fois mon cœur bat la chamade pour de bon. Car les mots de Rob cet après-midi me reviennent en tête : « Ne prends pas ça comme prétexte pour faire à nouveau une bêtise. »

— Quoi ? Non ! s'écrie Rob en s'avançant brutalement vers moi.

Je recule.

— Je veux être avec toi. On est amis depuis toujours, Rosie. Toute mon existence est liée à toi.

— Les choses changent.

— Ça n’aurait jamais dû changer entre nous.

— C’est la vie, répliqué-je. Ça arrive.

— J’ai tout fichu en l’air, reprend-il. J’ai tout perdu, croyant voir en elle quelqu’un qu’elle n’est pas. Je veux me racheter. Je ferai tout mon possible.

Il appuie sa tirade d’un geste vague, comme s’il cherchait à englober le monde dans son entier.

— C’est toi que je veux, Rosie. S’il te plaît.

Il me prend soudain la main, d’un mouvement imprévisible et gauche.

Voilà si longtemps que nous ne nous sommes pas parlé que j’avais oublié ce que ça fait.

— S’il te plaît, répète-t-il.

Je l’observe, lui, ses yeux si doux, son front baigné de sueur. Rob. Le seul, l’unique. Dont j’ai été si proche, qui connaît les moindres circonstances de ma vie mieux que personne. Peut-être mérite-t-il une deuxième chance ? Pour voir simplement si nous pouvons à nouveau être amis ?

Puis soudain je pense à Len. La bio, la régie, le piano, sa main sur la mienne, les Dragibus partagés par terre dans ma chambre, ma tête qui bourdonne quand il s’approche.

— J’ai besoin d’y réfléchir, lâché-je.

Ses mains s’affaissent le long de son corps.

— Je comprends, dit-il, l’air déçu. Qu’est-ce qu’on fait maintenant ?

— À mon avis tu devrais retrouver Juliette. Tu dois lui parler, arranger les choses.

Il hoche la tête, mais reprend :

— Est-ce que je peux rester avec toi, juste un peu ? On pourrait peut-être regarder un film ?

— Pas ce soir. Tu dois rentrer chez toi.

— Je n’ai plus de chez-moi, remarque-t-il d’une voix triste.

Il esquisse un mouvement de lassitude, tête basse. Il a l’air épuisé, à en croire

les cercles sombres qui entourent ses yeux, couleur charbon.

Je pose une main sur son épaule et il m'attire à lui pour me prendre dans ses bras. Mais ça ne me fait plus les mêmes sensations qu'autrefois. Je ne ressens plus de joie ni de frisson, ni même cet apaisement que son contact me procurait. Rien du tout.

Je me dérobe et referme la porte, puis me laisse glisser sur le sol. Je l'entends descendre les marches du perron. Le silence s'installe, si souverain que je peux entendre mon propre souffle. Quand j'étais petite, me retrouver toute seule me causait des terreurs épouvantables. Soudain, j'étais persuadée que quelque chose d'affreux était arrivé à mes parents, un accident de voiture par exemple, et qu'ils ne reviendraient jamais. Alors je me recroquevillais dans un coin de la cuisine, affolée, les mâchoires serrées par la peur, à guetter le crissement des pneus sur le gravier de l'allée. Mais maintenant, j'ai juste besoin d'être seule. Pour me laisser le temps de réfléchir à ce que Rob vient de dire. À ce que je dois faire. Est-il possible que nous puissions redevenir un « nous » ?

On sonne à nouveau à la porte. Je sursaute et me redresse, agacée. Je suis estomaquée qu'il revienne à la charge. Je lui ai pourtant demandé à l'instant de me laisser de l'espace ! C'est tout lui, ça, il n'a jamais eu de patience.

J'ouvre la porte d'un coup sec, déjà au milieu d'une phrase. Sauf que, bien sûr, ce n'est pas Rob en face de moi. C'est Len. Il porte un jean et une chemise blanche, si délicieusement sexy que je n'ai qu'une envie, lui sauter au cou sur-le-champ.

Il a un bouquet de violettes à la main, mais il ne me le tend pas. Les fleurs restent la tête en bas, au bout de son bras. Ce sont mes préférées. J'en cueillais dans le jardin de Famke pour les offrir à maman. Rob a toujours cru que j'aimais les roses, ce en quoi je ne l'ai jamais corrigé. Sa petite rengaine était si adorable : « Des roses pour Rosie. » Sauf que je ne m'appelle pas Rosie. Et que je déteste les roses depuis que je me suis piquée à une épine quand j'avais huit ans.

— Salut, enchaîné-je immédiatement.

Mais Len secoue la tête. Il me regarde comme s'il savait déjà ce que je m'apprête à dire, quel que soit l'angle que je choisisse.

— Tu as « besoin d'y réfléchir » ?

Et soudain j'aperçois sa voiture, garée en haut de l'allée, juste derrière la maison. Il était là depuis le début. Il a tout entendu. Quand je réalise cela, mes poumons se compriment sous le choc.

— Je suis désolée, Len. Il faut que tu comprennes ! C'est compliqué.

Je voudrais trouver les mots pour lui dire combien je suis désolée. Que Rob est comme une force directrice dans ma vie à laquelle je n'ai jamais pu tourner le dos. Combien c'est perturbant pour moi, surtout maintenant. Parce que je me suis toujours projetée avec Rob, mais que sa présence à lui, Len, me donne envie de tirer un grand trait sur tout ça. De laisser le passé derrière moi. Le seul problème, c'est que je ne sais pas comment faire.

— Non, ça ne l'est pas, à vrai dire, énonce Len.

Il prend une inspiration et plonge ses yeux dans les miens. Un regard si aigu qu'il pourrait, semble-t-il, me percer jusqu'au cœur.

— Que les choses soient claires : je tiens à toi. Depuis toujours. Parce que je sais qui tu es vraiment. Une fille géniale, intelligente, belle, pleine d'esprit, talentueuse, et qui accorde beaucoup trop d'importance au regard des autres. Pendant des années, tu m'as considéré comme quantité négligeable, jusqu'à ce qu'un miracle arrive et que soudain tu fasses attention à moi. Tu veux savoir pourquoi ? Parce que, l'espace d'une seconde, tu n'étais plus collée à Rob.

Là, ses yeux se rétrécissent, plus incisifs encore, pendant qu'il continue son discours, d'une voix forte mais dénuée de colère. Simplement ferme.

— Je suis quelqu'un de patient. Je t'ai attendue, une éternité au bas mot. Mais sache une chose : je ne vais pas rester planté là à jamais si c'est pour te voir faire le mauvais choix encore une fois. Donc vraiment, Rosaline, ce n'est pas si compliqué. Au contraire même, c'est limpide.

Sur quoi il me tend les fleurs et tourne les talons pour rejoindre sa voiture. Je voudrais me jeter à sa poursuite, lui demander de rester, mais c'est comme si mes pieds étaient cimentés au sol. Je reste collée au perron, les violettes à la main, laissant ses paroles faire leur chemin dans mon esprit tandis que je le regarde partir. Ce n'est que lorsque je me retrouve seule que je me rends compte, cette fois et pour de bon, que je ne voulais pas que ça se finisse comme ça.

ACTE V

Scène 1

— Attends-moi ! m'exclamé-je en brassant l'eau des bras et des jambes.

Mais il est définitivement plus rapide. J'ai l'impression de faire du surplace.

— Allez, on se bouge, paresseuse, m'interpelle-t-il en se tournant sur le dos et en lançant les jambes en l'air à la façon des équipes de natation synchronisée qu'on voit à la télé pendant les Jeux olympiques.

— C'est pas juste ! Tu es parti avant moi !

— Rien ne sert de courir, il faut partir à point ! réplique-t-il, sauf qu'en lieu et place du dernier mot, il ne sort qu'un « ppffblbl » indistinct – en se retournant sur le ventre, il a bu la tasse, et il se met à tousser, s'étouffant clairement.

Je le rejoins aussi vite que je peux, nageant dans un style approximatif, inquiète. Je remarque soudain, mais trop tard, ses joues gonflées, dont il me crache le contenu en pleine figure.

— Arrête, crié-je tandis qu'il s'éloigne hors de ma portée en battant si fort des pieds que je me noie à moitié dans les remous.

— Viens me chercher, Rosie ! m'invite Rob en disparaissant brusquement sous l'eau.

J'ai entendu dire que, lorsqu'on subit un choc émotionnel, il arrive à certaines personnes d'avoir l'impression de se trouver figées dans le temps, comme si le monde s'arrêtait tout autour. Pas pour moi. Au contraire, je me retrouve propulsée en arrière, aspirée par une force dans mon nombril, loin, loin, loin, loin dans mes souvenirs, avant que tout ça ne commence. Je ne pense qu'à une chose, cet été que nous avons passé ensemble en colo, Rob et moi. Je nous revois, éclaboussant tout sur notre passage, le soleil au-dessus de nos têtes, la promesse d'une limonade fraîche au sortir de l'eau, sa voix dans les profondeurs : « Viens me chercher,

Rosie ! »

Je sais déjà. Avant même que mes parents ne me l'annoncent. Je sais à la seconde où ils entrent dans ma chambre pour me réveiller. Peut-être l'ai-je vu en rêve ? Peut-être est-ce arrivé parce que Rob était là hier soir, qu'il a demandé à être avec moi. Et qu'en répondant que je ne savais pas, j'ai changé le cours des choses. Quoi qu'il en soit, je ne suis pas surprise. Mes parents s'attendaient à ce que je me révolte, que je refuse d'admettre. Mais je ne dis rien, je ne crie même pas « non ! », ou « pourquoi ? » comme les personnages dans les films. Je reste simplement allongée, silencieuse. Je suis ramenée à ces quelques instants dans la piscine, si loin que les mots de mes parents me parviennent assourdis et que leurs visages se déforment sous mes yeux. Comme si je les regardais depuis le fond de l'eau.

« Rob nous a quittés », me disent-ils. Mais il n'est pas parti comme hier, en descendant les marches du perron. Non. Parti pour de bon.

Accident de voiture. Alcool. La Falaise. Les mots m'atteignent comme de petits éclairs transpercent les ténèbres, aveuglants, foudroyants. Je ne regarde ni le visage de ma mère barré par les larmes ni l'expression sombre de mon père. Mes yeux se fixent au plafond.

Il est parsemé d'étoiles, de ces petits bouts de plastique autocollant qui brillent dans le noir. Comme il est 5 heures du matin et qu'il ne fait pas encore jour, elles irradient. Quand on était petits, on allait s'en acheter avec Rob au distributeur devant le supermarché. Mon plafond n'est pas très haut, mais on ne pouvait pas l'atteindre, même debout sur le lit. Alors on sautait avec les étoiles dans la main, le côté collant tourné vers le haut. C'est comme ça qu'on a réussi à les mettre. Il doit bien y en avoir une centaine.

Des souvenirs de Rob me reviennent en pagaille, aussi précis que dans un film. Ma mémoire est limpide, aucun doute là-dessus. C'est le présent que j'ai beaucoup plus de mal à digérer.

Je le revois dans mon allée m'exhortant à enlever les petites roues de mon vélo. Ou encore à l'arrière de la maison, occupés tous les deux à faire griller des marshmallows sur les braises du barbecue. Dans la queue d'un magasin, essayant de glisser des bijoux en toc dans les achats de ma mère.

— On va aller chez ses parents, pour être avec eux, me dit ma mère.

Soudain je sors de ma rêverie, parfaitement éveillée. Juliette. Quelqu'un l'a prévenue ? Comment le prend-elle ?

— Où est Juliette ?

À la façon dont mes parents me regardent, je comprends immédiatement. Elle aussi était dans la voiture. Ils sont morts tous les deux.

Sans que je m'explique pourquoi, la force de la nouvelle me fait m'asseoir droite dans mon lit. Ma mère est à côté de moi, mon père nous surplombe. Il est 5 h 25 à mon réveil. Je suis née à 5 h 25. D'après ma mère, c'est l'heure à laquelle je me suis réveillée tous les matins des dix premières années de ma vie, comme si c'était le moment voulu pour moi d'entrer dans le monde.

Ni Rob ni Juliette ne reviendront dans ce monde. Il ne sonnera plus jamais à la porte. Il ne regardera plus de film avec moi, ne me serrera plus dans ses bras. Je ne redeviendrai pas l'amie de Juliette. Je n'obtiendrai jamais son pardon.

Je me souviens avoir pensé, à l'automne, que Rob ferait tout aussi bien d'être mort. Que la mort serait une issue plus facile, car au moins je n'aurais plus à le voir. Je me trompais. La mort, ce n'est pas ça. Je n'en saisisais pas jusque-là la dimension définitive, cette implacabilité qui m'échappe encore. Rob n'est plus de ce monde. Il n'est pas en Italie avec ses parents, ou parti loin en colo, ni même avec Juliette. Il n'existe plus. Il ne reviendra pas.

— Est-ce que tu veux venir avec nous ? me propose ma mère.

— Je peux appeler Charlie ?

Je me sens comme une petite fille qui demanderait à ses parents de lui acheter une glace. Que faire d'autre ? Quel ton adopter ? Comment est-on censé se comporter dans ce genre de situation ? Est-ce qu'il y a un protocole, une charte à respecter quand votre meilleur ami et votre cousine viennent de mourir ?

— Bien sûr, ma chérie, tu fais comme tu veux, répond ma mère.

Sauf que, bien sûr, ce n'est pas ça que je veux. Ce que je veux, c'est que la journée se déroule normalement, comme elle aurait toujours dû. Que nous allions au lycée. Qu'ait lieu comme prévu la première répétition en costume de la pièce. Rob et Juliette étaient censés être sur scène, Len et moi dans la régie, à visser des ampoules.

Len.

Soudain une émotion nouvelle se fait jour au milieu de la douleur qui m'accable. Elle se fraye peu à peu un chemin dans ma poitrine jusqu'à m'atteindre en plein cœur. De la culpabilité, si puissante qu'elle me saisit à la gorge et que je commence à avoir du mal à respirer.

Je n'aurais jamais dû accepter ce rendez-vous avec Len. À la place, j'aurais dû dire oui à Rob. Le faire entrer, le mettre sous la douche, le reconforter et lui dire que j'étais là. Il était soûl, il souffrait. Comment ai-je pu lui tourner le dos dans un moment pareil ?

Je cherche à tâtons mon téléphone sur la table de nuit et compose avec fureur le numéro de Charlie. Elle décroche à la première sonnerie.

C'est une des choses que j'adore chez elle. Elle garde toujours son téléphone allumé. Jamais en mode silence ni sur vibreur. Non, la sonnerie retentit toujours à plein volume. Une fois nous nous sommes même fait virer d'un cinéma où nous étions allées voir une comédie romantique parce que Jake la harcelait d'appels. Son portable n'arrêtait pas de mugir mais elle refusait de l'éteindre. Charlie est disponible, quelle que soit l'heure du jour ou de la nuit. Pendant une seconde, j'éprouve un élan de reconnaissance comme j'en ai rarement eu dans ma vie.

— Salut, ma belle, me décoche-t-elle comme si je ne la réveillais pas, sans même que son ton laisse soupçonner la moindre fatigue.

— Est-ce que tu peux venir ?

— T'inquiète, tu peux toujours compter sur moi pour t'épargner l'angoisse de conduire.

— Est-ce que tu peux venir maintenant ?

Ma mère met sa main sur ma jambe par-dessus la couverture, et je dois réprimer une larme. Entre ce geste et le son de la voix de Charlie, c'en est trop. Je suis sur le point de craquer.

— S'il te plaît ? ajouté-je.

— OK, répond Charlie.

Je peux la voir hocher la tête, déjà sur ses pieds.

— Il se passe quelque chose ? s'inquiète-t-elle.

— Viens, c'est tout ce que je te demande.

Notre amitié remonte au bac à sable, le premier jour du CP. Mais il se trouve que nous nous étions déjà rencontrées avant. On ne l'a découvert que l'année dernière, au détour d'un vieil album que nous feuilletions chez elle. Nous sommes tombées sur une photo de nous deux, pas plus hautes que trois pommes, en maillot de bain sur la plage avec nos mères. Il y a d'autres petites filles avec nous, parmi elles Asara Dool qui a quitté San Bellaro juste avant le lycée, ce qui indique qu'aucun lien ne nous unissait encore au milieu de tous ces enfants venus jouer

ensemble. Toujours est-il que nous sommes là, toutes les deux, dans le même cadre. L'année dernière, Charlie a fait tirer un double de cette photo qu'elle m'a donné. Au dos elle a écrit un mot, un seul, en lettres dorées : *Évidence*.

Je m'accroche à cette pensée, à ses robes suspendues au milieu de mes affaires, aux boucles d'oreilles que j'ai laissées dans sa commode, aux Dragibus qui traînent sur mon bureau, au millier de petites choses qui rappellent que, du plus loin qu'il nous en souvienne, nous avons toujours été amies. Qu'elle était dans ma vie avant même que je ne sache son nom.

— Elle arrive, dis-je à ma mère en posant le téléphone.

Je prononce ces mots d'un ton ferme, volontaire, comme s'ils contenaient la solution à cette situation. Comme s'il ne suffisait que d'une chose, que Charlie apprenne la nouvelle, pour que tout aille mieux.

Je lève les yeux vers mon père. Il n'a pas ouvert la bouche, la main toujours à plat sur le front, le bras passé en travers de la poitrine. Quand ça va mal, il est toujours là pour faire une blague. Ma mère dit qu'il a l'art d'alléger l'atmosphère, même lorsque ce n'est vraiment pas le moment. Mais aujourd'hui, il n'y a rien que l'on puisse dire ou faire pour alléger quoi que ce soit.

Le téléphone de la maison sonne, et je m'imagine une seconde que c'est Charlie, alors que je viens à peine de raccrocher. Tout d'un coup il me semble que le temps ne suit plus son cours. Comme si les minutes défilait subitement en arrière, rendant impossible de dire dans quel ordre les choses se sont passées. J'ai l'impression que mes parents sont assis sur mon lit depuis des siècles, et que je sais depuis toujours que Rob est mort. Ce qui voudrait dire... mais c'est impensable !... ce qui voudrait dire que Rob n'a tout bonnement jamais existé.

Pourtant je m'attends encore à le voir surgir dans ma chambre d'un moment à l'autre, pour me proposer de sécher le dernier jour de classe avant les vacances et d'aller au cinéma. Ma mère se lève. C'est alors seulement que je remarque qu'elle est habillée. Un pantalon noir, un pull couleur crème et même un collier de perles qu'elle ne met jamais. Je me la représente au moment de choisir ses vêtements, ce matin, une tenue qui lui permettrait de faire face à n'importe quel événement tout au long de la journée. Cet assortiment ne lui ressemble pas. J'en déduis qu'elle l'a mis après avoir su pour Rob et Juliette. Qu'elle a pris le temps de se composer un air présentable, d'avoir suffisamment de recul pour pouvoir gérer la douleur qu'elle allait devoir me causer. Se maîtriser afin d'être capable d'entrer dans cette pièce m'annoncer que Rob était mort.

— Je vais répondre, déclare-t-elle.

Elle jette un coup d'œil à mon père. Elle pose une main sur son épaule et la serre. Il se redresse.

— Je viens avec toi, lâche-t-il.

Le regard de ma mère va de lui à moi. Je devine son inquiétude à l'idée de me laisser seule.

— Je m'habille, décidé-je, et je vous rejoins en bas.

À peine soulagée, ma mère me dépose un baiser sur la joue avant de disparaître dans le couloir, suivie par mon père.

Ce n'est qu'une fois seule que tout le poids de la nouvelle me tombe dessus, m'assaillant de toutes parts. Je commence à suffoquer, comme si je me noyais. J'ai lu que, lorsqu'on était prisonnier d'un immeuble en flammes, il fallait se plaquer au sol, où l'air reste respirable. Je ne me fais pas prier. Ni une ni deux, me voilà par terre, toussant et m'étouffant. Quand soudain Charlie entre.

— Oh mon Dieu ! s'écrie-t-elle dans l'encadrement de la porte, avant de se précipiter sur moi pour me prendre dans ses bras.

Scène 2

Les enterrements ont lieu trois jours plus tard. Rob le matin, Juliette l'après-midi. Nous n'avons pas été conviés à celui de Juliette. Mon oncle a appelé pour annoncer à mon père que sa présence n'était pas souhaitée. Pour eux, la famille de Rob est responsable de la mort de leur fille. Et, par association, la mienne. Ils sont cependant bien les seuls à voir les choses comme ça. Il y a d'effrayantes traces de dérapage là où la voiture de Rob a quitté la route en haut de la falaise. Apparemment personne ne venait en face. Au lycée, le bruit court que Juliette se serait emparée du volant pour les précipiter dans une chute vertigineuse jusqu'à la mer. Voilà l'issue qu'aura trouvée leur passion tourmentée, selon les mots d'Olivia. Les rumeurs, elles, n'en finissent pas d'enfler, s'emparant de fragments de vérité pour les grossir et les déformer à loisir. Juliette n'aurait pas supporté que Rob ait encore des sentiments pour moi. Elle aurait découvert qu'on se revoyait. S'il ne pouvait pas être à elle, il ne serait à personne...

Charlie m'aide à choisir une robe. Noire, synthétique, elle me donne l'impression d'être emballée dans du plastique : je suis serrée, ça colle, j'ai chaud.

— Ça te va bien, me dit Charlie avec un sourire triste.

Elle vit quasiment dans ma chambre depuis qu'elle m'y a ramassée sur le sol l'autre matin. La seule fois où elle a quitté la maison, c'était pour récupérer sa brosse à dents et quelques vêtements de rechange.

— Merci, lâché-je avec un rictus las.

Je me demande tout d'un coup si Rob aurait aimé ma tenue, mais j'écarte rapidement cette idée. Ce n'est pas une chose à laquelle penser. Je ne peux plus penser à rien d'ailleurs.

Quand nous arrivons dans l'église, tout le monde est déjà assis. Mes parents se

dirigent vers les premiers rangs, et prennent place derrière ceux de Rob. Ma mère passe ses bras autour des épaules de Jackie, de la même façon que Charlie aurait pu le faire avec moi. Je me demande comment mes parents voient tout ça. S'ils croient à la thèse du suicide. Les petits frères de Rob sont là aussi, les mains sur les genoux, la face livide. Je fais signe à Charlie de rester avec moi au fond de l'église. Elle s'assoit sans commentaire, sans chercher à savoir pourquoi, ni suggérer d'en faire autrement. Quelques secondes après, Olivia nous rejoint.

Toute l'assistance est habillée dans les tons noirs et gris, si bien qu'il est impossible de distinguer les uns des autres. Je sais juste que John Susquich et Matt Lester doivent se trouver quelque part. Lauren aussi, avec Babette Spellor et peut-être Brittany Sibon. Becky Handon, Taylor, probablement Jason. M. Davis, Mme Barch et M. Johnson. Je serais incapable de les reconnaître. Ça me rappelle le premier jour de classe, quand j'étais assise au dernier rang du coin des terminales avec Rob et que je nous voyais tous reliés les uns aux autres, formant un grand tout. Sauf qu'aujourd'hui, le lien s'est dissous. Nous ne formons plus cette toile, cette trame que je m'imaginai. Nous ne sommes rien d'autre que d'infimes particules de poussière anonymes qui dérivent loin les unes des autres dans le noir. Si nous nous rencontrons, cela relève presque du miracle. La messe est plutôt belle. Jake se lève pour dire quelques mots.

Son éloquence me surprend. Comme si, devant cette assemblée, il devenait une autre personne. Je me demande pourquoi il ne se comporte pas comme ça le reste du temps, plutôt que de ponctuer sans arrêt ses phrases de mots qui ne veulent rien dire. Peut-être lui fallait-il perdre son meilleur ami pour finir par se secouer un peu ?

Avant la cérémonie, ma mère m'a proposé de m'exprimer moi aussi. Les parents de Rob ont dû le suggérer, ou alors c'était sa propre initiative, je n'en sais rien. Toujours est-il que j'ai refusé. Non que je n'aie rien à dire. C'est juste que je ne saurais pas quels mots choisir. En quels termes suis-je censée me souvenir de Rob ? Comme de mon meilleur ami, ou du garçon qui m'a brisé le cœur ? Mon petit copain, ou juste le voisin d'en face ? Je voudrais me lever et dire qu'il était mon âme sœur, celui avec qui j'aurais dû passer le reste de ma vie. Mais je ne peux pas. Ils sont morts ensemble. C'est ensemble qu'ils resteront dans les mémoires. Ainsi soit-il. Rob était à Juliette. Les rumeurs ne dureront pas. D'ici un an ou deux, les circonstances, les détails n'auront plus d'importance. Les gens se rappelleront peut-être la thèse du suicide, mais mon nom en revanche, passé aux oubliettes, n'y sera plus attaché. Il n'y aura plus dans les souvenirs que les deux

amants, unis à jamais par la mort. Tandis que j'écoute Jake parler de Rob, je ne peux pas m'empêcher de me demander : *Comment faire le deuil d'une chose qui n'a jamais vraiment été à vous ?*

Je sens Charlie esquisser un mouvement pour prendre ma main, mais je ne lui en laisse pas l'occasion en la coinçant fermement sous ma cuisse. L'idée de tout contact m'est insupportable. Que Charlie puisse m'administrer ses deux petites pressions traditionnelles me met dans une colère inexplicable. Passe encore quand il s'agit de se consoler d'un chagrin d'amour, ou de la frustration de ne pas avoir pu acheter le bon sac. Mais dans une situation aussi désespérée, ça paraît impensable. Aucune de nos théories ne suffit à rationaliser la mort. N'est-ce pas d'ailleurs Charlie elle-même qui s'en est aperçue la première ?

— C'était bien, commente cette dernière une fois dehors.

Il y a du soleil aujourd'hui, beaucoup trop pour des funérailles. Tout le monde porte des lunettes noires, comme si on était à la plage. Olivia est partie reconforter Ben. Nous sommes seules.

— Bien ? souligné-je, d'un ton glacial.

Je ne voulais pas que ça sonne aussi durement, mais aussitôt le mot sorti de ma bouche, je ne le regrette pas. Depuis le début, on rabâche combien c'est triste, tragique. Mais il n'y en a pas un pour dire que c'est injuste. Que ça n'aurait jamais dû arriver.

— Je dis juste que ça aurait plu à Rob, précise Charlie.

— C'était son enterrement. Je ne suis pas sûre qu'il aurait été aussi enthousiaste.

Bizarrement, Charlie n'a pas mis ses lunettes et le soleil la fait plisser les yeux tandis qu'elle me regarde.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, souffle-t-elle. J'essaie juste...

— Laisse tomber, la coupé-je.

Nous sommes au bout du cimetière, en haut de la Falaise. À ma gauche, je peux apercevoir les deux grosses pierres qui s'avancent sur l'océan. Là où nous avons passé tant de soirées avec Rob. Là où il m'a embrassée. Là où il est mort. L'espace d'un instant, j'envisage de courir et de sauter, me précipitant à mon tour dans la mer. J'avais bien raison d'avoir peur. Il y a des milliers de choses ici-bas qui peuvent causer notre fin. Il suffit d'un quart de seconde pour balayer une vie, pourtant si chèrement protégée et défendue. Éviter la mort, voilà ce qui structure

nos existences tout du long. C'est ce que nous visons en mangeant, dormant, regardant des deux côtés de la route avant de traverser. Tout ça pour éloigner un moment dont nous savons très bien qu'il nous rattrapera de toute façon. C'est la chose la plus ironique au monde. Nous nous prémunissons en permanence contre la mort tout en sachant que nous ne pourrions pas y couper.

Cela dit, aujourd'hui, elle a frappé trop tôt. J'aurais pu sauver Rob, il suffisait d'un geste, mais je ne l'ai pas fait. J'aurais pu le laisser entrer. L'écouter quand il me disait que je lui manquais. J'aurais pu me méfier des rumeurs autour de Juliette. J'aurais pu demander de l'aide. Alors, peut-être qu'ils n'auraient pas pris la route ce soir-là. Rob n'aurait pas conduit avec de l'alcool dans le sang. Ils ne seraient pas morts.

— Ce n'est pas ta faute, dit la voix de Charlie derrière moi.

Elle a croisé ses bras autour d'elle, et j'aperçois la chair de poule apparaître sur sa peau laiteuse, où s'égrènent les taches de rousseur.

— Peu importe ce qui s'est réellement passé dans la voiture, et si ça avait à voir avec toi ou non, poursuit-elle. Tout ce dont je suis persuadée, c'est que ce n'était pas ta faute.

— On peut savoir ce qui te permet de dire ça ? la sommé-je, brutale.

Charlie a un mouvement de recul, comme si je venais de la gifler. Elle ne dit rien d'abord, les yeux posés sur le carré d'herbe sous nos pieds, puis secoue la tête.

— Tu penses vraiment que tu aurais pu changer le cours des choses ? Tu te crois toute-puissante ?

Elle plonge ses yeux dans les miens, un regard intense, qui me rappelle la Charlie que j'aime, farouche et forte, qui ne s'en laisse conter par personne.

C'est sans doute pour ça que je lui avoue ce qui suit :

— Il était revenu vers moi, tu sais.

Elle n'a pas l'air étonnée.

— Et alors ?

— Alors ?

Je sens ma voix monter d'un cran. Quelque chose dans ma gorge vient de céder, comme une corde de guitare qui aurait claqué.

— Il voulait qu'on soit ensemble, et j'ai dit non. Il devait être chez moi ce soir-

là. Il n'aurait jamais dû prendre le volant.

Charlie secoue la tête, d'un mouvement presque imperceptible.

— Ça n'aurait rien changé, dit-elle.

— Parce que c'est Juliette qui a fait basculer la voiture ? la provoqué-je.

— Non. Ce n'est pas ça.

— Alors tu n'y crois pas, toi ? Pourtant tu as dû entendre qu'il était encore amoureux de moi, non ? Que c'est pour ça qu'elle a choisi la mort, pour tous les deux ? sifflé-je, avec la violence d'un serpent déversant son venin. Tu peux m'expliquer comment ça pourrait ne pas être ma faute ? Tu auras beau dire, j'aurais toujours pu le laisser entrer.

Charlie cligne des yeux, puis jette un regard à la façade de l'église avant de se retourner vers moi.

— Tu as toujours cru que ma passion pour l'histoire venait d'une sorte de fascination pour la spéculation, « ce qui aurait pu se passer si... », etc. Mais tu te trompes. J'aime l'histoire justement parce que c'est une des seules choses dont on soit sûr. On peut compter sur le passé. Le présent ? le futur ? Il y en a autant de versions qu'il y a d'individus.

— Où veux-tu en venir ?

— À ceci : il y a certaines choses sur lesquelles nous n'avons pas prise. Des choses qui, fatalement, doivent arriver. On ne peut rien y faire, c'est comme ça.

— On a toujours le choix, répliqué-je.

Le mot résonne dans ma tête, comme une évidence. Je le prononce une deuxième fois : « le choix ». Le libre arbitre. Rien à voir avec la fatalité ou le destin.

— Ça ne s'applique pas à tout, m'oppose Charlie.

— À quoi, alors ? Dis-moi !

Je lui parle, mais je ne la regarde plus. Je sens une boule me serrer la gorge, des larmes brûlantes me piquer les yeux. Mais je ne pleurerai pas, pas ici. J'ai pleuré devant Charlie des centaines de fois, mais aujourd'hui c'est hors de question. Ce serait lui donner raison. Ce serait admettre qu'il est bel et bien parti.

— Tu peux choisir d'être heureuse.

Charlie avance ces mots avec fermeté, comme une main tendue. Elle continue :

— C'est toi-même qui me l'as rappelé cette semaine. Le bonheur est un choix,

Rose.

Je nous revois parler de sa mère dans la voiture lundi dernier. J'ai l'impression que des années ce sont écoulées depuis.

— Je pense aussi que tu peux choisir de ne pas te sentir coupable, ajoute-t-elle.

— Hé, les filles, nous interpelle Olivia.

Elle et Ben viennent d'apparaître derrière nous. Il a un bras passé autour d'elle et la serre étroitement contre lui. Elle laisse aller sa tête sur son épaule, drapée dans la robe noire qu'elle portait au dernier bal de fin d'année. Celle où il y a un accroc à la fermeture éclair, grâce à la poussée un peu trop enthousiaste de Taylor quand Olivia n'arrivait pas à la remonter jusqu'en haut toute seule.

La lèvre inférieure de Charlie est prise de tremblements. Ben délaisse un instant Olivia pour prendre sa sœur dans ses bras et lui prodiguer un long câlin. Parfois j'oublie qu'ils sont de la même famille. Que tout ce qu'a enduré Charlie à la mort de leur mère, Ben l'a enduré aussi. C'est insupportable tout d'un coup de penser que la mort nous a tous touchés, d'une façon ou d'une autre. Cette prise de conscience me submerge totalement.

— Vous voulez qu'on aille chez Cal Bloc ? demande Olivia.

D'une minute à l'autre, Charlie va faire volte-face, lui reprocher de suggérer une chose aussi triviale dans un moment pareil. Comment peut-on envisager de commander une portion de Super S comme si de rien n'était alors que Rob et Juliette viennent de mourir ? Mais non. Charlie se contente de lui sourire, en lui répondant :

— Excellente idée. Rose ?

Je n'ai plus un regard pour eux, ni de pensée pour le fromage fondu. Mes yeux sont fixés sur la silhouette qui vient de quitter l'église, costume noir et cravate bleue, et tient la porte pour laisser passer le flot de personnes qui sort.

Len m'aperçoit à son tour. Tout d'un coup, c'est comme si l'univers se ramassait sur lui-même, et que le sol s'ouvrait pour nous absorber tous les deux : nous sommes seuls au monde. Mais il ne vient pas vers moi. Il ne me fait même pas un signe. Il incline simplement la tête. Une petite boucle de cheveux lui tombe sur le front.

Puis il tourne les talons et rejoint le parking. Suis-je censée éprouver quelque chose ? Pour l'instant, je me sens comme lessivée, vidée de toute émotion. Je ferme les yeux. Je les rouvre et croise le regard de Charlie.

— Alors, Cal Bloc, qu'est-ce que tu en dis ? réitère-t-elle doucement.

Je hausse les épaules pour signifier : « OK, ça m'est égal de toute façon. Rien n'a d'importance. Plus rien n'existe, à vrai dire. » Mais je crois que mes épaules ne répondent plus. Je ne suis même pas sûre de respirer encore.

— Allons-y alors.

Charlie, d'un bras, me pousse gentiment en avant, vers le parking. Mes parents sont à quelques mètres de là, en train de parler avec ceux de Rob. Mon père a la main posée sur le dos de son ami. Ils hochent la tête, les traits tendus, fermés.

Je n'ai qu'une envie : me tirer d'ici. M'enfuir aussi loin que possible. Loin de la dépouille de Rob, loin de mes parents, de ma cousine morte, et même d'Olivia et Charlie. Pourtant je laisse cette dernière me conduire à sa voiture. Comme d'habitude. Je m'assois à l'avant tandis qu'Olivia embarque avec Ben dans son 4 x 4, comme d'habitude. Nous roulons jusqu'au resto, nous installons dans le coin près de la fenêtre et commandons un Super S, comme d'habitude. Olivia empile ses chips sur sa serviette et se plaint de la clim. Charlie lève les yeux au ciel et demande un supplément d'eau gazeuse. Comme d'habitude.

— Jake est allé surfer, il m'a dit qu'il voulait être dans l'eau, dit Charlie en inclinant la tête vers sa paille et en aspirant longuement. Il me rejoint plus tard, ajoute-t-elle.

— Ça se comprend, commente Olivia avec un soupir.

Puis elle me regarde.

— Comment tu te sens ?

— Ça va.

Olivia jette un coup d'œil à Charlie puis se tourne à nouveau vers moi.

— Je suis désolée, reprend-elle. Je tiens juste à dire que les gens feraient mieux de se mêler de ce qui les regarde. On sait tous que Juliette était un peu folle, mais quand même...

Tout d'un coup, sa façon de s'en remettre systématiquement à Charlie, semblant lui demander une permission, me met dans une rage subite. Je sens mon sang battre dans mes oreilles, si fort que je ne peux plus rien entendre. Jusqu'ici j'ai supporté leurs regards apitoyés, leurs larmes, leurs égards, leurs théories, comme si, en multipliant les habitudes on obtenait la certitude de s'en sortir. À croire qu'en disant ce qu'il faut quand il faut, en portant la bonne robe, en se serrant la main à deux reprises, en se tapotant le bout du nez trois fois, en continuant d'aller

dans les mêmes restaurants, bref, en nous réfugiant dans nos traditions, on pouvait faire en sorte que rien ne se soit passé. Comme si Rob n'était pas mort.

Sauf qu'il est mort. Tous les Super S du monde n'y changeront rien.

— Je n'ai pas faim, lancé-je. Je vais y aller.

— On peut finir ? demande Charlie en désignant l'assiette en face d'elle d'une main, et sa voiture de l'autre.

— Je ne t'ai pas demandé de me raccompagner.

À ces mots, elle se réinstalle dans son siège et murmure :

— OK.

De son côté Olivia se ronge les ongles.

— Je vais marcher, leur annoncé-je.

Quand je me lève, Charlie me retient un instant. Elle enveloppe ma main dans la sienne, un peu comme la feuille l'emporte sur la pierre dans le jeu du chifoumi.

— Ça va aller, m'assure-t-elle.

Je tourne les talons et mes yeux commencent à s'emplier de larmes. J'aimerais, plus que jamais, pouvoir lui donner raison.

Scène 3

À la seconde où je sors du restaurant, je sais où je dois aller. Mes pieds reprennent le chemin de l'église. Je n'ai pas su me battre pour elle quand nous étions enfants, et je nous ai privées de dix ans d'amitié. Je ne me suis pas donné assez de mal quand elle est arrivée ici, et maintenant c'est fini, je n'aurai plus d'occasion de me racheter. Le moins que je puisse faire, c'est de lui adresser un adieu décent.

J'arrive couverte de poussière, en nage. Il y a des voitures partout et j'aperçois des photographes à l'extérieur de l'église, cherchant à immortaliser la famille endeuillée. Je me glisse vers l'entrée et joue des coudes pour atteindre la porte, où un agent de sécurité me demande mon nom.

— Rosaline, dis-je.

— Rosaline comment ?

— Caplet. Je suis la cousine de Juliette.

Il parcourt la liste et secoue la tête.

— Je suis désolé, mademoiselle, il n'y a pas de Rosaline.

— Mais je suis sa cousine...

— Je dois suivre les ordres, réplique l'agent. Ne sont admises que les personnes qui figurent sur la liste.

Abasourdie, je trébuche en arrière. J'aperçois à l'intérieur une procession de femmes camouflées derrière leurs lunettes masqué, en tailleur décolleté, qui se massent en serrant leur sac à main Chanel sur leur cœur comme des gamines. *Ces gens-là ne la connaissent même pas*, pensé-je. Moi non plus, à vrai dire.

Penaude, je sors mon portable pour appeler Charlie, quand soudain je le vois. Mon père. Il est appuyé contre un arbre à trois mètres de l'église, les yeux plissés

dans la lumière.

— Papa ?

Il me sourit.

— Les grands esprits se rencontrent, dit-il.

— Je suis désolée qu'ils ne t'aient pas laissé entrer.

— Ce n'est que mérité, répond mon père en secouant la tête.

— Non, ce n'est pas vrai. Toi au moins tu voulais être là, pas comme tous ces gens.

— Parfois, poussin, ça ne suffit pas.

Il m'entoure de son bras. Je trouve refuge contre son épaule.

— Je suis terriblement navré de tout ce qui arrive. Tu tiens le coup ? me demande-t-il.

— Avec panache.

— Ça, c'est bien, ma fille !

— Je crois que je ne réalise pas encore en fait. Je n'arrive pas à croire qu'il ne soit plus là.

— Je comprends. C'est pareil pour moi. Quand je pense à son père... On ne devrait jamais perdre un enfant, reprend-il après s'être éclairci la gorge.

— Tu sais, les gens disent que c'est Juliette qui a fait ça. Que c'était un suicide. Mon père marque une pause, considérant l'information.

— Et qu'est-ce que tu en penses ? me demande-t-il.

Soudain, une chose se révèle à moi dans toute sa clarté, dont j'avais acquis la muette conviction sur le sol de ma cuisine à côté de Juliette. Quand je reprends la parole, je ne doute pas une seule seconde de la véracité de ma réponse.

— C'était un accident. Elle n'aurait jamais pu lui faire de mal. Elle l'aimait.

Mon père hoche la tête, puis lève les yeux vers l'église. Les photographes se sont dispersés le temps de la cérémonie. Les portes ont été refermées. Nous restons immobiles, mon père m'entourant toujours, le regard vers l'avant, jusqu'à ce que les premières personnes sortent du service.

— Fais de doux rêves, soufflé-je, tandis que nous essayons, chacun à sa façon, de dire adieu.

Les jours, les semaines passent. Mais le temps n'a pas repris son cours normal.

Je vais au lycée, présente à tous les cours. Je fais des signes de tête aux connaissances, je leur souris, je dis bonjour, mais au fond de moi je ne sens plus rien. Je m'enfonce progressivement dans des sables mouvants. Je sais que je devrais tendre la main, me raccrocher à quelque chose, mais j'ai l'impression de ne rien distinguer autour de moi. Ce n'est pas de l'aveuglement, mais plutôt comme si mes yeux s'étaient fermés. J'ai beau essayer, je ne sais plus comment les rouvrir.

Rien ne me réconforte, excepté la musique. Grâce à elle, je sais que je suis encore vivante.

Je m'assois au piano quand la maison est silencieuse, mes parents au travail ou partis faire des courses. À ce moment-là seulement j'oublie tout. Les notes me transportent très loin. Je ne retourne pas dans le passé, non. Je voyage ailleurs.

Je me sens bien. Entière. Comme si toutes les parties de moi tenaient enfin ensemble. Charlie et Olivia passent souvent à la maison, armées de jeux de société, brandissant des cafés latte à la vanille et des tonnes de Dragibus. Elles arrivent tôt et repartent tard. Parfois, avant de sonner à la porte Charlie reste dehors à m'écouter jouer. Elle croit que je ne sais pas qu'elle est assise sur les marches du perron, à attendre que je finisse. Pourtant je l'entends à la seconde où elle débarque. Elle fera toujours claquer sa portière et tinter ses clés. C'est comme ça. Elle ne sait pas passer inaperçue. Se fondre dans le décor, ce n'est pas son truc.

On ne parle jamais de ce qui se dit au lycée : les murmures dans les toilettes, les conversations étouffées lorsque je traverse les couloirs. Cependant les choses se tassent, petit à petit. Je redoute presque le jour où plus personne ne parlera. Comme si Rob allait disparaître pour de bon, dans un gouffre creusé progressivement par le silence. Où on ne se souviendrait plus de lui. Je ne veux pas de cette obscurité.

— Et si on sortait ? suggère Olivia.

Elle est allongée à côté de moi sur mon lit, occupée à feuilleter le magazine qu'elle a apporté. Charlie, assise sur le sol, s'étire.

— Qu'est-ce que tu en dis, Rose ? me demande-t-elle.

— Je n'en ai pas vraiment envie.

— Allez, ça fait des semaines que tu n'as pas vu le monde extérieur.

Charlie se lève d'un bond et se catapulte sur le lit à côté de nous.

— Ce n'est pas comme un simple chagrin d'amour, rétorqué-je. Il ne suffit pas d'aller me soûler pour aller mieux. Je n'irai jamais mieux.

— Qui a parlé de boire ? intervient Olivia. Moi je voyais plutôt un resto, ou un ciné.

— Quelque chose, quoi, ajoute Charlie.

— D'accord pour un ciné. Mais pas de bouffe.

— Même pas de pop-corn ? s'enquiert Olivia.

Sa plaisanterie force un sourire sur mes lèvres.

— Seulement s'il est de synthèse, alors.

— On va voir quoi ? demande Charlie tandis que nous cavalcadons dans les escaliers.

— Je m'en fous, lâché-je.

Mes parents sont dans la cuisine autour d'une tasse de café.

— Victoire ! On a réussi à la sortir de sa chambre, annonce Charlie à ma mère. Où est notre médaille ?

Ma mère vient vers moi et me serre étroitement dans ses bras. Ça lui arrive souvent ces temps-ci. Peut-être espère-t-elle, en m'entourant ainsi, m'empêcher de tomber en morceaux.

— Je suis ravie, commente-t-elle, faisant son possible pour masquer sa déconfiture quand je la repousse. Amusez-vous bien, recommande-t-elle.

Mon père lève sa tasse comme s'il nous portait un toast, mais je vois qu'il est fatigué. Triste. Les événements ont été particulièrement durs pour lui.

Dans la voiture, Charlie tente de me prendre la main, mais je garde mes paumes fermement collées à mes cuisses. Elle met de la musique, et nous nous taisons. À deux reprises, Olivia tente de lancer un « vous vous souvenez quand... ? » sauf qu'à chaque fois, ça nous ramène à Rob. Nous jetons l'éponge. Le cinéma est à côté de Chez Mamie. Nous nous garons juste devant, comme le fait Olivia tous les mercredis quand elle passe nous acheter des bagels. Il nous est arrivé d'y prendre le petit déjeuner, souvent au lendemain de pyjama-parties, mais je n'ai pas dû y mettre les pieds de l'année. À travers la vitrine, je vois qu'il y a toujours la même femme derrière le comptoir. Tandis que nous claquons les portières et nous dirigeons vers le cinéma, je réalise que je ne connais même pas son nom. Je viens dans sa boutique depuis au moins dix ans, et je n'ai jamais pris la peine de le lui demander.

Olivia nous prend des places pour un film avec l'actrice blonde dont elle est fan, celle qui joue dans sa série de vampires préférée. Charlie achète du pop-corn et des bonbons. Nous nous asseyons au fond à gauche, notre endroit de prédilection depuis la cinquième quand nous avons commencé à aller au cinéma toutes seules. Je plonge la main dans le pop-corn et enfourne quelques grains éclatés. J'ai l'impression de mâcher du carton. Les bonbons n'ont pas plus de goût. Même le film me semble insipide. Comme s'il n'était pas en couleurs mais en noir et blanc. Je m'avachis dans mon siège et me laisse bercer par ce qui se passe à l'écran. Permettre au moins à mon cerveau d'être vide durant les deux heures à venir.

Quand la lumière revient, je dis à Charlie et Olivia que je les rejoindrai dehors. Je vais aux toilettes et m'asperge le visage d'eau. Je suis surprise de me reconnaître dans le miroir. Ça fait des semaines que je ne m'y suis pas regardée, plus longtemps encore que je n'ai pas pris de douche prolongée. Et pourtant c'est bien moi, Rosaline. La mort de Rob n'a même pas réussi à me faire disparaître.

C'est quand je sors que je les aperçois, en train de s'acheter des billets. Len et Babette. Elle rit, lumineuse, et c'est lui qui paie. Est-ce qu'ils sortent ensemble ? Elle brandit un grain de pop-corn à hauteur du visage de Len, qui l'attrape à même la bouche. Tout ce que j'ai de rationnel sait qu'ils sont juste amis, mais il y a une autre partie de moi, celle qui lui faisait confiance, qui soudain entre dans une colère noire. Il n'est même pas venu me présenter ses condoléances. Il ne m'a pas appelée après la mort de Rob. Il ne m'a jamais demandé si je tenais le coup. On a à peine échangé trois mots en bio, nous acquittant de nos exercices comme deux étrangers. Nous n'avons jamais mentionné ce qui s'est passé entre nous chez moi. Il ne m'a pas accordé la moindre attention depuis des semaines.

Aussitôt qu'il m'aperçoit, il détourne le regard. Super, le voilà qui m'ignore une fois de plus ! Exactement comme le jour de l'enterrement. Il est vrai que tout le monde fait la même chose au lycée. Sauf que Len est différent. Du moins je le croyais. Il a prouvé qu'il ne valait pas mieux que les autres.

Je me jette sur eux comme une tornade et le prends par le bras. Brutalement.

— Bonjour, aboyé-je.

— Salut, répond-il, ses yeux allant de son bras à mon visage.

— Tu allais me dire bonjour, au moins ? Ou simplement me snober, comme d'habitude ?

Babette émet un petit rire nerveux. Il ne la regarde pas. Toute son attention est

fixée sur ma main, agrippée à son bras.

— Je croyais qu'on était amis, reproché-je. Pas que je te laissais indifférent à ce point.

Soudain il lève la tête, ses yeux cherchant les miens.

— Tu ne me laisses pas indifférent, répond-il.

— Mon ami vient de mourir, ma cousine aussi.

J'expectore ces mots, comme s'ils avaient pourri dans ma bouche.

— Je sais. J'étais là.

— À l'enterrement, tu veux dire ? J'aurais aussi bien pu croire le contraire. Tu n'es même pas venu me parler !

Len secoue son bras pour me faire lâcher prise.

— En toute honnêteté, je pensais que j'étais la dernière personne que tu voulais voir, dit-il d'une voix calme.

Il ajoute, le bras contre la poitrine :

— C'est pour ça que je t'ai laissée tranquille, au lycée et ailleurs. Pour moi c'est ce que tu voulais.

— Eh bien tu t'es trompé, asséné-je. Puis, avant de me diriger vers la voiture, j'ajoute : Enfin ne t'en fais pas, ça n'a plus aucune importance désormais.

— Tu veux qu'on monte avec toi ? me demande Charlie une fois arrivées devant chez moi.

— Ça ira. Je suis fatiguée, dis-je en secouant la tête pour appuyer mon refus.

Charlie opine derechef, et Olivia, du siège arrière, met sa main sur mon épaule.

— On est là. On t'aime, murmure-t-elle.

— D'accord.

— Il faut que tu nous laisses t'aider, m'implore Charlie. S'il te plaît.

— Merci. On s'appelle demain, tranché-je en défaisant ma ceinture et en attrapant mon sac.

Je me glisse hors de la voiture et referme la porte.

— Je ne pourrai pas venir t'écouter aujourd'hui, me dit Charlie par sa vitre baissée, un sourire aux lèvres.

Les dernières lueurs du jour se reflètent dans ses cheveux roux.

— Tu es la personne la plus obstinée que je connaisse, tu sais ça ?

— Et toi tu es vraiment douée, Rosie. Tu sais très bien que je ne perdrais pas mon temps assise dehors à écouter de la mauvaise musique.

Elle m'envoie un baiser du bout des lèvres avant d'extraire sa voiture de l'allée pour raccompagner Olivia chez elle.

Il y a une enveloppe sur le perron. Ma mère a dû la faire tomber en allant prendre le courrier. Je la ramasse en tournant la clé dans la porte. L'expéditeur n'est pas indiqué, et pourtant l'écriture m'est familière. Je rentre, m'assois sur les marches de l'escalier et passe un doigt sous le rabat de l'enveloppe, le décollant progressivement. Une photo s'échappe. Elle est jaunie au dos, et l'un des coins est abîmé, comme si elle avait été arrachée d'un album.

Deux enfants, un garçon et une fille, sont assis côte à côte sur la même banquette de piano, le visage tourné l'un vers l'autre. La petite fille porte une robe rose et blanc, le petit garçon un short kaki assorti d'une chemise. Ils ignorent complètement l'objectif, tout à leur conversation.

Ils ont chacun un Dragibus dans la main. La petite fille, c'est moi. Le petit garçon, c'est Len. La photo a été prise lors d'un récital chez Famke.

Je la retourne : il y a un mot au dos, de cette écriture que je connais si bien désormais, après tant d'heures passées dans le labo, tant d'exercices et d'interros.

Rosaline,

Je suis désolé pour tout ce qui s'est passé. Je t'ai dit des choses l'autre fois, j'en pensais certaines, d'autres non. Je tiens toujours à toi. Je serai là, dès que tu me feras signe.

À jamais,

Len.

Je me lève. Je monte les escaliers, traverse le couloir et entre dans ma chambre. Je me mets au lit. Alors seulement je réalise que j'ai toujours la photo à la main : je la tiens serrée contre mon cœur.

Scène 4

Mon anniversaire arrive comme un cheveu sur la soupe. Le soleil se lève sur le 1^{er} janvier avant même que le calendrier ait pu se remettre du chambardement de Noël.

En général, la journée commence avec les pancakes de ma mère, à la banane et au chocolat. C'est une tradition qui remonte aussi loin que je m'en souviens. Avec ça, on boit du chocolat chaud auquel elle ajoute du café, et nous nous attablons tous ensemble dans nos robes de chambre en faisant semblant de croire qu'il neige dehors, quoique ce ne soit encore jamais arrivé.

— J'aimerais bien un Noël blanc, juste une fois, déclare mon père chaque année. Enfin, si la neige arrivait seulement pour ton anniversaire, poussin, je m'en contenterais aussi, ajoute-t-il.

J'ai le même sentiment à l'égard de Rob. Je m'attendais à moitié à le voir débarquer à Noël. Je me réveille toujours avant six heures, ce jour-là. Une des habitudes que j'ai gardées de l'enfance, due à l'excitation de découvrir quels cadeaux m'attendent sous le sapin. Cette année, à Noël, je suis descendue et me suis plantée au milieu du salon, les yeux fixés sur la porte de chez lui à travers notre baie vitrée. Je suis restée comme ça des heures, jusqu'à ce que ma mère vienne m'envelopper dans une couverture et me force à m'allonger sur le canapé. J'étais en quelque sorte convaincue que, si je regardais suffisamment longtemps, il viendrait. Qu'à force d'attendre, j'userais la patience de l'univers qui finirait par me le rendre. Je me lève tôt aussi pour mon anniversaire, en général. Pourtant cette fois, je n'ouvre les yeux qu'à 9 heures. Ma chambre est plongée dans la pénombre. Sans mon réveil, je ne saurais pas dire l'heure qu'il est. Mon téléphone émet depuis le sol, illuminant la pièce. J'ai trois nouveaux messages.

Il y en a deux d'Olivia. Elle a commencé par recopier le poème d'une carte

d'anniversaire, qu'elle m'a envoyé en deux fois, suite à une erreur de manipulation. Le troisième, je le sais d'avance, est de Charlie. Elle m'envoie les mêmes mots chaque année : *Joyeux anniversaire, grognasse. Que la fête commence !*

En lisant ces deux phrases, si familières, je me rejette sur mon oreiller. Mille images de mes précédents anniversaires me balaient le cerveau comme des feuilles mortes dispersées par la tempête, et tourbillonnent tout autour de moi. Le texto rituel de Charlie, l'arrivée de Rob, toujours à temps pour les pancakes. Le chocolat chaud en famille. Les cadeaux, les rires, et la promesse de tout ce qui reste à venir. Les heures que nous passons à jouer avec les présents reçus à Noël, et à nous démener, le ventre bien rempli. Le dîner tous ensemble et parfois, mêlé à tout ça, le léger mal de tête hérité de la soirée de la veille, et du champagne du nouvel an. La perspective d'un nouveau semestre au lycée. Une période, en somme, où la vie semblait devoir durer toujours, acquise. Où le temps lui-même ressemblait à une promenade le long de la plage d'Olivia à Malibu : paisible et sans enjeu.

L'année dernière, Rob était venu pour le brunch. Ma mère avait fait ses traditionnels pancakes, et nous nous étions assis tous ensemble, taquinant mon père sur les heures qu'il mettrait à comprendre le fonctionnement du nouveau lecteur DVR que ma mère lui avait offert à Noël. Après quoi mes parents s'étaient attelés à la préparation d'un dîner d'anniversaire sophistiqué, tandis que nous prenions la voiture avec Rob pour aller chez Olivia. Nous y avons retrouvé Charlie, Ben et Jake, et on avait passé l'après-midi tous les six à faire des brownies en regardant *Casablanca*. On avait même laissé brûler la première fournée, ce qui avait eu pour conséquence de parfumer toute la maison d'une odeur de chocolat. Je me souviens du moment où, allongée sur le canapé d'Olivia, j'ai pensé que je ne voulais être nulle part ailleurs qu'ici. Que ma vie était parfaite.

Ma mère frappe doucement à ma porte avant d'entrer. Elle s'assoit au bord de mon lit, se penche vers moi et met sa main sur mon front.

— Joyeux anniversaire, mon bébé. Tu veux nous rejoindre ?

Elle passe ses doigts dans mes cheveux de la même façon que lorsque j'étais malade, enfant.

— J'arrive. Je réfléchissais juste.

Elle incline son visage et me fait signe de m'asseoir. Je me redresse en glissant

le long de ma tête de lit.

— Écoute, Rosaline...

Ma mère n'use de mon prénom que lorsqu'elle est en colère contre moi. Pas de crainte aujourd'hui, cela dit. Il y a quelque chose dans sa manière de la prononcer qui me fait penser à Len.

— Tu ne m'appelles jamais comme ça, remarqué-je.

Ma mère baisse le menton et dépose un baiser sur mon front.

— C'est pourtant ton nom, ma chérie. C'est toi.

Elle poursuit, en me caressant les cheveux du dos de la main :

— Parfois, la vie nous réserve des choses que nous ne comprenons pas. Qui sont d'une cruauté insupportable.

Là, elle s'arrête, et me caresse la joue. Ses mains sont chaudes. Elle doit déjà s'être mise devant les fourneaux.

— Mais ça ne te donne pas le droit de te rouler en boule et de baisser les bras. Tu comprends ?

Je réprime mes larmes. Elle se lève, et va à la fenêtre. Elle écarte les rideaux. La lumière se déverse dans la pièce.

— Il y aura toujours des surprises. Viens voir, m'encourage-t-elle.

— Quoi ?

Elle ne répond pas, continuant simplement à regarder dehors. Je rejette la couverture et me rends compte qu'il ne fait pas chaud dans la pièce. Je m'enroule dans ma robe de chambre. Quand j'arrive à la fenêtre, j'ai le souffle coupé.

Partout sur notre pelouse, recouvrant nos meubles de jardin et soulignant le relief de la terrasse, un fin manteau de neige est apparu.

— C'est magnifique.

— Tout comme toi, avance ma mère.

Elle met son bras autour de moi, et cette fois, je ne la repousse pas. J'appuie ma tête contre son épaule. C'est la première fois que je me laisse approcher autant depuis que Charlie m'a ramassée sur le sol de ma chambre, il y a des semaines. Je me sens à l'abri. Et c'est sans doute pour ça que je laisse sortir ce que j'ai sur le cœur.

— C'était ma faute, murmuré-je.

Mes pupilles luttent pour s'adapter à la lumière. Je continue :

— Je sais que ce n'est pas Juliette la responsable de l'accident, mais bien Rob. Il était ivre. Il était venu me parler ce soir-là, et moi je lui ai dit de rentrer chez lui. Il n'aurait jamais dû être dans cette voiture. C'est ma faute s'il est mort.

— C'est vraiment ça que tu penses ?

Ce disant, ma mère ôte son bras et le ramène sur sa poitrine.

— C'est la vérité. Il aurait dû rester avec moi. J'aurais pu empêcher tout ça.

— Non, intervient alors ma mère. Ce n'est pas comme ça que ça marche.

Elle s'éloigne de la fenêtre et vaque du côté de mon bureau. Elle prend un cadre, regarde la photo, puis le repose.

— Je me rends compte que je n'ai jamais vraiment su ce qui s'est passé entre Rob et toi. Et puis toute cette histoire avec Juliette... commence ma mère.

Elle agite son doigt dans les airs plusieurs fois de suite, comme si elle essayait de faire venir les mots plus vite.

— Ce dont je suis sûre en revanche, c'est que nous ne pouvons pas choisir l'heure à laquelle nous devons quitter ce monde, ni celle à laquelle ceux qui nous entourent partiront.

Elle laisse tomber ses mains le long de son corps et pousse un soupir.

— Prends ton père, par exemple. Ça fait dix ans qu'il ne parle plus à son frère, dit-elle en fermant les yeux comme si elle cherchait les mots justes. C'était un choix. En le faisant, il s'est ôté à jamais la possibilité de connaître sa nièce. Comme nous tous, d'ailleurs.

— C'est juste que je n'aurais jamais pensé que ça arriverait comme ça.

— Je sais, mon bébé. Mais c'est ça, la vie. On ne peut pas la plier à notre volonté. Elle nous prend de court. La seule chose que l'on peut choisir, c'est la façon dont nous allons réagir.

Cette phrase me rappelle celle de Charlie le jour de l'enterrement : « Le bonheur est un choix. Tu peux choisir de ne pas te sentir coupable. » Et tout d'un coup, je comprends. Et il y a encore une chose que l'on peut choisir.

Je me saisis de mon téléphone pour répondre au texto de Charlie : *Dîner à la maison ? Je t'adore tu sais.* Elle me répond immédiatement : *Quelle question ! Itador ossi, jolie Rose.*

— Alors, tu es décidée à descendre pour célébrer ton anniversaire en beauté ?

me demande ma mère.

— Oui, mais j'ai juste besoin de faire une petite chose avant. Vous me laissez un instant ?

Elle hoche la tête et adresse un sourire à mon père, qui vient d'apparaître dans l'encadrement de la porte, une grande enveloppe blanche à la main.

— Joyeux anniversaire, poussin ! Au milieu de tous ces événements, on a oublié de te remettre ceci.

Mes parents échangent un regard puis se tournent vers moi. Mon père place l'enveloppe sur le lit. Le papier luxueux est frappé du sceau de Stanford. Évidemment. J'ai complètement oublié de vérifier sur Internet.

— Vas-y, m'encourage mon père, ouvre.

Je prends l'enveloppe et la retourne. Ça fait dix ans que j'attends ce moment. Plus longtemps, à vrai dire. Je me le suis représenté mille fois. Le jour venu, j'appellerais Rob, tout excitée, hors d'haleine. Il viendrait à la maison. On se mettrait par terre dans ma chambre, et je me cacherais les yeux en lui tendant le pli.

« Je ne peux pas, lui dirais-je. Dis-moi, toi. »

Il s'exécuterait, et lirait d'abord la lettre pour lui-même, impassible, hochant sobrement la tête. Puis il lèverait les yeux sur moi, et me déclarerait, avec une expression parfaitement impénétrable :

« Alors voilà, Rosie... »

Il marquerait une pause, mon cœur battrait à m'en sortir de la poitrine. Soudain un immense sourire illuminerait son visage et il s'écrierait : « Tu l'as eu ! », en me fourrant la feuille entre les mains. Je la lirais, le papier agité par mes tremblements.

Aujourd'hui, je suis seule face à l'enveloppe. Pas de Rob. Pas d'adrénaline. Je fais tourner le courrier entre mes doigts, sans l'ouvrir, puis le repose finalement sur le lit.

Mon père fronce les sourcils et me lance un regard interrogateur. Ma mère de son côté sourit doucement, de cette façon qui veut dire qu'elle a compris.

— Nous sommes en bas. Dès que tu seras prête... dit-elle en poussant mon père dehors.

Je sens quelque chose renaître en moi, l'instinct de vie que j'ai perdu depuis que Rob est mort. Peut-être avant. Sûrement même : je m'aperçois que, depuis le

début de mon existence, je n'ai fait que me maintenir à flot, me laissant porter par les événements, les traitant au coup par coup, comme si ma vie n'était qu'une liste de choses « à faire » que je me contentais de cocher au fur et à mesure. Je trouvais ça confortable, sécurisant. Rien ne pouvait m'arriver du moment que je suivais la liste. Mais maintenant, je réalise combien c'était étouffant. Je ne veux plus vivre comme si je savais tout ce qui allait se passer.

Je me rue dans la salle de bains. Un coup de brosse, et je me gargarise avec un bain de bouche. J'ai déjà eu meilleure mine, mais ça m'est égal. J'exulte, que dis-je ? je suis transcendée par l'excitation de ce que je m'appête à faire.

Je saute dans un jean au hasard et enfile un T-shirt à manches longues. J'y ajoute un pull : après tout, il neige ! Pour la première fois, je crois avoir saisi ce que ma mère m'a dit : c'est mon anniversaire, et le commencement d'une nouvelle année. Quelle chance d'avoir l'occasion de voir les choses différemment ! C'est fou comme en une seule journée, un seul moment, tout peut changer.

Je déboule au rez-de-chaussée. Mon père et ma mère flânent à la cuisine. Ils ont passé la soirée dernière chez les parents de Juliette. Je ne saurais pas dire s'ils vont se réconcilier, mais au moins je crois qu'ils envisagent d'essayer. Je suis soudainement saisie par un élan d'optimisme. Les choses sont comme elles sont. Et si parfois l'impensable arrive, on découvrira toujours au milieu du pire une lueur d'espoir. Les familles peuvent enterrer la hache de guerre et se réunir. Vos amis peuvent changer, mûrir. Soi-même aussi d'ailleurs. La vie recèle une infinité de possibles et d'inconnues. Une seule seconde suffit à changer la face du monde, et cette réalité stupéfiante ne me fait plus peur. Au contraire, elle me semble pleine de promesses. Intimidante, certes, mais si enthousiasmante ! Les limites de la vie ne m'apparaissent plus noyées dans le brouillard, se délitant à jamais dans le lointain, mais à l'inverse électrisées, dynamisées. Il n'est pas question de subir l'existence, mais bien de la mener de front. Nous avons les ficelles en main. Tout cela n'est pas vain, car nous avons le choix. Faire des projets, c'est très bien, mais n'oublions pas une chose : souvent on omet de noter sur la liste ce qui compte le plus.

— Je reviens. À tout à l'heure ! leur crié-je depuis l'entrée.

Je mets mes bottes et me glisse dehors. Ma voiture est dans le garage, à sa place. Une terreur familière me serre la gorge, mais je décide de ne pas l'écouter. C'est maintenant ou jamais, et je n'ai plus envie d'attendre. Je fais tourner entre mes doigts le permis de conduire qui ne m'a encore jamais servi et m'installe à l'avant. Je mets le contact. Le moteur démarre. Dans ma tête je me répète : *Je*

peux le faire. Je n'ai pas peur. Tout va bien se passer.

Et effectivement, dès les premiers mètres, toutes mes craintes s'envolent. Mes mains se détendent sur le volant, et je prends la route avec aisance. Je dépasse Chez Mamie, puis les grilles du lycée. L'endroit où je suis tombée l'année dernière à vélo avec Olivia, m'écorchant le genou. La crique où Rob et Jake allaient surfer. Ça y est, j'ai besoin d'un nouveau Sept. La peur de conduire ne me définit plus. Les Sept sont-ils d'ailleurs toujours aussi pertinents ? Je me rends compte qu'une seule chose ne suffirait pas à nous caractériser. Et certainement pas le fait que Lauren soit une pro du BDE, qu'Olivia aime le violet ou encore que Charlie boive de l'eau gazeuse. Est-ce que ça révèle quoi que ce soit de nos êtres profonds, ça ? Je vais vous dire, moi, ce que c'est que leur Sept : Lauren, sa capacité à assumer seule les responsabilités d'une façon complètement désintéressée. Olivia, elle, ne laissera jamais tomber un ami quand ça va mal. Charlie, avec sa résistance et sa vitalité, vous portera sur son dos quand vous n'êtes plus capable de tenir sur vos pieds. Ajoutez à ça l'amour que nous portons à nos proches, et la façon dont nous le leur témoignons. Voilà ce qui fait de nous ce que nous sommes.

Derrière le volant, je sens comme un aimant dans mon ventre m'attirer vers la Falaise, si efficacement que je me suis presque mise sur pilotage automatique. Pas besoin de penser. Une force supérieure le fait à ma place.

Quand j'arrive, ma voiture est la seule sur le parking. La déception m'envahit, et je commence à douter de mon intuition quand tout à coup je vois une silhouette se découper près des rochers. Je claque la portière et fais un pas pour le rejoindre. Il est exactement comme je me l'étais imaginé. En chemise et en jean, sa dégaine habituelle et grisante. Je m'approche de lui par-derrière, à pas feutrés. Il est penché en avant, occupé à étudier quelque chose. Je voudrais lui sauter au cou, enfouir ma tête contre son épaule, et lui dire combien j'étais sûre de le voir ici. Qu'il n'y avait qu'un endroit où nous pouvions nous retrouver. Et que j'ai quelque chose à lui révéler.

— Salut, lancé-je.

Il s'arrête net au son de ma voix, mais ne se retourne pas tout de suite. Il se redresse et passe sa main sur son front.

— Je savais que tu serais là, dis-je.

Len se met à pivoter vers moi. Lentement. J'ai le temps de me souvenir des si nombreux moments passés en haut de cette falaise, de toutes les choses qui sont

arrivées à cet endroit précis. Et soudain je réalise combien je suis heureuse en cet instant. Je choisis d'être heureuse. C'est la meilleure décision que j'aie prise de toute ma vie.

— Salut. Et comment tu l'as su ? demande-t-il.

Je suis inquiète de constater qu'il a les sourcils froncés. Je m'attendais plutôt à un sourire. Rien qu'à me voir, je pensais qu'il comprendrait.

— L'herbe, marmonné-je, désarçonnée. Tu en avais besoin pour ton projet de bio.

— Tu es venue jusqu'ici pour qu'on parle d'herbe ? s'enquiert-il, se radoucissant.

— Non. Je voulais te dire quelque chose.

— Je t'écoute, m'invite-t-il, en croisant les bras et en plongeant ses yeux dans les miens.

— Je... je... bafouillé-je. J'ai enfin compris. Tu avais raison.

— À quel propos ?

Il a fait un pas vers moi et je peux sentir la chaleur de son corps. Je voudrais me presser contre lui, qu'il m'enlace, mais je me force à rester immobile pour terminer ce que j'ai commencé.

— Il y a des mois, tu m'as dit une chose sur le fait de savoir renoncer à quelqu'un.

Len décroise les bras, et la fameuse petite boucle de cheveux tombe sur son front. Cette fois je ne me réfrène pas et la remets à sa place tout en poursuivant :

— Tu avais raison. Il n'était pas pour moi. Et je ne dis pas seulement ça parce qu'il n'est plus là.

Je sens Len respirer, ma main toujours sur son front. Je la laisse ensuite s'enfoncer dans ses cheveux, aussi doux que les pulls en cachemire que ma mère conserve dans du papier de soie.

— Cela dit, il y a une chose sur laquelle tu te trompais.

— Ah bon ? s'étonne Len, candide.

Il s'est insensiblement approché à nouveau, et esquisse un mouvement vers mon bras. À ce contact, je sens le feu crépiter dans ma poitrine. Il ne porte pas de veste malgré la neige, et je lui touche le bras moi aussi, suivant du bout des doigts le dessin de sa tache de naissance, une de ces choses merveilleuses qui

n'appartiennent qu'à lui.

— Eh oui, dis-je en prolongeant le suspens.

— Dis-moi ? chuchote-t-il, ses lèvres à quelques centimètres des miennes.

Je dois me mordre la langue pour me retenir de me jeter sur lui pour de bon.

— Le plus dur n'est pas de renoncer en soi, mais d'en prendre la décision. Une fois que c'est fait, tout devient facile.

Len hoche la tête et dit, d'une voix chaude et profonde :

— Et quelle décision as-tu prise, Rosaline ?

La vibration de ses paroles résonne en moi comme une musique.

— D'être avec toi.

Sans que je puisse dire qui a fait le premier pas, nos lèvres se rencontrent. L'univers tout entier semble s'éteindre autour de nous, comme si la lumière s'était retirée du monde pour rejaillir au milieu de notre baiser, pareille aux feux d'artifice de la Fête nationale. L'éclat est tel qu'on pourrait presque en entendre le grésillement.

Quand nous desserrons notre étreinte, nous avons le souffle court. Len a toujours un bras passé autour de moi. De l'autre il désigne le ciel.

— Regarde, Rosaline.

— Je ne vois que des nuages, soufflé-je.

Len secoue la tête.

— Là, tu as Andromède, insiste-t-il. Cette constellation a été nommée d'après une princesse de la mythologie grecque, condamnée à être attachée à un rocher au bord de l'eau, livrée en pâture à un monstre marin. Persée est venu à son secours. Elle a une structure spirale, exactement comme la Voie lactée.

— Mais il ne fait pas nuit, objecté-je. Les étoiles ne sont pas encore là.

— Bien sûr que si, rétorque-t-il avec un sourire et en me serrant plus fort. Ce n'est pas parce que tu ne vois pas une chose qu'elle n'existe pas.

Je repense à tout ce que je n'ai pas su voir, et mesure combien j'ai changé. Il y a à peine six mois, tout était limpide. J'étais persuadée de pouvoir prédire les événements, la tournure qu'ils allaient prendre. Len disait qu'il n'en avait pas fini avec le lycée. Je comprends, maintenant. Moi non plus, je n'en ai pas fini.

— J'ai reçu la réponse de Stanford.

— Alors ? Ils te paient pour que tu ailles chez eux ? avance-t-il.

— Je ne sais pas, je n'ai pas encore ouvert l'enveloppe. Je ne suis même pas sûre que ce soit vraiment ce dont j'ai envie.

Len prend le temps de réfléchir et passe sa main dans mes cheveux.

— Tu sais, l'université de New York est réputée pour son cursus musical, s'aventure-t-il. Et il n'est pas trop tard pour postuler.

Je lève les yeux vers lui.

— Ça n'a rien à voir avec le fait que Juilliard est à New York, n'est-ce-pas ?

Il roule des yeux avec un air faussement dédaigneux.

— Je t'en prie, je n'ai pas que ça à faire de nous projeter ensemble pour les quatre années à venir, à faire de la musique et à traîner dans des cafés.

— On ne se croiserait même pas, d'ailleurs, enchaîné-je, poussant la plaisanterie. On serait beaucoup trop occupés.

— Sans compter cette fille couverte de tatouages avec qui je me ferai un devoir de sortir, histoire de faire mon rebelle ! ajoute-t-il en riant. (Puis il marque une pause.) Quoi qu'on en dise, à mon avis, ça pourrait marcher, nous deux, achève-t-il.

— Tu crois ?

Il appuie son front contre le mien.

— On est là, non ?

Oui, nous sommes là. Cet endroit qui a vu le début puis la fin d'une histoire, et qui aujourd'hui sert de cadre à un nouveau départ. Len m'attire à lui et, quand nos lèvres se touchent, l'infinie vitalité de l'existence retentit en une grande explosion : je suis soufflée par l'énergie galvanique du cosmos, celle qui anime chaque racine, chaque feuille, les étoiles et même le fragile manteau de neige si blanche et délicate. J'en souris au beau milieu de notre baiser.

— Et maintenant, que fait-on ? demandé-je.

Il m'embrasse le bout du nez, et je vois ses fossettes s'animer joyeusement.

— Absolument tout ce que tu voudras, Rosaline.

Épilogue

Vous vous souvenez de ces livres à issues multiples, dont les péripéties se transforment selon le bon vouloir du lecteur ? Eh bien, Olivia avait raison : ce qui compte, c'est ce qu'on choisit. La fin n'a aucune importance, comparée au chemin que l'on emprunte pour y parvenir. Aujourd'hui, je ne brûlerais plus les étapes pour lire directement la dernière page. Parce que nous n'avons aucun moyen de savoir ce que la vie nous réserve. Nous n'avons aucune garantie. On peut choisir une route et se rendre compte tout à coup qu'elle n'était pas pour nous. On changera alors de voie. On réalisera peut-être que, sans le savoir, on a encore emprunté la même direction. Et, voyez-vous, c'est là que le choix prend toute sa dimension. Nous ne savons pas où va le chemin, mais nous avons le pouvoir, en toute dernière instance s'il le faut, de nous en écarter. Virer à gauche, rétablir à droite, et se retrouver finalement là où on n'aurait jamais pensé aller. J'ai compris une chose : le destin, la fatalité ne font pas tout. Ils donnent peut-être le ton, mais ne décident en rien de la suite. Le destin vous a planté quelque part. À vous de trouver votre route et comment la poursuivre. À quel moment enfin tirer le rideau. Shakespeare n'avait finalement pas tort. Il faut simplement garder à l'esprit qu'il y a plusieurs fins possibles à une même histoire.

Moi, Rosaline, je vous ai raconté la mienne.

Remerciements

Avant toute chose, je tiens à remercier Mollie Glick, mon prodigieux agent, pour sa foi en mon travail, son implication et ses super pouvoirs en maniement d'iPhone. Mollie, à tes côtés je me sens soutenue, stimulée, et chaque jour m'apporte son lot d'enthousiasme. C'est grâce à toi que j'exerce le plus beau métier qui soit.

À mon incroyable éditrice, Anica Rissi, qui a su aimer Rosaline au premier regard. Merci de t'être battue pour ce livre, merci pour les chocolats et pour tes conseils d'écriture géniaux à tous les coups. Et aussi pour m'avoir insufflé la confiance d'une reine, jour après jour.

À Brad et Yfat Gendell, qui avez su faire de New York ma ville d'adoption. Yfat, sans toi, le début du commencement de tout ça n'aurait pas été possible. Merci à tous deux d'avoir su déceler chez cette jeune fille un potentiel que j'ignorais, et de m'avoir ouvert votre famille.

Hannah Brown Gordon, je n'ai pas assez de mots pour te dire ma reconnaissance. Merci de m'avoir aidée à comprendre que je l'avais, mon histoire, et de m'avoir tenu la main quand je me demandais encore comment la raconter. Nous brassons toujours beaucoup de mots à nous deux, mais au fond il n'y a que ceux-ci qui comptent : je t'adore.

À mon impayable acolyte, ma partenaire d'écriture et ma précieuse amie, Leila Sales, qui m'a soutenue en étant assise en face de moi chaque minute où j'ai écrit. Tu m'as montré que je pouvais réaliser ce rêve incroyable, et tu m'as rendue plus digne d'y parvenir jour après jour.

À Melissa Seligmann, qui a vécu avec moi à travers ce livre et tant d'autres aussi. Grâce à toi je n'ai jamais été seule. À tous ceux de la maison Pulse qui m'ont fait me sentir chez moi dès le premier jour, Bethany Buck, Mara Anastas,

Jennifer Klonsky et Guillian Helm. Je ne pouvais pas rêver foyer plus accueillant.

Merci à Katie Hanson de m'avoir laissée partager son appartement tous les dimanches, et de s'être réjouie pour moi comme elle l'aurait fait pour elle. Merci à tous mes amis, qui se reconnaîtront : je vous aime.

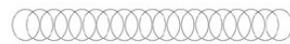
Merci à Yes Giantess de m'avoir permis de m'affirmer dans l'écriture. Je vous recommande le site : www.myspace.com/yesgiantess

Un énorme merci à toute l'équipe de Foundry, en particulier Stephanie Abou et Stephen Barbara. Stephen, c'est toi qui m'as fait découvrir l'horizon merveilleux de la littérature jeunesse et je t'en serai éternellement reconnaissante.

Enfin merci à mes parents, à qui je dédie ce livre. Vous y avez toujours cru, au-delà de mes propres doutes. Je ne dirai jamais assez la chance que j'ai de vous avoir.



CE ROMAN VOUS A PLU ?



Donnez votre avis et
discutez-en avec
d'autres lecteurs sur

LECTURE
academy.com



Vous aimez les comédies dramatiques ?

Les histoires d'amour et de vie

à la fois drôles et émouvantes ?

Les héroïnes formidables à l'existence remarquable ?

Ne manquez surtout pas

LA FILLE QUI NE CROYAIT PAS AUX MIRACLES

Plus d'infos sur ce titre
dès maintenant sur le site

LECTURE
academy.com